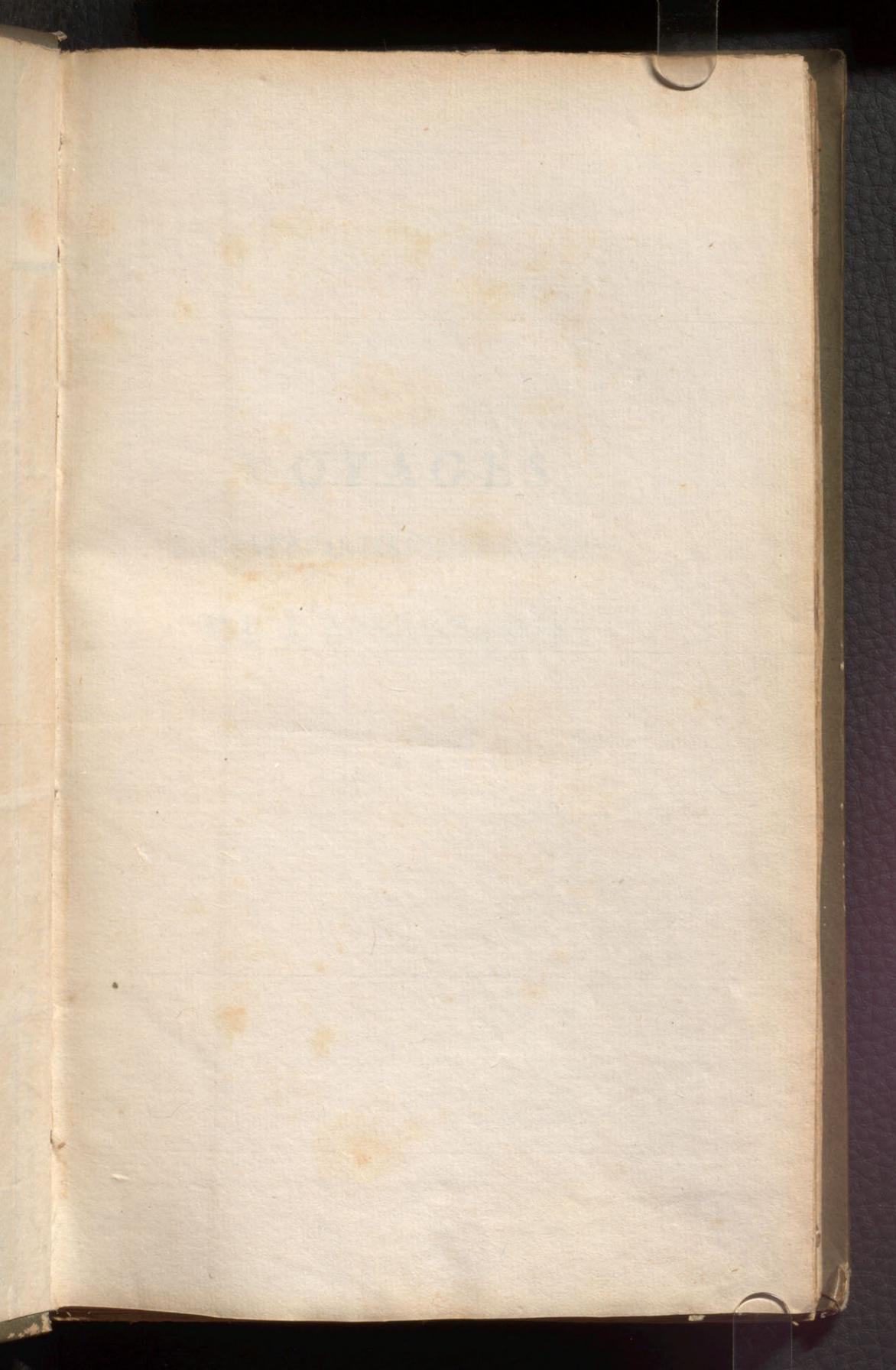
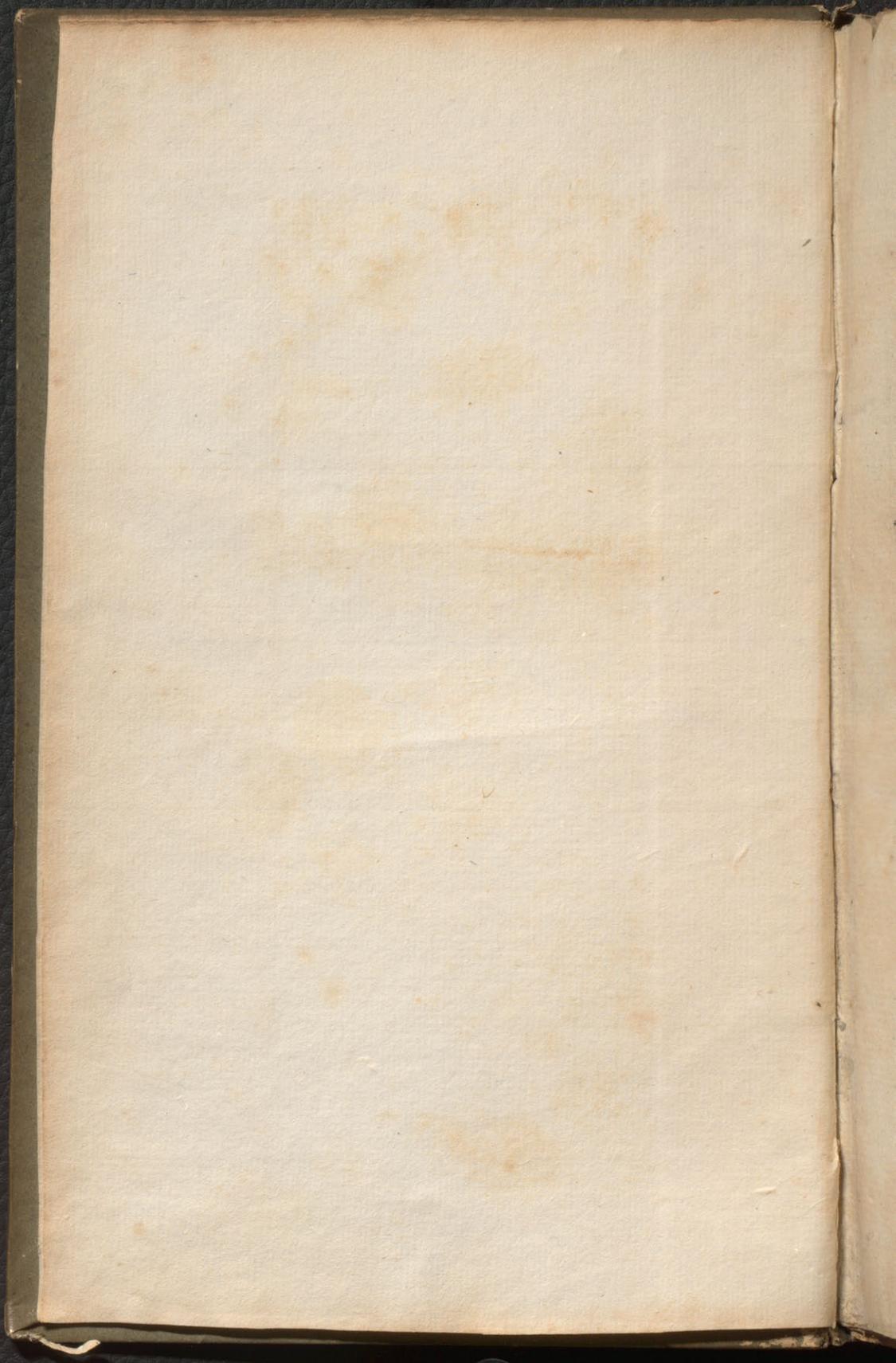


x 8 Ambury, T. v. 2.





VOYAGES

DANS LES PARTIES INTERIEURES

DE L'AMÉRIQUE.

VOYAGES

DANS LES PARTIES INTERNES

DE L'AMÉRIQUE.

VOYAGES

DANS

LES PARTIES INTÉRIEURES

DE L'AMÉRIQUE,

PENDANT LE COURS DE LA DERNIÈRE GUERRE,

PAR UN OFFICIER de l'Armée Royale.

Traduit de l'Anglois.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BRIAND, Libraire, rue Pavée-Saint-
André-des-Arcs, n^o. 22.

1790.

VOYAGES

DANS

LES PARTIES INTERIEURES

DE L'AMERIQUE

TRENIÈME COURS DE LA LITTÉRATURE GÉNÉRALE

PAR UN OFFICIER DE L'ARMÉE ROYALE

Traité de Géographie

TOME SECOND

A PARIS

Chez Bouchard, Libraire, rue Pavée-Saint-Jacques

À la boutique de la Citoyenne, n. 22

1780

VOYAGES
DANS LES PARTIES INTÉRIEURES
DE L'AMÉRIQUE.

LETTRE XLII.

De Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre ;
le 17 Novembre 1777.

MON CHER AMI,

Dans les opérations militaires, le conquérant trouve toujours un plaisir infini à rendre hommage à la bonne conduite & à la bravoure du guerrier qu'il vient de vaincre. Il suit non-seulement les mouvemens de son propre cœur, qui le forcent à respecter le courage même dans son ennemi, mais encore son ambition a lieu d'être flattée lorsqu'il a pu vaincre celui qui s'étoit rendu formidable par sa bravoure & par sa bonne conduite. C'est sans doute par un semblable

motif que le général Gates, sentant à quel degré le revers de fortune que nous venions d'éprouver devoit nous être sensible, & ne voulant point ajouter à notre douleur, ordonna à son armée de rester sous les tentes, tandis que nous serions occupés à entasser nos armes les unes sur les autres, afin qu'elle ne fût pas témoin de cet humiliant spectacle. Notre situation, quoique malheureuse, n'est pas sans exemple, & notre armée n'est point la première qui se soit vu obligée de capituler. Nous en trouvons un dans la capitulation de Closterhauven, qui a été si indignement rompue; & si nous voulions remonter plus haut dans l'histoire, nous trouverions que, dans le siècle passé, l'armée sous le commandement du duc de Saxe-Eysenach, qui avoit été considérablement affoiblie par les pertes & par les fatigues qu'elle avoit eu à essuyer pendant la campagne, se vit obligée de se rendre prisonnière au maréchal de Créqui, qui donna un passe-port au duc de Saxe-Eysenach, conçu dans les termes les plus flatteurs. Il lui permit de passer, avec son armée, par une route particulière; il défendit en

même-temps à tous les officiers & soldats françois d'insulter, de quelque maniere que ce soit, le duc ni aucune personne de son armée, pendant leur retraite en Allemagne.

Le général Gates a imité en cela le généreux Créqui; car, lorsque nous eûmes entassé nos armes, nous traversâmes l'armée américaine, & je n'observai pas le moindre regard; je n'entendis pas le moindre mot qui marquât l'intention de nous humilier: au contraire, la pitié & un étonnement silencieux paroissent dans les traits de tous nos ennemis. Ce fut pour nous un sujet de satisfaction, de voir que cette haine, dont on nous donnoit depuis si long-temps des marques, avoit disparu, & qu'elle s'étoit convertie en un sentiment de compassion. C'est à cela que nous dûmes ce traitement généreux, dont les maximes de la guerre & les principes de l'honneur font une sorte de loi au vainqueur.

La privation d'une communication, immédiate & régulière, avec l'armée campée au sud, fut la cause de notre malheur. Le triste événement de cette journée prouve combien

Il est essentiel de laisser, dans le plan de bataille, une entière liberté au commandant en chef, qui peut alors tirer parti des différentes circonstances, & changer à sa volonté sa route & le plan de la bataille même. Si les instructions de notre général eussent été moins positives & moins limitées qu'elles ne l'étoient, puisqu'on n'osoit pas s'en écarter d'un seul point (il nous les avoit notifiées le matin de notre capitulation), il n'auroit pas été obligé de risquer l'armée du roi dans une entreprise hasardeuse; nous aurions repassé la rivière d'Hudson, au lieu de livrer la bataille, & nous nous serions contentés de rester sur la défensive.

On est presque toujours disposé à former ses jugemens d'après ce que l'on présume qui doit arriver, & à adopter des systêmes que les circonstances ne rendent que trop souvent dangereux. Je suis sûr qu'on aura cru en Angleterre, lorsqu'on a été informé de la conquête de Ticonderago, que, n'ayant que vingt-cinq milles de-là à Albany, lieu de notre destination, le chemin devoit être fait en un clin-d'œil. On n'aura pas songé aux retards, aux difficultés sans nombre que

nous pouvions, que nous devons rencontrer, & dont nous n'avons que trop malheureusement fait l'expérience. Vous devez, j'en suis sûr, avoir été souvent dans le cas de reconnoître que cette promptitude à juger provient de notre facilité à nous livrer à de grandes espérances; c'est le caractère de notre nation.

Cette malheureuse catastrophe apprendra, je l'espère, à ceux qui sont revêtus d'un pouvoir supérieur, à se défier un peu plus de leurs propres lumières, dans les ordres qu'ils donnent à un général. Le plan de cette expédition paroît fait par des gens, qui, assis dans leurs cabinets, & parcourant la carte des yeux, croient ridiculement que les mouvemens d'une armée peuvent égaler le cours rapide de leurs idées; non-seulement ils veulent diriger les grandes opérations, mais ils prétendent encore déterminer jusqu'aux plus petites marches, dans un pays entouré de déserts, & éloigné de mille lieues de l'endroit où ils font leurs spéculations, sans permettre au général qui a le commandement de l'armée de changer l'ordre de bataille, quelque soient les circonstances où il se trouve.

L'opinion générale, parmi nous, étoit que notre expédition avoit pour but de réunir notre armée à celle du général Howe, & de nous rendre maîtres des provinces méridionales par le moyen de la riviere d'Hudson, qui séparoit ces provinces de celles du septentrion.

Vous concevez aisément quelle fut notre surprise, lorsque nous apprîmes que l'armée du général Howe étoit allée à Philadelphie : elle augmenta encore, quand nous cherchâmes à deviner comment il étoit possible qu'une telle démarche pût faciliter ou effectuer une jonction. Il est naturel de supposer que, quand deux armées doivent se réunir, celle qui est au nord marchera vers le sud, & celle qui est au sud vers le nord, pour se rencontrer à-peu-près vers le centre. Elles partiront aussi vers le même temps du lieu où elles étoient auparavant stationnées. Mais il paroît que ceux qui, en Angleterre, dirigent le mouvement des armées du continent, méprisent la voie la plus simple & la plus courte pour effectuer une réunion, en envoyant l'armée de la Nouvelle-Yorck au sud, & en faisant marcher celle du Canada

dans la même direction, de sorte qu'elles courent l'une après l'autre; c'est le vrai moyen de faire le tour du globe sans se rencontrer. Je crains que ceux qui sont à la tête des affaires, ne s'en rapportent trop légèrement à ce qu'on leur dit, & qu'ils ne se laissent entraîner par les fausses informations de gens qui trouvent leur intérêt à les tromper, en tournant à leur profit les malheurs de l'Angleterre & de l'Amérique.

Le courage, la résolution, la patience avec laquelle l'armée a enduré les fatigues de la campagne, & sur-tout dans les derniers temps, est une réfutation suffisante de l'accusation des étrangers, & en particulier des François; ils prétendent que les Anglois ne sont point faits aux fatigues de la guerre, & que, quoiqu'ils soient braves, & intrépides au moment du combat, on ne peut tirer d'eux aucun parti, dès qu'ils sont privés des commodités de la vie.

Pendant toute la campagne, nos soldats n'ont pas eu un morceau de pain; ils pétrissoient de la farine & de l'eau en forme de gâteaux, & les faisoient cuire sur une pierre devant le feu. Rarement ont-ils eu de

l'eau-de-vie ou quelqu'autre liqueur spiritueuse pour se restaurer, après s'être excédés de lassitude en travaillant, sans relâche, à abattre du bois pour faire des campemens, à réparer des chemins, à construire des ponts, & à faire mille autres corvées des plus pénibles. Ils n'ont eu que rarement des provisions fraîches, & toute petite que fût la ration du soldat, le 3 octobre on fut obligé de la réduire à moitié. Après la bataille du 19 septembre, ils furent obligés de dormir tout habillés; & après celle du 7, ils n'eurent plus de tentes pour se mettre à l'abri d'une pluie continuelle, qui dura jusqu'à la capitulation.

C'est dans ce temps où elles auroient été plus nécessaires, que les liqueurs spiritueuses manquèrent tout-à-fait.

Après notre arrivée à Saratoga, nous fûmes privés de la chose la plus essentielle à la santé & à la commodité des troupes; quoique nous fussions tout près d'une petite rivière, nous ne pouvions pas avoir d'eau. Pendant le jour, il étoit impossible d'en approcher, à cause de la grande quantité d'ennemis postés sur les arbres pour tirer sur

nos gens ; & pendant la nuit , la crainte d'être faits prisonniers retenoit les soldats au camp. L'armée ne pouvoit donc se procurer d'eau que celle qu'elle tiroit d'une source bourbeuse , ou des trous formés par les pieds des chevaux. Par un raffinement de délicatesse , & pour donner à leur nourriture un goût plus agréable , nos gens , quand il pleuvoit fort , recueilloient la pluie dans les cornes de leurs chapeaux , & la méloient avec leur farine.

Les officiers n'étoient guères plus à leur aise que les soldats. La plupart faisant leur première campagne , n'avoient point conservé avec assez d'économie leur boisson ; se fiant sur un nouveau transport qui devoit suivre bientôt. C'est le seul temps de ma vie où j'ai vu que l'argent n'est point , par lui-même , une chose utile , & que ce sont les hommes qui l'ont rendu tel par une suite de leurs conventions. Dans quelle erreur ne sommes-nous pas , lorsque nous considérons ce métal dangereux comme la base de notre bonheur ! Je ne suis pas le seul , qui , presque gelé ou mouillé jusqu'aux os , auroit volontiers donné une guinée pour un verre de liqueur.

Un jour, je me crus le favori de la fortune, parce que mon domestique vint me dire, qu'il venoit de rencontrer une femme qui avoit une chopine de rum de la Nouvelle-Angleterre, dont elle demandoit une guinée : je lui donnai bien vîte la somme & le fis courir, en toute diligence, vers cet ange envoyé du ciel, dans la crainte qu'un autre ne vînt lui offrir davantage pour son baume salutaire; chose qui seroit à coup sûr arrivée, si on en eût été informé. J'aurois volontiers donné le triple pour la moitié de cette mesure. Je redoutois la fièvre, parce que je portois depuis long-temps des habits mouillés, & que je m'étois trouvé jour & nuit exposé aux intempéries de l'air. Vous ne m'accuserez pas de grossièreté, j'en suis sûr; mais, après avoir acheté le rum, la nécessité me força, malgré moi, de le devenir, en n'en offrant à personne.

A notre arrivée à Saratoga, trois compagnies de notre régiment, parmi lesquelles étoit la mienne, furent postées dans une petite redoute près de la baie. Nous n'étions pas en état de faire une grande défense;

mais notre consigne étoit d'observer si l'ennemi traversoit, en forces, la Calanque. S'il l'essayoit, nous devions faire feu, abandonner ensuite notre poste, & rejoindre l'armée.

Ce poste étoit une petite redoute carrée, faite de bûches posées les unes sur les autres, à la hauteur de trois ou quatre pieds; & le seul abri que les soldats avoient, étoit les angles qui faisoient face à l'ennemi. Les autres étoient si bas, que nous eûmes plusieurs soldats tués par les hommes dont j'ai déjà parlé, qui étoient en embuscade dans les arbres. Nous les voyions distinctement tous les matins, au point du jour, venir prendre leur poste sur les plus élevés; & par ce moyen, ils commandoient quelques-unes des parties intérieures de la redoute. Notre situation étoit telle, que quiconque osoit, pendant le jour, regarder par-dessus le retranchement, couroit risque de la vie. Nous eûmes une preuve bien certaine de la justesse avec laquelle ces gens-là tiroient; les soldats, pour se divertir, fixèrent un bonnet de grenadier au haut d'un bâton, de manière que l'ennemi pût croire que c'étoit un

des nôtres qui regardoit par-dessus le retranchement, & il étoit sûr qu'on tireroit aussitôt dessus : chaque coup ne manquoit gueres de faire son trou, & j'ai souvent vu de ces bonnets percés de trois balles en un instant. Nous aurions pu, à la vérité, nous défaire de voisins aussi incommodes, ou au moins les empêcher de prendre possession de leur embuscade ; mais nous avions des ordres précis de ne point tirer, de peur d'engager l'ennemi à nous harceler, & de le détourner du projet d'une attaque de plus grande importance, qu'il paroïssoit méditer.

Nos gens étoient extrêmement fatigués, par la nécessité où ils étoient de rester tous couchés par terre, dans un espace fort étroit ; trois jours avant la capitulation, ils se plaignirent au capitaine qui avoit le commandement du poste, de ce qu'on ne leur permettoit pas de tirer sur l'ennemi, ce qui leur procureroit de l'aïfance ; & ils demandèrent, en conséquence, qu'on les relevât. Le capitaine leur répondit que, le même soir, il en feroit son rapport au commandant en chef. Je fus chargé de cette commission ; &, étant arrivé au quartier-général, je vis

que nous n'étions pas seuls exposés à la fatigue. Les trois généraux venoient de se coucher sur des matelas, n'ayant qu'une toile cirée pour leur servir d'abri; les aides-camps étoient assis autour d'un grand feu. Je m'adressai à votre ancien ami, M. Noble, qui sert dans le 47^e régiment. J'étois déjà connu de lui, je lui dis le sujet de mon arrivée, qu'il alla tout de suite rapporter au général Phillips. Je n'oublierai jamais l'inquiétude qui se peignit sur le visage du général Burgoyne & sa vivacité, lorsque, se réveillant en sursaut, en entendant parler M. Noble, il demanda de quoi il étoit question : le général Phillips lui répondit que c'étoit peu de chose, & qu'il ne s'agissoit que d'un poste, qui demandoit à être relevé. Il se renveloppa alors dans ses couvertures, le repos étant absolument nécessaire à son corps, entièrement épuisé par un exercice continuelle. Après avoir reçu la réponse que l'on releveroit le poste, je retournai à la redoute. Nos gens en attendirent le moment avec impatience; mais ils murmurèrent beaucoup quand ils apperçurent le point du jour, sachant bien qu'alors il n'y avoit plus de

secours à, espérer, & qu'ils devoient passer une journée de plus exposés à l'adresse des tireurs. Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que les officiers vinrent à bout de les empêcher de tirer eux-mêmes. Il n'y eut que la promesse qu'ils en recevroient la permission, en cas qu'on ne vînt pas les relever le soir, qui put les tenir en respect. Il faut convenir que ces soldats n'avoient pas tout-à-fait tort de se plaindre; car plusieurs d'entre eux, forcés à cette attitude gênante, étoient si fortement incommodés par des crampes, qu'à peine ils étoient en état de se soutenir. Nous fûmes à la fin relevés.

Pendant que j'étois dans cette redoute, le lieutenant Smith, du corps de l'artillerie, vint un soir pour me voir; &, ayant appris que nous n'avions aucune espece de liqueurs, il me dit de lui envoyer mon domestique le lendemain, promettant de me faire tenir une bouteille de rum. Je crus encore, pour cette fois, que la fortune se plairoit à me combler de ses faveurs, mais elle me donna la meilleure preuve possible de son inconstance; car, ayant envoyé le lendemain, au lieu de m'apporter le carafon si

désiré, on me remit un billet de M. Smith, qui m'apprenoit qu'un boulet de canon ayant atteint ce jour-là la caisse qui renfermoit sa cantine, & fracassé tout ce qu'elle contenoit, il lui étoit impossible d'exécuter sa promesse. La veille du jour où l'on signa la capitulation, je fus forcé de permettre une chose qui m'affecta beaucoup; il fallut tuer le poulain que ma jument avoit mis bas peu de temps avant, mon valet m'ayant dit qu'il épuisoit trop la mère, & que, « si » jamais nous quittons ce campement, elle » ne feroit pas en état de porter notre bagage »; il ajouta que, « depuis notre arrivée » dans cet endroit, elle n'avoit rien eu à » manger que les feuilles seches qu'il avoit » pu lui ramasser ». Il en étoit de même des autres chevaux de l'armée. Quelques valets laissèrent sortir ceux qui leur avoient été confiés, des fossés profonds où on les avoit placés pour les mettre à l'abri du canon; & dès qu'un de ces pauvres animaux, attiré par la vue irrésistible d'une herbe verte & fraîche, qui croissoit en abondance de l'autre côté, franchissoit le passage, il ne pouvoit échapper à la mort. Dans la plaine où nous

entassâmes nos armes , il y avoit une quantité de chevaux morts , dont l'odeur insupportable , jointe à l'occupation humiliante qui nous y tenoit rassemblés , nous fit faire diligence pour y rester le moins de temps possible. Je suis , &c.

LET TRE XLIII.

Cambridge , dans la Nouvelle-Angleterre ;
le 19 Novembre 1777.

M O N S I E U R ,

Notre expédition. — Pardonnez-moi , mon ami , si j'en reviens si souvent à un objet qui m'occupe uniquement ; notre expédition avoit sûrement été entreprise avec les espérances de succès les mieux fondées. Nous pouvions compter sur l'intrépidité des troupes , & sur l'habileté des généraux. Les difficultés que nous avons éprouvées , quoiqu'elles eussent en quelque sorte été prévues , ne nous avoient pas parues insurmontables , comme la suite ne l'a que trop malheureusement prouvé. Nous avons trop compté sur les effets

effets de la persévérance. Nos progrès, malgré une infinité d'obstacles & de revers, étoient réellement surprenans; & on ne doit pas tant s'étonner de notre défaite, que de la constance & du courage avec lequel nous avons tâché de renverser tous les projets de notre ennemi.

Celui qui nous jugera sans partialité, fera sans doute une distinction entre défaut de bonheur & défaut de conduite. J'avoue que ce que nous avons fait de notre expédition est manqué. L'honneur de la nation étoit trop cher au général Burgoyne, pour balancer un instant à risquer une entreprise qui ne paroïssoit que dangereuse. Qui pourra le blâmer de n'avoir pu exécuter, à la tête d'une armée dont tous les individus qui la composoient étoient autant de héros, une chose qui étoit impossible?

Pendant toute la campagne, le général ne s'étoit pas seulement fait connoître pour un officier habile, mais pour un excellent soldat. Au milieu des dangers qu'il a fallu braver, des difficultés que l'on tentoit de surmonter, l'attachement que l'on avoit pour sa personne ne s'est jamais démenti. Tandis

que nous étions écrasés sous le poids des travaux continuels, des revers & des malheurs, il ne s'est pas élevé une plainte : aucun individu n'a donné la moindre marque de mécontentement. Dans l'armée, le soldat lui étoit si entièrement dévoué, que, lorsqu'on voyoit que la patience ou le courage avoient été employés inutilement, & que toute espérance étoit perdue, il étoit toujours prêt à le suivre sur le champ de bataille, & à mourir les armes à la main. Personne ne pouvoit donner des preuves plus fortes de magnanimité, ni prendre des mesures plus hardies & plus décisives contre l'ennemi, quand il offroit des conditions humiliantes. Dans le cas où le sort auroit prononcé la destruction de sa petite armée, il étoit déterminé à périr noblement, & à transmettre son nom sans tache à la postérité. Je ne dois rien ajouter à cela. Je suis, &c.

L E T T R E X L I V .

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre ;
le 20 Novembre 1771.

M O N C H E R A M I ,

Le général Burgoyne, en faisant la guerre dans cette partie de l'Amérique, n'a pas eu le même avantage que le lord Amherst & le général Braddock. Ceux-ci eurent le bonheur de voir les obstacles, provenant de la force naturelle du pays, presqu'entièrement aplanis par les dispositions bienveillantes des habitans, qui se prêtoient volontiers à faciliter les opérations de l'armée royale, & lui fournissoient en même-temps toutes les denrées nécessaires. Je puis affirmer, sans risquer de me tromper, que si les généraux, pendant la dernière guerre, n'eussent point été assistés par les naturels, ils n'auroient jamais pu faire les progrès rapides qui nous ont étonnés. Notre armée marchoit, au contraire, sur la frontière des provinces de la Nouvelle-Angleterre, dont les habitans sont

connus pour être , en général , mal disposés contre nous ; & ils peuvent mettre sur pied des corps de milice si nombreux , qu'il est réellement surprenant que nous ayons pénétré si avant , sans le secours de l'armée du sud.

Si le général Howe avoit ses raisons pour ne point s'avancer le long de la riviere du nord , & ne cherchoit qu'à répandre la terreur dans quelques provinces , je crois qu'il n'y en avoit point où il pût exécuter ce projet avec plus de fruit , que dans celles de la Nouvelle-Angleterre ; car , en faisant une diversion sur la côte de Massa-Chusett , il en seroit certainement résulté de grands avantages : les habitans de la Nouvelle-Angleterre auroient été obligés de rester chez eux pour défendre leurs propres foyers , & ils n'auroient point pu faire de levées de troupes pour recruter l'armée continentale , puisqu'ils se privoiént par-là de tout secours. Notre armée , dès le commencement de la guerre , n'avoit été regardée que comme devant servir de renfort à celle du général Howe. La preuve en est dans les ordres donnés par le général Carleton , au commencement de la guerre.

Ils étoient conçus en ces termes : « Que sa
 » majesté lui avoit ordonné de détacher le
 » général Burgoyne, avec une partie des
 » troupes, pour aller rejoindre, le plus promp-
 » tement possible, l'armée du général Howe,
 » & se mettre sous son commandement ;
 » ajoutant que comme il étoit devenu abso-
 » lument nécessaire de mettre fin à la révolte,
 » rien ne pouvoit y contribuer plus efficace-
 » ment qu'une prompte réunion des deux
 » armées » .

Par cette réunion, nous aurions été en possession de la riviere du nord, depuis New-Yorck jusqu'à Albany, qui divise les provinces septentrionales des provinces méridionales. Le général Washington se seroit trouvé entièrement privé des troupes & des munitions qu'il tiroit des provinces de la Nouvelle-Angleterre ; & l'armée angloise auroit été en état de faire des excursions dans ces provinces, quand les occasions s'en seroient présentées. Une légère partie de l'armée auroit suffi pour tenir Washington en respect, tandis qu'avec quelques redoutes, & à l'aide de nos vaisseaux, nous aurions pu rester maîtres de la riviere. Les habitans

des provinces septentrionales, voyant que le général Howe conduisoit son armée si avant vers le sud, furent confirmés dans l'idée qu'ils avoient, qu'après l'affaire de Bunker's-Hill, & l'évacuation de Boston, aucune armée angloise n'oseroit désormais tenter une descente sur leurs côtes. Cette idée leur inspira une nouvelle confiance; elle anima leur courage, & contribua beaucoup à augmenter l'armée du général Gates, qui, à l'instant de la capitulation, se montoit à dix-huit mille combattans. Tout homme impartial, & sans préjugé, conviendra que le courage que nous avons montré pendant la négociation du traité méritoit des éloges, lorsqu'il réfléchira que nous n'avions que trois mille cinq cents hommes à opposer à une armée aussi considérable.

On répliquera peut-être, que le général Howe, en marchant vers le sud, avoit intention d'éloigner Washington de notre armée. Il étoit alors à Quibble-Town, ville qui étoit à deux cents milles de nous, quand nous rencontrâmes l'ennemi à Still-Water; & les forces du général Howe étoient à New-Yorck, qui étoient de quarante milles

plus près, & en quelque façon entre notre armée & celle de Washington; il ne pouvoit donc pas tomber sur nous, sans que le général Howe en fût informé. Il pouvoit encore moins se rendre à Albany par eau, n'ayant ni vaisseaux ni barques; & le voyage auroit exigé quinze jours de marche, à travers des montagnes presque inaccessibles, n'y ayant aucune autre route. Si le général Washington avoit pu, par une marche aussi prompte que secrete, parvenir à franchir ces précipices, avant que le général Howe ait pu se porter aux Jerseys pour l'en empêcher, il auroit trouvé une flotte formidable de vaisseaux de guerre & autres, & suffisante pour transporter, en une semaine, toute une armée à Albany. Une chose qui me frappe, c'est que le général Howe, en faisant faire à son armée le tour du cap Charles, qui est à trois cents cinquante milles plus loin d'Albany qu'il n'en étoit à New-Yorck, il ne restoit nul moyen d'effectuer une réunion. On ne peut, à coup sûr, pas avancer que, mener Washington de Quibble-Town à Philadelphie, pût être une diversion avantageuse en faveur de notre armée.

Si l'intention du général Washington eût été de se rejoindre à quelqu'armée que ce fût, pour venir s'opposer aux efforts de la nôtre, je ne vois pas comment le général Howe, en se portant sur Chesapeak, qui est à six cents milles de l'endroit où nous étions, & en quittant Washington, qui étoit à deux cents milles plus près de nous, auroit pu l'en empêcher.

La seule chose qui, suivant moi, auroit pu détourner l'attention du général américain de dessus nous (car c'étoit certainement l'intention du général Howe), auroit été de conserver son poste entre lui & nous; ce qui l'auroit fortement déconcerté. Alors le détachement envoyé le long de la riviere du nord, n'auroit point rencontré les difficultés qu'il a été obligé de surmonter pendant sa marche, au fort de Montgomery & à d'autres forts. Supposons encore que l'armée du général Washington eût été d'une force supérieure à la sienne, elle n'en étoit pas pour cela plus à craindre; elle étoit composée de troupes nouvellement levées, mal disciplinées, commandées par des officiers sans expérience, & la plupart de ces

corps avoient été défaits dans les différentes actions auxquelles ils avoient eu part. Les bruits de victoire n'avoient jamais retentis à leurs oreilles, & leur courage étoit entièrement abattu. Celle du général Howe, au contraire, étoit parfaitement bien disciplinée, commandée par des officiers braves & expérimentés. Le soldat, animé par les victoires sans nombre qu'il venoit de remporter, ignoroit ce que c'est que la crainte; il ne songeoit point au danger d'une défaite: il ne voyoit que la certitude de cueillir des lauriers.

Je vais vous rapporter l'opinion du général Washington à ce sujet, telle qu'elle m'a été communiquée par le major Browne, dont j'ai fait la connoissance depuis mon arrivée dans cette place, & qui étoit alors à la fuite de ce général.

Le général Washington, me dit-il, ne craignoit rien tant que de voir l'armée du général Howe longer la rivière du nord en la remontant. Il connoissoit les difficultés qu'il auroit à surmonter, s'il vouloit la suivre; & il savoit en même-temps avec quelle facilité & quelle vitesse l'armée angloise pourroit

être transportée par eau. La sienne, au contraire, auroit été obligée de gravir des montagnes, de franchir des ravins, de s'engager dans de longs défilés; & n'ayant d'autres provisions que celles qui pouvoient lui venir des colonies méridionales, dont il étoit fort éloigné. Il savoit que cela abattroit le courage des habitans de la Nouvelle-Angleterre, & plus particulièrement encore celui de ses soldats; puisque cela devoit empêcher la réunion avec le général Gates, & par cette raison sauver infailliblement notre armée. Cette crainte étant toujours présente à son esprit, lorsqu'il apprit que le général Howe étoit allé à Chesapeack, il le crut aussi peu que nous le crûmes nous-mêmes, lorsque la nouvelle en parvint à notre camp; avant que nous fussions forcés de nous rendre, il refusa absolument d'y ajouter foi, convaincu qu'une semblable démarche étoit trop absurde pour être possible; & il agit conformément à l'idée qu'il avoit eue primitivement.

Lorsque la flotte du général Howe appareilla de Hook, & fit voile vers le sud, il regarda le mouvement comme une feinte, & fit en conséquence marcher son armée

de Quibbe-Town vers le nord, afin de pouvoir plus aisément suivre l'armée angloise, en remontant la riviere du nord; il s'attendoit journellement à apprendre que le général Howe avoit rebroussé chemin, & faisoit voile pour Albany. Ce ne fut que lorsqu'il apprit que la flotte angloise étoit à l'ancre par le travers de l'embouchure de la Delaware, que Washington fit marcher son armée au sud. Quand il fut que la flotte avoit de nouveau mis à la voile, il étoit si persuadé que le général Howe n'agiroit point d'une maniere aussi opposée à la saine politique, que d'aller de Chesapeack à Philadelphie, mais que ses intentions étoient toujours de regagner vers le nord, qu'il fit reprendre à son armée la route du nord, & il ne lui fit quitter cette route, pour se porter de nouveau au sud, que lorsqu'il fut sûr que la flotte angloise étoit proche de la source de la riviere Elk. Vous voyez que la conduite du général Washington étoit absolument d'accord avec l'idée qu'il s'étoit formée.

Il est naturel de juger que l'on a commis une grande faute; mais est-ce par inadvertance, ou de dessein prémédité? C'est ce

qu'il est presque impossible de déterminer. Le temps, le délateur de tous les secrets des hommes, dévoilera sans doute celui-ci. Il rendra tout son lustre à l'honneur national, & réparera les maux qui font maintenant gémir notre patrie. Je suis, &c.

L E T T R E X L V.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre,
le 20 Novembre 1771.

M O N C H E R A M I ,

Après que nous eûmes mis nos armes en monceaux, & que nous eûmes réglé notre marche, nous quittâmes le lieu où nous étions, nous allâmes passer la nuit dans l'endroit où nous ayions établi auparavant nos hôpitaux, & dont je vous ai envoyé une vue.

Le lendemain, un officier & moi, nous allâmes visiter le tombeau du général Frazer. Lorsque nous y fûmes arrivés, un sentiment d'horreur nous saisit, à l'aspect du spectacle affreux qui s'offrit à notre vue. Le corps avoit

été déterré par les Américains , & le cercueil étoit à peine recouvert de terre. Revenus de notre premier fauffiffement , nous appelâmes quelques soldats , qui , avec une pioche & des pèles qui se trouverent dans la redoute , entaffèrent de la terre sur le cercueil. Les Américains s'étoient affurément mal comportés , en pointant le canon sur le corps pendant qu'on le portoit en terre ; mais le déterrer ensuite , étoit une action que l'on n'auroit point pardonnée à une horde de sauvages. La seule raison qu'ils en donnerent , fut l'idée où ils étoient que nous avions enterré un canon & non pas un corps ; supposition très-invraisemblable. Je crois plutôt qu'ils s'imaginèrent , & c'étoit la meilleure excuse qu'ils pussent nous donner , que c'étoit notre argent que nous avions enterré.

En traversant la riviere à Stull-Water , nous vîmes l'armée du général Gates qui marchoit vers Albany pour joindre Putenam. Le but de cette réunion , étoit de couper les chemins au général Clinton , qui remontoit le long de la riviere du nord ; & , à notre grand chagrin , nous apprîmes que le général

Vaughan s'est avancé jusqu'à Asopus, place qui n'est qu'à quelques milles d'Albany. Ceci est encore une nouvelle preuve de ce que j'ai dit dans ma dernière ; que la réunion de l'armée du sud avec la nôtre, étoit l'objet des premiers ordres qui avoient été donnés. Si nous eussions eu, dans notre camp, la nouvelle certaine que le général Vaughan s'étoit avancé si loin, & qu'il étoit par conséquent si près de nous ; suivant toutes les apparences, nous ne nous serions pas rendus.

Notre armée étant entourée de tous les côtés par l'ennemi, nous ne pouvions pas recevoir de nouvelles sûres ; & les trois espions de confiance que le général avoit fait partir pour New-Yorck, après l'action du 19 septembre, n'étoient pas encore revenus. Depuis la capitulation, nous avons appris que l'un n'avoit pas pu pénétrer plus loin qu'Albany, où il étoit resté, caché dans la maison d'un royaliste ; que le second avoit eu le malheur d'être arrêté ; & que le troisième, qui étoit le capitaine Scott, officier de notre régiment, étant arrivé heureusement à New-Yorck, revenoit avec le détachement du général Vaughan, qu'il devoit quitter dès

que l'occasion s'en seroit présentée, pour rejoindre notre armée en traversant les forêts. Je suis persuadé que si notre expédition a échoué, ce n'est que faute d'avoir pu nous procurer des informations sûres, & qu'on ne nous a accordé des conditions si honorables, que parce que le général Gates prévoyoit très-bien que, si nous avions été instruits de la proximité du détachement qui venoit à notre secours, nous nous serions défendus jusqu'à la dernière extrémité, quelque supérieures que fussent les forces que nous avions à combattre.

En passant la rivière, j'ai couru risque de perdre mon bagage, & ceux qui étoient dans la barque ont manqué d'être noyés : au milieu de la rivière un des chevaux commença à se défendre, & il faut par-dessus le bord ; ses pieds de derrière étant restés attachés à un des côtés de la barque, il l'auroit infailliblement fait chavirer, si on ne l'eût lâché promptement.

Après être arrivés à l'autre bord, nous achetâmes des habitans des liqueurs & des provisions fraîches. Cette facilité d'acheter nous fit souvenir que l'on avoit une valeur

réelle & intrinseque. Les Américains nous le rappellerent encore mieux en nous donnant, avec beaucoup de plaisir, neuf de leurs dollars de papier pour une guinée. Je ne dois point oublier de vous dire que la valeur réelle d'une guinée n'étoit que de quatre dollars & deux tiers; ainsi, par cet échange, nous avions près du double : ce qui est une preuve combien la distinction qu'ils font entre l'or & le papier, est considérable, malgré leur enthousiasme pour l'indépendance & pour le congrès. Cette circonstance nous fit voir que des choses minutieuses en apparence, deviennent souvent essentielles; si nous eussions pensé à Ticonderago, que nous pouvions, par la suite, éprouver quelques revers de fortune, nous n'aurions sûrement pas méprisé, & employé à faire des enveloppes ou à d'autres usages, les rames de dollars de papier, dont nous avons trouvé une immense quantité dans cette place. Moi, & plusieurs autres jeunes officiers, nous eûmes à supporter les plaisanteries de nos vieux compagnons, qui en avoient conservé quelques rames, & qui se procuroient, à leur aide, toutes les commodités

modités de la vie; tandis que nous étions obligés de les acheter bien cher, & avec nos guinées.

C'est avec peine que je me vois obligé de remarquer que l'estime réciproque qui avoit paru régner également dans tous les rangs, parmi les officiers, & que les secours qu'ils s'étoient prêtés mutuellement pendant notre séjour à Saratoga, parurent tout-à-coup bannis entr'eux. Quelques-uns s'oublirent au point de se disputer pour de prétendues déférences dues à la supériorité de leur rang dans une situation malheureuse, qui, si elle ne rend pas réellement les conditions parfaitement égales, devoit au moins engager le supérieur à être plus indulgent à l'égard du subalterne.

On doit éloigner tous sujets de contestation, quand on se trouve réuni pour supporter un malheur commun. C'est alors que l'homme bien né se montre, & que, par des actes d'humanité, d'amitié, de condescendance, il s'occupe du bonheur de chaque individu, & travaille à celui de tous, en contribuant à entretenir une harmonie parfaite.

Comme vous aimez la franchise dans la conversation , je me suis permis cette courte réflexion sur ceux qui veulent sans cesse exiger ; nous n'eûmes pas cependant le désagrément d'avoir long-temps à nous plaindre à ce sujet. Les officiers qui s'étoient rendus coupables , ne tarderent pas à reconnoître leur faute. Ils la réparèrent par la suite , en mettant dans leur conduite tant de décence & d'aménité , que l'on auroit manqué de générosité , en conservant contr'eux le plus léger ressentiment.

Un officier s'étoit éloigné , sans être aperçu , du corps de l'armée. Trop convaincu des caprices de cette déesse aveugle , à laquelle les hommes ont donné le nom de Fortune , il implora son secours , uniquement pour seconder une petite fraude. Elle voulut bien se montrer favorable à ses vœux. Ayant marché en avant , & étant arrivé le premier à un petit village , où l'on devoit s'arrêter , il s'annonça comme étant le général Burgoyne , & cela avec un air de candeur & un ton d'importance si bien imités , qu'en dépit du caractère méfiant des Américains , sur-tout des payfans

de la Nouvelle-Angleterre, il parvint à leur en imposer. Il satisfit pleinement à toutes leurs questions; &, après les avoir bien convaincus, ils assignèrent au général de nouvelle fabrique le meilleur logement qu'il y avoit dans l'endroit. Lorsque nous y fûmes arrivés, après lui avoir fait notre compliment sur la ruse ingénieuse, qui lui avoit valu les attentions de tout le village, il résigna sa nouvelle dignité de fort bonne grace, & nous admit, avec beaucoup d'hospitalité, à partager les avantages qu'il s'étoit procurés. Nous en avons besoin, car notre marche avoit été des plus pénibles, & nous étions trempés jusqu'aux os.

Nous employâmes deux jours à traverser les montagnes vertes, qui font partie de la chaîne de montagnes qui se prolonge dans toute la longueur du continent de l'Amérique, & sont plus connues sous le nom de monts Allégany. Les routes par lesquelles nous passâmes étoient presque impraticables; &, pour comble de malheur, nous avions à peine fait la moitié du chemin, que nous fûmes accueillis d'une neige considérable. Il m'est impossible de vous décrire

la confusion qui s'ensuivit. Des chariots se brisoient ; d'autres versoit : les roues des autres s'engageoient dans la neige , de maniere qu'ils ne pouvoient plus avancer. Les chevaux tomboient avec leur charge sur le dos ; les hommes juroient ; les femmes crioient ; les enfans pleuroient. Je crois que j'étois destiné à éprouver , dans cette journée , tous les désagrémens attachés aux fonctions de mon état ; car j'avois justement le commandement du bagage. Couvert de neige , & courant à cheval de côté & d'autre , pour contenir les mécontents , pour les rassembler , pour les obliger de s'entr'aider , mon attention fut attirée par un événement que je n'aurois jamais cru possible. Je n'attribuois pas tant de force à la nature humaine. Au milieu d'une forte neige , sur un chariot de bagage , que rien ne mettoit à l'abri des intempéries de l'air , la femme d'un soldat accoucha heureusement ; elle se porte bien , ainsi que son enfant , & ils sont maintenant tous deux dans cet endroit. On dira peut-être que les femmes qui suivent une armée , sont d'une constitution plus robuste que les autres , & qu'elles sont capables d'endurer

les plus grandes fatigues ; mais , dans ce cas , c'étoit tout-à-fait le contraire : cette femme étoit petite , & paroissoit d'une santé fort délicate.

Après avoir passé les montagnes , nous arrivâmes à Williams-Town , où nous vîmes combien nous devons être prudens avec notre or ; vu que , plus nous avancions , plus la valeur en augmentoit. Les habitans nous demandoient , avec avidité , si nous avions besoin d'argent en papier , & ils enchérissoient les uns sur les autres , pour obtenir la préférence ; au point que nous eûmes ici jusqu'à dix-huit & vingt dollars pour une guinée. Il me parut singulier de voir que , quoiqu'ils dépréciaffent si fort le papier-monnoie du congrès , ils ne vouloient pas , d'un autre côté , prendre nos especes en nature pour des denrées , lorsque nous voulions retenir la différence du change.

La nuit qui précéda notre arrivée dans cette ville , ayant eu mon logis marqué dans une petite cabane de bois , je fus convaincu de la façon innocente dont les Américains considerent cette coutume peu délicate , qu'ils

appellent *bundling* (1); quoiqu'ils aient de fort bons lits de plumes, & qu'ils tiennent toujours très-propres, j'avois jusqu'alors préféré de coucher sur mon matelas, quelque dur qu'il fût. Ce soir-là, les mauvais chemins & la foiblesse de mon cheval ayant été cause que mon bagage n'étoit pas arrivé avant l'heure de se coucher, ne voyant que deux lits dans la maison, je demandai lequel m'étoit destiné. Mon hôtesse, femme d'un certain âge, me répondit tout de suite : « M. l'enseigne » (je dois vous observer que les habitans de la Nouvelle-Angleterre ne manquent jamais de s'informer du rang que vous tenez dans l'armée); « M. l'enseigne, »
 « Jonatham & moi, nous coucherons dans
 » celui-ci, & notre Jémima & vous dans
 » l'autre ». Je fus extrêmement surpris de cette proposition, & j'offris de rester debout toute la nuit; mais Jonatham reprit aussitôt : « Holà! M. l'enseigne, vous n'êtes pas

(1) Le mot *to bundle*, qui signifie empaqueter, est employé par les peuples de l'Amérique, pour exprimer l'action de coucher deux ou plusieurs personnes, de différens sexes, dans un même lit, en conservant une partie de ses vêtemens.

« le premier homme qui aura couché avec
 » notre fille ; n'est-il pas vrai, Jémima ? Oui,
 mon pere ; mais c'est le premier *Britaner*
 (nom qu'ils donnent aux Anglois), répondit
 d'un air malin la petite Jémima ». Jémima,
 par parenthese, étoit une jolie personne aux
 grands yeux noirs, de seize à dix-sept ans.
 Que devois-je faire dans une pareille cir-
 constance ? L'invitation riante de la jolie
 Jémima, ses yeux, sa bouche ; ciel ! où vais-je
 m'égarer ! Mais quelque soit mon éga-
 rement actuel, je ne voulus pas coucher avec
 elle dans la même chambre, où ses honnêtes
 parens alloient tranquillement se reposer.
 Dois-je m'exposer, me dis-je à moi-même,
 à succomber à des tentations. Tenir Jémima
 dans mes bras pour.... ! Et pourquoi faire !
 me direz-vous ? Pour agir en philosophe,
 pour suivre les préceptes de Platon. Mais
 si l'aimable Jémima alloit se montrer tendre ;
 si j'oubliois moi-même l'acception du mot
couché, elle deviendrait le rebus de ses sem-
 blables ; elle seroit traitée avec mépris, avec
 dérision : la mort seule pourroit mettre fin
 à ses peines. Non...., Jémima, j'aurois pu
 braver tous ces maux pour vous, s'ils eussent

dû retomber sur moi seul ; mais le sacrifice étoit trop grand , lorsque vous deviez en devenir la victime ! Je vous laisse à présent juge de ce que l'on doit penser de la vertu ou de la froideur du tempérament des Américains , quand une aussi singuliere pratique fait partie des loix de l'hospitalité , & est journellement mise en usage.

Nous regardons tous les matins , de nos baraques , vers l'entrée du port de Boston , pour voir si nous n'apercevons point la flotte qui doit nous reconduire en Angleterre. Toutes mes pensées sont maintenant tournées vers ma patrie , & j'espere jouir bientôt du plaisir de vous renouveler , de vive voix , les assurances de ma sincere amitié. Je suis , &c.

L E T T R E X L V I.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre ;
le 21 Novembre 1777.

M O N C H E R A M I ,

Nous avons été à portée de voir, en venant ici, combien les provinces peuvent fournir de troupes. Sans compter celles qui sont avec le général Gates, & celles qui marchent vers le sud, chaque ville où nous avons passé levoit deux ou trois compagnies, qui devoient joindre l'armée du général Washington.

L'indigence, & même la misere des habitans est si grande, qu'elle s'étend jusqu'à être privés des nécessités de la vie ; & cependant vous seriez surpris de voir la gaité avec laquelle ils les endurent & fléchissent le genou devant la déesse de l'*Indépendance*. Dans plusieurs chétives cabanes où ils n'avoient que deux couvertures, ils en ont donné une pour les soldats ; & quoique l'intérieur de ces pre-

vinces n'ait pas encore été le théâtre de la guerre, on pourroit se l'imaginer, à en juger par les apparences. Parmi plusieurs autres institutions militaires, ils en ont une de la plus singulière espèce; celle des *minute-men*, (hommes à la minute). Ils portent ce nom, parce qu'ils sont toujours prêts à marcher, quand leurs officiers leur en donnent l'ordre. Ils peuvent être sous les armes une minute après avoir été avertis. Ces corps sont composés des soldats les plus actifs & les plus expérimentés. Pour les engager à se tenir toujours ainsi préparés, ils ont reçu la promesse de ne jamais sortir de la province, & ne sont tenus que de s'opposer aux ennemis qui pourroient paroître sur leurs côtes ou sur leurs frontières.

Ces soldats peuvent, dans le courant de quelques jours, former une armée de plusieurs milliers d'hommes. La manière dont ils se sont assemblés lors de l'affaire qui eut lieu près de Lexington & de Concord, où ils harcelèrent les troupes royales qui revenoient à Boston, prouve qu'ils sont bien nommés.

Si les autres provinces déploient l'éten-

dard de la révolte avec autant de vigueur que la Nouvelle-Angleterre, j'ai peur que nous n'ayons bien de la peine à les subjuguier; outre tous les moyens qu'ont les rebelles, de se fournir de troupes & de provisions, ils ont eu l'art de faire en quelque sorte de leur cause, une affaire de religion. Le peuple est disposé à l'enthousiasme, & le clergé en profite habilement pour lui inspirer des inclinations guerrières.

J'ai entendu un ministre assurer positivement, que le ciel préparoit des récompenses à ceux qui verseroient leur sang pour la patrie. Il tâchoit de persuader à son auditoire, que la querelle étoit devenue nécessaire pour assurer le libre exercice de leur religion. C'étoit-là, je l'avoue, un argument irrésistible pour entraîner à son parti les ignorans. Il chercha encore à insinuer, que l'on vouloit introduire la religion romaine dans la Nouvelle-Angleterre. Il en donnoit pour preuve le bill de Quebec. Il prétendit enfin, qu'il avoit été honoré de visions célestes, & que c'étoit au nom de l'Être suprême qu'il leur annonçoit que ceux-là seuls entreroient dans le royaume des cieux,

qui mourroient pour soutenir une cause aussi juste.

J'imagine que le clergé a fait à-peu-près de même par-tout. On emploie trop souvent le stratagème : on abuse de la sainteté de la religion, en la faisant servir de prétexte, pour augmenter nos animosités mutuelles ; des hommes foibles, amusés par de semblables contes, animés par de telles prophéties, combattront sûrement en désespérés. Dans toutes les querelles religieuses, nous trouvons une bravoure, sans exemple, qu'aucun danger ne fauroit arrêter, & une confiance ferme, que nul obstacle n'a le pouvoir d'ébranler.

Nous avons passé dans notre route par une petite ville appelée Worcester, où, par hasard, je rencontrai un des membres du congrès, occupé à examiner un malheureux soldat, envoyé de notre armée au général Clinton, & qui avoit imprudemment avalé l'œuf d'argent qui contenoit le message pour le général, en présence de ceux qui l'avoient arrêté. Après l'avoir tourmenté, en lui donnant tous les émétiques & tous les purgatifs possibles, jusqu'à ce qu'il eût

évacué cet œuf, ils le firent pendre. On ouvrit l'œuf, dans lequel il y avoit un papier, sur lequel étoit écrit : « *Nous y voici, here we are, nothing between us but Gates (1)* ». Les membres du comité se regarderent les uns les autres, ne voyant rien dans ce billet qui pût leur être de quelqu'utilité. L'un d'eux observa cependant que, *nous y voici*, qui étoit en françois, pouvoit signifier beaucoup. Il ne s'en trouvoit pas un d'entr'eux qui sût cette langue. Ils envoyèrent chercher dans la prison un pauvre canadien, pour traduire *nous y voici*. Celui-ci les informa que ces mots ne pouvoient être rendus en anglois que par *here we are*; mais, comme ils étoient répétés dans la partie angloise de la phrase, ils ne voulurent point y ajouter foi. L'un d'eux fit enfin l'observation assez sage, que c'étoit certainement quelque marque particulière convenue entre les deux généraux; & comme il ne s'en trouvoit aucun qui eût des connoissances bien étendues dans l'art militaire, on arrêta d'envoyer ce billet énigmatique au général Washington, qui pour

(1) Nous y voici, rien entre nous que Gates.

roit sans doute en mieux débrouiller le sens.

En quittant cette ville, nous passâmes par un petit village où il y avoit un grand concours de gens assemblés pour nous voir marcher. Ils jettoient sur nous des yeux attentifs : les uns levoient les mains vers le ciel, en lui adressant leurs prieres ; les autres contemploient les soldats avec admiration ; d'autres, enfin, nous regardoient d'un air étonné. Nous observâmes, parmi la foule, une vieille femme, qui paroissoit avoir près de cent ans ; votre ancien ami M. Mac-Neil, lieutenant au 9^e régiment, crut pouvoir se permettre avec elle une saillie ; mais elle lui répondit d'une manière à laquelle il ne s'attendoit pas. Comme le grand âge de cette femme attiroit sur elle les regards de tout le monde, il lui dit en passant : « Comment, ma bonne, à votre âge, vous êtes encore » assez curieuse pour regarder passer les lions ! » « Les lions », répliqua-t elle, d'un air ironique ; « les lions ! sur mon honneur, vous avez » tous plutôt l'air d'une bande d'agneaux » ! La dernière classe des Yanks pousse la curiosité jusqu'à l'impertinence. Vous ne

férez peut-être pas fâché de trouver ici l'éty-
mologie de cette dénomination. Le mot *Yanks*
est dérivé du mot Chiroquois, *Cankke*, qui
signifie poltron & esclave. Ce nom fut donné,
comme un sobriquet, aux habitans de la
Nouvelle-Angleterre, par ceux de la Virginie,
parce qu'ils ne les avoient pas aidés dans
une guerre contre les Chiroquois, & depuis
ce temps, les Virginiens les ont toujours
regardé d'un mauvais œil. On leur a donné
plus souvent ce nom, depuis le commen-
cement des hostilités; les soldats, à Boston,
s'en servoient comme une expression de
mépris: mais, après l'affaire de Bunker's-
Hill, les Américains se glorifierent de le
porter. *Yankey-doodle*, est à présent, de toutes
leurs chansons, celles qu'ils aiment le mieux;
ils la chantent au milieu de leur camp, &
la trouvent aussi guerrière que la marche
des grenadiers: c'est l'*a b c* des amans, &
la chansonnette avec laquelle les nourrices
endorment leurs nourrissons. D'après nos
succès rapides, nous nous étions accoutumés
à regarder les *Yanks* avec mépris; & il ne
fut pas peu mortifiant pour nous de leur
entendre jouer cet air, quand leur armée se

rassembla pour être témoin de notre reddition.

Comme je l'ai déjà dit, la basse classe du peuple, dans la Nouvelle-Angleterre, est très-curieuse. Mylord Napier, ayant été mis en quartier avec plusieurs autres officiers, dans la même maison, il y accourut aussitôt une foule d'habitans pour voir mylord; supposant sans doute que ce devoit être une créature extraordinaire & plus qu'un homme, ils étoient sans cesse à regarder à travers les fenêtres ou la porte, pour tâcher de l'appercevoir, en témoignant le desir qu'ils avoient de savoir ce que c'étoit qu'un lord. Enfin, quatre vieilles femmes, amies particulieres de l'hôte, entrerent jusques dans la chambre où il étoit; & l'une d'entr'elles dit, dans le mauvais accent du pays : « J'ai appris que » vous aviez un lord parmi vous, je vous » en prie, montrez-le moi »! Mylord qui, par parenthese, étoit tout mouillé, la pluie n'ayant pas cessé de tomber pendant notre marche, & couvert de crote, ayant entendu cette demande, dit à votre ami Kemmis, du 9^e régiment, dont l'humeur gaie vous est connue, de s'amuser un peu aux dépens de

ces bonnes vieilles; il y consentit volontiers; s'approcha d'elles & leur montra le lord, en disant, d'une voix de héraut, « que c'étoit-là le très-honorable lord Francis Napier, &c. &c., citant tous les titres qu'il avoit, & y ajoutant même ceux qu'il n'avoit pas ». Après qu'il eut fini, les femmes regarderent mylord fort attentivement; & tandis qu'il rioit avec les autres officiers, de la maniere emphatique dont avoit parlé Kemmis, les femmes se leverent, & l'une d'entr'elles, élevant les mains & les yeux au ciel, s'écria, d'un ton d'étonnement: « Quant à moi, si c'est-là un lord, je n'en veux plus voir d'autre que le lord Jehova », & aussi-tôt elle quitta la chambre fort tranquillement. Pendant notre marche, nous avions, pour nous escorter, la brigade du général Brickett; il fut extrêmement honnête, & alloit souvent à côté des officiers, pour s'entretenir avec eux. Un jour qu'il marchoit en causant avec notre ami *Sone*, celui-ci se plaignit d'être fort mal à son aise par le temps humide qu'il faisoit, & avec de si mauvais chemins, n'ayant point de bottes; les siennes, ainsi que son bagage,

avoient été pris dans une barque ; le général lui répondit qu'il lui vendroit volontiers les fiennes. *Sone* fut extrêmement surpris d'une pareille offre faite par un brigadier-général, & lui demanda combien il vouloit de *dollards*. Le général répondit qu'il ne les vendroit que pour de l'or. *Sone* lui en offrit une guinée ; aussi-tôt le général descendit de cheval, & ayant tiré une paire de souliers de son portemanteau, il se mit en devoir d'ôter ses bottes. Notre ami lui dit qu'il n'étoit pas si pressé, & qu'il seroit content s'il les avoit le soir, en arrivant au quartier. Le général répondit que la chose seroit bientôt faite, ayant une paire de guêtres à mettre à la place. *Sone* insista pour qu'il différât jusqu'à notre arrivée ; en conséquence, il remonta à cheval, & continua son chemin. Dès que nous fûmes arrivés, il courut de tous les côtés pour chercher *Sone*, terminer avec lui le marché & lui donner les bottes. Mais c'est assez parler d'un brigadier-général américain.

Quoiqu'ils soient mécontents de notre gouvernement, ils aiment beaucoup nos guinées, & font fort peu de cas de leur papier-monnaie.

Et quoique pour le présent l'esprit de la guerre les anime, ils conservent toujours du goût pour le commerce. Le congrès doit être bien foible, puisque ceux qui combattent pour sa défense sont les premiers à en mépriser le crédit. Je suis sûr que la majeure partie des Américains ignore encore la cause de la querelle actuelle; & ce qui a été une suite de la cabale de quelques particuliers mal intentionnés, auxquels notre gouvernement déplaisoit, est devenu le fondement de la haine & de l'animosité nationale. S'il m'est permis d'ajouter ici mon opinion, je regarde comme certain que les véritables intérêts de l'Amérique, sont de vivre en bonne intelligence avec la Grande-Bretagne, & tout le monde peut voir que les colonies en ont recueilli de grands avantages, tant que l'harmonie a subsisté. Ils ont ressenti, & ressentent encore les suites fâcheuses de cette défunion.

J'imagine bien que vous souhaitez, aussi sincèrement que moi, qu'ils soient bientôt subjugués, & qu'il se forme entre nos provinces une union solide, fondée sur des bases permanentes & inébranlables. Adieu, &c.

L E T T R E X L V I I .

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre,
le 30 Novembre 1777.

M O N C H E R A M I ,

La dernière ville où nous sommes passés avant d'arriver ici, étoit *Weslown*, où nous avons trouvé la meilleure auberge que nous ayons encore rencontrée sur la route; elle est presque aussi bonne qu'en Angleterre. Les appartemens y sont commodes, la nourriture saine, & les domestiques actifs & intelligens. De plus, l'hôte est partisan zélé de notre gouvernement; &, par cette raison, il s'est trouvé en bute à de violentes persécutions. Il craignoit d'être mis en prison, pour avoir eu des égards pour les officiers qui avoient logé chez lui, quoique ce ne fût qu'une politesse commune à tous ceux qu'il recevoit dans sa maison. En un mot, il étoit regardé en Amérique comme un *Tory*, dans toute la force du terme.

L'esprit de parti entre les whigs & les

Torys, est aussi prédominant en Amérique, qu'il l'étoit il y a quelques années en Angleterre ; peut-être n'avez-vous jamais recherché l'origine de ces deux mots : vous me permettez donc de vous les expliquer. *Tory*, étoit le nom donné originairement aux scélérats irlandois qui favoriserent le massacre des protestans d'Irlande, en 1641 ; on le donna ensuite à tous les zélés catholiques. *Whig*, étoit un nom burlesque donné d'abord aux assemblées religieuses de certaines sectes qui se tenoient au milieu des champs, & dont la boisson ordinaire étoit du petit lait. Il fut ensuite affecté à ceux qui étoient opposés aux intérêts de la cour, sous les regnes de Charles II & de Jacques II ; & à ceux qui étoient du parti ministériel, sous ceux du roi Guillaume & du roi Georges. L'application que les Américains font de ces noms, est toute opposée.

Notre marche de *Westown* ici, a été des plus désagréables ; il pleuvoit continuellement, & nous n'arrivâmes aux casernes sur *Prospect-Hill* que le soir, fort tard. Ces casernes étoient malheureusement en fort mauvais état pour loger des troupes ; elles n'avoient

pas été réparées depuis long-temps, & nous eûmes beaucoup à souffrir des intempéries de l'air. Ces casernes étoient absolument dénuées de tout. Il n'y avoit point de bois, & le charbon étoit en si petite quantité, que nous fûmes obligés de couper les solives de notre chambre pour nous sécher.

La maniere dont nous étions logés étoit extrêmement incommode; nous étions six officiers dans une chambre qui n'avoit pas douze pieds en carré. Nous ne pûmes obtenir la permission de prendre des chambres dans cette ville, que quand le général Burgoyne, étant arrivé, représenta notre affreuse situation au conseil de Boston, qui ne se prêta à nous accorder cette faveur qu'avec beaucoup de peine. Nous eûmes plusieurs embarras à surmonter; les provisions de toute espece étoient fort cheres, & encore, fort souvent, ne pouvoit-on pas s'en procurer pour de l'argent. Je ne crois pas qu'en Angleterre, vous regardiez le lait comme une superfluité; si nous voulions en avoir, nous étions obligés de faire un chemin de la longueur d'un mille, enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, pour aller nous-mêmes

le chercher; nos valets n'ayant pas la permission de passer les sentinelles.

Nous avons compris, lors de la capitulation, que les soldats seroient stationés à *Prospect-Hill* & à *Winter-Hill*, & que les officiers seroient libres de prendre des logemens dans *Boston* & dans les villes adjacentes. Dans cette idée, quelques-uns des officiers s'étoient permis d'avancer jusqu'à *Boston*; mais il leur fut bientôt ordonné d'en sortir. Notre armée est, pour le moment, située de la manière suivante: Les troupes angloises sont à *Prospect-Hill*, les troupes allemandes à *Winter-Hill*, les officiers doivent résider dans les villes de *Cambridge*, de *Mystic* & de *Water-Town*; & ils peuvent, sur leur parole, s'en éloigner jusqu'à la distance de dix milles. Cependant, pour maintenir l'ordre parmi les troupes, trois officiers de chaque régiment sont obligés de résider tour-à-tour dans les casernes.

Je suis bien fâché de ne pas pouvoir aller à *Boston*; car c'est la seconde ville de l'Amérique, & le siège de la rébellion: mais notre parole a été exigée, & l'entrée nous en est défendue. Ce qu'il y a de plus mortifiant

encore, c'est que nous pouvons aller jusqu'au bac, près de Charles-Town, sans entrer dans la ville.

Un officier qui a joint notre armée, & qui arrive d'Albung, m'a informé que lady Henriette Akland, après avoir quitté notre armée, avoit éprouvé de grandes difficultés avant de pouvoir entrer dans cette ville; la nuit étoit survenue avant qu'elle ait pu atteindre, avec sa barque, le poste avancé de l'ennemi: la sentinelle ne voulut point la laisser passer, ni même lui permettre de mettre pied à terre, quoique le chapelain qui l'accompagnoit lui présentât le drapeau de trêve, & lui fit des représentations sur l'état dans lequel cette dame se trouvoit. La sentinelle, de peur de surprise, & extrêmement exacte dans l'exécution de sa consigne, menaça de faire feu sur la barque, si elle quittoit la place avant le jour. Quelles doivent avoir été les craintes & les souffrances de cette dame, obligée de rester pendant sept à huit heures, sans pouvoir se mettre à l'abri du froid. Inquiette de la situation de son époux; assurément les réflexions qu'elle fit pendant cette nuit défa-

gréable, ne durent point lui faire naître des espérances flatteuses. A en juger par le premier échantillon, elle ne devoit pas s'attendre à une réception favorable. A la pointe du jour, on lui permit de mettre pied à terre; elle fut menée au général Gates, qui la reçut avec cette aménité, qu'on lui attribue à si juste titre, & on la traita avec tout le respect & toute l'attention que son rang & son mérite lui donnoient droit d'espérer.

Si vous la suivez dans les circonstances douloureuses & embarrassantes où elle s'est trouvée, depuis son arrivée en Amérique, vous la trouverez faite pour servir de modele à son sexe. C'est un exemple de patience & de fermeté. On examine en elle, avec un plaisir mêlé d'admiration, cet esprit capable d'entreprendre les choses les plus difficiles, de vaincre tous les obstacles. Elle réalise ces portraits séduisans que nous trouvons tracés dans les romans, & dont on croit que les originaux n'existent que dans l'esprit de leurs auteurs, quand on ne connoît pas lady Akland. C'est son attachement à ses devoirs, c'est la pureté de ses principes, c'est sa tendresse pour son époux, qui dirigent toutes ses actions.

La constitution d'une femme ne lui permet pas de supporter bien des fatigues auxquelles les hommes eux-mêmes succombent souvent, & lady Akland est une des plus délicates de son sexe; mais elle s'est senti assez de courage pour mépriser les dangers & les peines. La foiblesse de son sexe a disparu devant l'amour conjugal.

Nous avons eu plusieurs disputes avec les membres du comité, par rapport à ce que nous voyagions le dimanche, pendant le temps de l'office divin: plusieurs officiers ont été arrêtés, & le général a été obligé d'interposer son autorité. Nous avons maintenant la permission de nous assembler dans les casernes, pour assister au service divin. Ces messieurs auroient volontiers usé envers nous de la même rigueur qu'ils emploient envers leurs citoyens, qu'ils forcent, quand ils les trouvent dans la rue pendant le temps de l'office, de se rendre dans quelque église. Quiconque est rencontré à cette heure, portant un paquet, est mis en prison, & l'esprit de puritanisme est aussi dominant aujourd'hui dans les provinces, qu'il l'étoit lors de leur fondation.

La religion établie ici, comme dans toute les autres provinces de la Nouvelle-Angleterre, est celle des *congrégationalistes*, religion qui ne differe que peu de celle des presbytériens. Il y avoit encore plusieurs autres sectes, & principalement celle des protestans de l'église anglicane; on a bâti même ici une église, vis-à-vis le collège de *Havard*, qui sert de séminaire aux *congrégationalistes*; ils s'en offensèrent vivement, regardant cela comme une profanation de leur religion. Par cette raison, avant le commencement des hostilités, ils en persécutèrent le ministre, qui étoit le docteur Apthorpe, aujourd'hui recteur à Croydon, & l'obligerent à résigner sa cure & à quitter la colonie. Depuis le commencement de la guerre, non-seulement cette église, mais toutes les autres de la province, ont été fermées. Les habitans ne voulant point souffrir chez eux d'autre religion que celle des *congrégationalistes*, ils furent fort contens d'avoir un prétexte plausible de s'emparer de l'église anglicane, qui commençoit à s'étendre considérablement; le prétexte fut qu'on y prioit pour le roi & pour la famille royale. Quelques ministres

offrirent de retrancher cette priere ; mais l'esprit de tolérance est banni de leur profession de foi , & ils se trouverent heureux d'avoir une occasion de pouvoir détruire ces églises. Avant le commencement de la guerre , les arts & les sciences commençoient à faire des progrès considérables dans les provinces. Il y a dans cette ville une université , la premiere qui ait jamais été établie en Amérique ; le bâtiment est vaste , & bâti en pierre ; il contient trois salles pour des instrumens d'astronomie & de mathématique , & une gallerie , dans laquelle étoit jadis une fort belle bibliotheque : mais lorsque le général Washington établit ici son quartier , les livres & les instrumens furent transportés dans un autre endroit. Il y en eut beaucoup de perdus , & la plus grande partie fut très- endommagée : ce qui reste de cette magnifique collection est très-peu de chose. Il y a près du collège une fort jolie chapelle.

Le président de cette université se nomme *Willard* ; il n'y a à présent qu'un très-petit nombre d'étudiants (environ une vingtaine) , la jeunesse américaine préférant l'étude de la

raétique à celle des sciences les plus élevées. Il y a environ cent ans que cette université a été fondée ; & , quoiqu'elle ne soit pas établie sur un plan parfait , elle a produit beaucoup de gens de génie : dans son enfance , elle a été encouragée par maintes personnes en Angleterre , & en particulier par un certain M. *Hollis* , qui fonda la place de professeur de mathématique & d'histoire naturelle : les bienfaits de plusieurs autres particuliers se monterent à près de 5000 livres sterling. Ni les professeurs , ni les étudiants , ne demeurent dans le collège : les premiers ont leurs maisons , & les derniers sont en pension chez différens particuliers de la ville.

Cambridge est à la distance d'environ six milles de Boston ; c'étoit jadis le lieu où la noblesse avoit des maisons de campagne. Il y en a beaucoup de jolies qui commencent aujourd'hui à dépérir , appartenant presque toutes à des loyalistes. La ville doit avoir été fort agréable ; mais elle a beaucoup perdu de sa beauté , n'étant plus qu'un arsenal. Vous sentez qu'il n'est pas flatteur pour nous de voir , à chaque pas que nous

faisons, l'artillerie & les chariots de transport qu'on nous a pris; cela nous rappelle trop fortement notre situation désagréable.

Le caractère des habitans de cette province mérite des éloges. Ils ont beaucoup gagné, si nous nous en rapportons à ce que nous a dit notre oncle B..., de l'état dans lequel il les avoit laissés il y a trente ans; mais, malgré cela, le puritanisme & l'esprit d'intolérance n'en sont pas encore entièrement bannis. La noblesse des deux sexes est polie, & exerce l'hospitalité d'une manière très-agréable, quoique fort cérémonieuse. Quoique les femmes y aient reçu de la nature un air aisé, elles paroissent cependant toujours contraintes & réservées: leurs traits sont agréables; elles ont une belle taille, & sur-tout un teint superbe. Les hommes sont grands, maigres, & en ont en général le visage long. Les deux sexes sont mal partagés du côté des dents, & cela même a donné lieu à un proverbe; je crois que la raison en est facile à trouver, & qu'on doit l'attribuer à l'usage qu'ils font, dans tous leurs repas, de l'écume du sucre ou mélassé.

M'entretenant un jour avec un officier

de la Virginie, sur la curiosité des habitans de la Nouvelle-Angleterre, il me dit que, lorsqu'il voyageoit dans ce pays, ne pouvant jamais se rien procurer pour lui ou pour son cheval, qu'il n'ait d'abord répondu à toutes les questions de ses hôtes, & qu'ils n'eussent fait tous leurs commentaires, il avoit adopté la maniere suivante : quand il alloit à Boston, & s'arrêtoit à un *ordinaire* (nom donné aux auberges en Amérique), lorsqu'il voyoit le maître, la maîtresse, & tous les gens de la maison accourir à la porte, il commençoit par leur dire : « Mes
 » amis, je suis M... de Virginie; ma pro-
 » fession est de faire valoir une plantation
 » de tabac. J'ai quelques amis à Boston, &
 » je vais les voir. Je ne m'y arrêterai que
 » fort peu de temps, & je retournerai pour
 » veiller à mes affaires, comme c'est le devoir
 » d'un homme prudent. Voilà tout ce que je
 » fais de moi-même, & tout ce que je puis
 » vous dire. Je ne m'informe point des nou-
 » velles qui se débitent; &, à présent que
 » je vous ai tout dit, ayez compassion de
 » moi & de mon cheval, & donnez-nous
 » ce qui nous est nécessaire à tous deux ».

On vient de nous dire que des vaisseaux se faisoient voir à l'embouchure du port de Boston ; je cours à *Prospect-Hill*, pour savoir si ce sont ceux qui doivent me transporter auprès de mon ami : je le souhaite ardemment ; car c'est le seul desir que puisse former votre sincere & affectionné, &c.

L E T T R E X L V I I I .

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre
le 9 décembre 1777.

M O N C H E R A M I ,

Quoique privé de la liberté d'aller à Boston, je crois pouvoir vous donner une idée de sa situation, d'après la vue que nous en avons de *Prospect-Hill*. Relativement à sa police intérieure, à son gouvernement, &c. je vous renvoie aux auteurs qui en ont fait la description.

Boston est situé sur une péninsule d'environ quatre milles de longueur, au fond de la baie de *Massachusetts*, qui s'étend à environ huit ou dix milles dans les terres.

L'embouchure

L'embouchure de la baie paroît défendue contre l'impétuosité des vagues , par une quantité de rochers qui s'élevent au-dessus de l'eau , & par plusieurs petites isles , dont la plupart sont habitées. Elles sont situées de maniere qu'il n'y a que trois ou quatre vaisseaux qui puissent entrer à-la-fois.

La nature paroît avoir pourvu à la sûreté de cette ville ; car , dans ce passage étroit , il y a une isle qui , quand elle est fortifiée , défend l'entrée à toute espece de vaisseau. Ce poste important avoit été absolument négligé jusqu'à la fin du dernier siecle : on y a élevé une citadelle , appelée le fort *William* , qui est défendue par cent canons du plus fort calibre , & qui sont très-avantageusement placés. Lorsque nos troupes évacuerent Boston , elles en démolirent les fortifications ; & par-là , la ville se trouvoit exposée à une attaque par mer. Le premier objet des habitans de la Nouvelle-Angleterre fut , en conséquence , de mettre Boston & cette isle dans un tel état de défense , qu'il ne fût plus possible qu'elle retombât en notre possession ; ils en sentoient tellement la nécessité , que tous les habitans en état de

travailler, confacroient à cet ouvrage deux jours par semaine, pour accélérer les opérations, craignant que quand la flotte & l'armée feroient renforcées, elles ne revinssent faire une nouvelle attaque. Ce qui les confirmoit dans cette idée, c'étoit la démolition du fort. A environ une lieue de cette île, auprès de l'embouchure du port, il y a un phare fort élevé, dont on peut appercevoir les signaux à Boston. On y allume des feux, aussi-bien que sur toutes les éminences qui se trouvent le long de la côte, pour répandre l'allarme dans les provinces voisines, lors de l'approche de l'ennemi: de cette maniere, à moins qu'un brouillard très-épais ne permette à quelque vaisseau de se glisser entre les îles, la ville a toujours six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi; &, dans l'espace de vingt-quatre heures, elle peut rassembler plusieurs milliers de soldats. Si jamais une de nos flottes parvenoit à passer par le fort *William*, elle se verroit bientôt arrêtée par les batteries formidables que les Américains ont élevées au nord & au sud de la ville, & qui commandent entièrement la baie. Le port paroît

être assez large pour contenir commodément six à sept cents vaisseaux à l'ancre. On m'a dit que, du côté de la ville qui fait face au port, il y a un superbe quai, qui s'étend assez avant dans la mer pour permettre aux vaisseaux de décharger leurs marchandises, sans avoir besoin de barques. On transporte ensuite les marchandises dans de beaux magasins, qui sont tout le long de ce quai.

Vis-à-vis de la partie septentrionale de la péninsule, sur laquelle Boston est situé, sont les restes de *Charles-Town*, qui communiquent à Boston comme *South-Wark* communique à Londres. La rivière qui sépare les deux villes n'est gueres plus large que la Tamise, & il paroît singulier que les habitans n'aient jamais songé à y construire un pont; il en seroit résulté un grand avantage pour les deux villes. *Charles-Town* étant l'unique passage du pays, à moins de passer le bac, on a un détour de plusieurs milles à faire, au milieu de marais & de terres fangeuses; tandis qu'en ligne droite, la distance entre les deux villes n'est que de deux milles. Selon toutes les apparences, les Américains, qui ont appris à faire des ponts sur

des rivières plus larges que celle-ci, en construiront un dès que les troubles actuels seront apaisés. Tout ce qui leur paroïssoit autrefois impossible, soit par une suite de leur indolence, soit par d'autres raisons, ou tout ce qu'ils croyoient dangereux d'entreprendre, sera désormais pour eux la chose la plus facile à accomplir.

Près des ruines de *Charles-Town*, se trouve la fameuse place où il y a eu tant de sang répandu, & où tant de braves soldats ont été massacrés. Je parle de Bunkers-Hill. C'est une leçon assez terrible donnée aux chefs des armées angloises, pour qu'ils se gardent, à l'avenir, d'attaquer des fortifications avec tant de témérité, & sans être suffisamment instruits de la manière dont elles sont construites. Elle doit encore les avertir de ne pas trop mépriser leurs ennemis; (dans le cas dont je parle, la chose étoit presque inévitable) car, si les Américains eussent suffisamment gardé ce poste, Boston auroit été imprenable, Bunkers-Hill étant un bastion qui commande toute la ville. L'erreur qui paroît avoir été commise, c'est, qu'en premier lieu, on n'avoit pas eu l'attention de les attaquer

de flanc (ce qui auroit été le moyen de les éloigner de leurs fortifications), au lieu de les attaquer en front. Le seul motif qui peut excuser la méthode d'attaque qu'on a adoptée, est la supposition que , dans un espace de temps aussi court, il étoit impossible d'élever des fortifications qui fussent à l'épreuve de l'artillerie & d'un assaut. Nos troupes étoient fort incommodées par les Américains, retranchés dans *Charles-Town*; & si le général n'avoit pas senti de la répugnance à renverser cette ville de fond en comble, les ennemis en auroient été très-facilement chassés, ils auroient alors mis leur flanc à découvert, & il n'y auroit pas eu tant de braves gens victimes de cette attaque. Il est impossible de concevoir avec quelle industrie, quelle diligence & quel secret ils avoient élevé des ouvrages, qui ne consistoient que dans une simple redoute & un retranchement assez fort, qui s'étendoient à près d'un demi-mille le long de la riviere *Mystic* : je ne puis assez m'étonner, de ce que l'importance de ce poste ait échappé à la vigilance de nos généraux, vu que la sûreté de *Boston* dépendoit absolument de la possession

de cette éminence, & qu'il étoit indispenfable de nous en rendre maîtres.

Les détails les plus authentiques que je puis vous donner de cette affaire, font ceux que je tiens du capitaine Drew, que j'ai rencontré à Cork; il avoit reçu plusieurs bleffures dans cette action, dont il étoit rétabli, & il alloit rejoindre son régiment. Il m'avoua qu'il ne s'étoit jamais trouvé au milieu d'un semblable carnage. Outre le ronflement continuel du canon & de la mousqueterie, & les gémissemens des bleffés, il y avoit de fortes explosions provenant de la ville, qui étoit la proie des flammes, & dont une colonne de fumée noire & épaisse s'élevoit jusqu'aux cieux; c'étoit une scène difficile à décrire, & il est impossible que ceux qui n'en ont point été les témoins oculaires, puissent s'en former une juste idée.

Que devoient être les angoiffes des officiers & des soldats renfermés dans Boston, qui étoient spectateurs de ce terrible carnage, sans pouvoir y prendre parti! La conduite de nos troupes répondit parfaitement à l'idée que toutes les nations étrangères ont de la bravoure & de l'intrépidité des

Anglois ; la maniere dont elles furent repoussées devant le retranchement & le carnage terrible qui s'ensuivit , auroient été suffisans pour décourager les meilleures troupes. Pendant plus d'une demi-heure , le feu tomboit sur eux comme un torrent , & plus d'un vieux soldat a déclaré , que c'étoit le combat le plus vif & le plus sanglant dans lequel il se soit jamais trouvé.

Nous attendons avec impatience les vaisseaux ; car notre situation , tant pour les officiers que pour les soldats , est non-seulement désagréable , mais encore dangereuse. Les soldats sont toujours en querelle avec les gardes américaines , qui sont composées d'une milice fort mal disciplinée ; non-seulement elles excèdent les ordres qu'elles ont reçus , & que peut-être elles ne comprennent pas , mais elles se servent de leur autorité comme elles le jugent à propos. Il leur est ordonné de ne laisser passer aucun officier sans épée : plusieurs d'entre nous ayant laissé leur bagage au Canada , d'autres l'ayant perdu pendant la campagne , ils s'obstinent à ne vouloir laisser passer personne sans épée , criant : « Je jure que vous ne passerez pas ,

» parce que vous n'avez point d'épée » ; quoi-
qu'ils puissent voir, par nos habits & par
nos bayonettes, que nous sommes des offi-
ciers. Il s'en est suivi beaucoup d'alterca-
tions, qu'on a voulu prévenir en donnant
aux officiers des passe-ports, signés du général
Heath; mais cela n'a pas servi de grand'chose,
la plupart des soldats ne sachant pas lire.
A la fin, on prescrivit à chaque officier qui
vouloit passer les sentinelles, de se rendre
au corps-de-garde américain, de montrer
son passe-port à l'officier de service, & celui-
ci devoit envoyer un soldat avec lui, pour
conduire à la sentinelle : cela ne remédia
pas encore tout-à-fait à cet inconvénient,
la plupart des officiers n'étant pas en état
de lire les passe-ports ; vous cesserez de vous
étonner de tant d'embarras, quand je vous
aurai fait une description des troupes. Lors-
qu'elles marchent pour relever la garde, vous
voyez aller ensemble un vieillard de soixante
ans & un jeune homme de seize, un negre
& un blanc, &c., la plupart d'entr'eux por-
tant de grandes perruques ; en un mot, ce
sont des objets dignes du pinceau d'*Hogart* ;
ils sont cependant assez prompts à présenter

le bout du fusil ; & si un soldat s'approche un peu trop d'eux, ils le mettent en joue sur-le-champ, en criant : « Je jure que si » vous osez avancer, je vous passe la bayonnette au travers du corps ».

Les femmes de soldats ont la liberté de passer les sentinelles. Il est arrivé à ce sujet, ces jours derniers, un événement fort plaisant, causé par l'obstination d'un bon vieux homme qui étoit en sentinelle. Il ne voulut pas permettre à une femme de passer, qui étoit réellement l'épouse d'un soldat. Son refus fut suivi d'une vive altercation ; & la nymphe éloquente fit briller, dans cette occasion, toute l'étendue de ses connoissances dans le langage sublime des halles. Le bon vieillard se mit sérieusement en colere, & lui présenta le bout du fusil. Furieuse d'un pareil procédé, elle courut à lui, lui arracha son arme, le jeta par terre ; & se plaçant sur le héros d'un air de triomphe, l'arrosa copieusement, non de ce nectar que la jeune Hébé verfoit dans la coupe des dieux, mais.... Il n'est pas, je crois, nécessaire de m'expliquer plus clairement.

Elle ne quitta son poste qu'à l'aspect de

quelques soldats qui vinrent au secours de leur camarade , & le délivrèrent des mains de cette amazone. Le chevalier de la triste figure reprit alors son air fier , & continua à se promener fièrement , le mousquet sur l'épaule.

L'hiver est commencé , & comme les vaisseaux de transports ne peuvent côtoyer qu'avec danger les côtes de la Nouvelle-Yorck , pour venir à Boston , à cause des vents qui soufflent avec violence sur ces côtes , le général Burgoyne a demandé au congrès la permission de faire marcher les troupes vers *Providence* , afin qu'elles puissent s'embarquer à *Rhode-Island*. Nous attendons cette réponse avec impatience ; mais personne , je crois , ne la désire plus ardemment que votre ami.

LET T R E X L I X.

Cambridge , dans la Nouvelle-Angleterre ,
le 19 Janvier 1778.

M O N C H E R A M I ,

Il m'est impossible de vous dire avec quel découragement je prends la plume pour vous écrire. Non-seulement l'espérance de revoir bientôt mon ami est évanouie , mais peut-être plusieurs années s'écouleront-elles avant que nous voyions la fin de cette malheureuse querelle.

La proposition qui avoit été faite pour le bien de nos troupes , de les embarquer à *Rhode-Island* , est devenue la source d'un événement très-fâcheux.

Le congrès a non-seulement refusé cette demande , mais il a défendu tout embarquement quelconque , jusqu'à ce que le traité ait été ratifié en Angleterre , par le roi & par le parlement ; chose qui ne sera jamais , vu que ce seroit reconnoître l'autorité du congrès & l'indépendance des

Américains. Ce qui rend notre situation plus malheureuse encore, c'est que, si les vaisseaux avoient pu venir à Boston, on auroit consenti à notre embarquement.

La demande que le général a faite au congrès, a donné lieu à des soupçons : car (par parenthèse) il n'y a point de peuple plus méfiant que les Américains ; ils craignent que cette demande n'ait été faite pour avoir occasion de nous réunir à l'armée du général *Hoves* ; qu'à leur exemple, nous ne soyons assez bas pour violer les articles de la capitulation, & que nous n'attaquions alors le général *Washington*. Pour colorer leurs soupçons, & leur donner au moins un air de justice, ils prétendent que les vaisseaux envoyés à *Rhode-Island*, étoient en trop petit nombre pour pouvoir transporter l'armée en Europe, & qu'il étoit impossible de fournir les provisions nécessaires pour une flotte & pour une armée aussi considérable, en si peu de temps. Cette idée doit son origine à l'indécision qui regne dans tous les départemens américains.

Le général *Burgoyne* ayant fait des plaintes sur la manière dont étoient traités les officiers,

& ayant représenté que l'on ne remplissoit pas les conventions du traité, le congrès a regardé cela comme une déclaration directe; qu'ayant rompu, de son côté, les articles du traité, en n'en remplissant pas exactement les conditions, nous nous considérons, par-là, comme dégagés de nos conventions: qu'en conséquence, dès que nous serions hors de leur pouvoir, & en liberté, nous ne balancerions pas un instant à agir comme des gens qui n'ont point fait de traité.

Le congrès a encore ajouté quelques objections aussi captieuses. Il prétend que les soldats n'ont pas fidèlement délivré tous leurs accoutremens, c'est-à-dire les baudriers & les boîtes à cartouches. Quiconque a la moindre notion des usages militaires, doit aisément se rappeler que ce ne sont point des effets appartenant au corps de l'armée ni à la nation, mais qu'ils sont fournis par le colonel de chaque régiment. En un mot, on a vu que le congrès étoit charmé de trouver des prétextes, & qu'il en cherchoit par-tout pour autoriser ses procédés, & pour leur donner une apparence d'équité aux yeux du public. S'ils s'étoient adressé au général

Gates , ils auroient vu combien ils étoient peu fondés dans leurs prétentions. Ce général, voyant marcher les troupes avec tout leur fourniment , demanda au colonel *Kingston* , qui avoit conclu la capitulation , « si ce » n'étoit pas la coutume , en temps de guerre , » que les armes & le fourniment fussent » rendus ensemble ? Le colonel *Kingston* lui » répondit qu'il n'en avoit pas été fait mention dans la capitulation , & qu'il n'avoit » droit qu'à ce qui étoit stipulé » . Le général Gates lui répondit qu'il avoit raison ; & , se tournant vers quelques officiers américains , il leur dit : « Si nous avions voulu » les avoir , nous aurions dû en faire mention dans le traité » .

Il est clair, par ce que je viens de dire , que le congrès ne cherchoit que des prétextes , quelque foibles qu'ils fussent , pour éluder les termes de la capitulation , sans se mettre dans le cas d'être accusé d'une infraction directe faite au traité.

Les représentations du général Burgoyne , sur le contenu de sa lettre , furent absolument mises au néant ; elle ne contenoit , selon eux , que des plaintes mal fondées , &

elles étoient les suites d'une mauvaife interprétation des articles de la capitulation. Pour lever tous les obstacles qui pourroient à l'avenir s'élever, le général & les officiers firent une promesse, & offrirent de signer tel engagement que l'on exigeroit pour ratifier plus complètement le traité de capitulation. Le congrès demeura inexorable, & il étoit évident qu'il n'abandonneroit pas aisément des mesures qu'il avoit une fois adoptées; nulle promesse, nulle sûreté ne furent capables de produire l'effet désiré, & de l'ébranler dans sa résolution. La conduite du congrès, dans cette occasion, est facile à expliquer. Il étoit persuadé que si notre armée retournoit en Europe, elle seroit aisément remplacée au printemps. L'armée du général Howe étant en possession de Philadelphie, de Jersey, de la Nouvelle-Yorck, & d'autres places importantes; & le général *Washington* absolument enfermé dans *Valley-Forge*, l'arrivée des nouvelles troupes devoit nécessairement faire pencher la balance de notre côté, & faire de la campagne prochaine l'époque de leur affermissement. Ils préférèrent de sacrifier à leurs

intérêts , leur honneur & leur réputation usurpés ; & ils se comporterent , dans cette occasion , d'une maniere impardonnable : cette tache ne s'effacera jamais ; elle démontrera à toutes les puissances étrangères , combien peu on doit compter sur la foi des traités faits avec les Américains.

Jugez , mon cher ami , de ce que chacun d'entre nous doit sentir , & à quel désespoir un pareil traitement doit nous réduire. Il ne nous reste plus d'autre espérance , que celle de voir faire un échange de prisonniers ; & , si l'on considère la quantité de nos compagnons d'infortune , il n'aura pas lieu d'ici à long-temps. Notre position devient de jour en jour plus fâcheuse ; car , outre les insultes que nous avons journellement à essuyer de la soldatesque américaine , les officiers , apparemment encouragés par la décision du congrès , ont pris un ton d'ironie insupportable. Le colonel *Henley* , qui a le commandement des troupes , s'est rendu coupable de plusieurs cruautés à l'égard des soldats.

Pour vous faire connoître le caractère féroce de cet homme , & avec quel sang-froid

il

il se rend coupable des barbaries les plus abominables, je vais vous en citer quelques traits.

Le 19 du mois dernier, il vint aux casernes américaines, pour mettre quelques soldats en liberté; après les avoir appelés par leurs noms, il s'adressa à un bas-officier du 9^e régiment, nommé *Reeves*, & lui dit qu'il avoit été renfermé pour avoir insulté un officier de milice américaine. *Reeves* répondit « qu'il en étoit fâché, qu'il avoit bu, & » n'en auroit pas agi ainsi, s'il avoit su que » c'étoit un officier, ajoutant qu'il étoit prêt » à lui en demander pardon. Le colonel lui » répliqua : — Si vous m'eussiez traité ainsi, » monsieur, je vous aurois passé mon épée » au travers du corps, & je vous crois un » grand coquin. Je ne suis point un coquin, » mais un bon soldat, répondit *Reeves*; mes » officiers le savent ». Le colonel lui imposa silence : mais *Reeves* répéta les mêmes paroles, ajoutant « qu'il espéroit porter bientôt » les armes sous le général *Howe*, & com- » battre pour son roi & pour sa patrie. Mau- » dits soient votre roi & votre patrie; lorsque » vous portiez les armes, vous avez été assez

» prompt à les mettre bas ». — Il lui défendit alors de nouveau de répliquer. Reeves répéta encore à-peu-près les mêmes paroles ; le colonel , furieux , ordonna à un des gardes de le poignarder ; & voyant qu'on ne lui obéissoit pas , il descendit de cheval , arracha le fusil d'un des gardes , au bout duquel étoit la bayonnette , & en porta un coup dans le sein gauche de Reeves , en lui jurant en même-temps que , s'il ajoutoit un seul mot , il le perceroit de part en part. — Reeves lui répondit que cela lui étoit indifférent , & qu'il resteroit fidele à son roi & à son pays jusqu'au dernier soupir. Le colonel tenta de lui porter un second coup ; mais deux des autres prisonniers détournèrent l'arme , & la bayonnette passa par-dessus l'épaule du caporal. Au même instant , un des gardes représenta au colonel , « que cet homme » étant son prisonnier , il ne devoit pas le » tuer , ayant la liberté de le punir comme » tous les autres qui dépendoient de lui ». Le colonel *Henley* rendit alors le fusil , fit ramener le bas-officier au corps-de-garde , & renvoya les autres prisonniers.

Le 8 de ce mois , quelques-uns de nos

soldats étoient à regarder manœuvrer un
 parti américain , que commandoit le colonel
Henley ; il leur ordonna de se retirer sur-le-
 champ. Les soldats s'en retournerent , mar-
 chant aussi vîte qu'ils purent à travers de la
 foule & dans les boues. Le colonel se re-
 tourna , & leur cria : « Attendez , je vais
 » vous apprendre à marcher ». Il courut en
 même-temps sur le caporal *Hadley* ; il lui
 porta son épée avec une telle violence dans
 le côté , qu'elle se ploya. Il retourna ensuite
 se mettre à la droite de ses troupes , tâchant
 chemin faisant , de redresser son épée : n'est-
 ce pas-là un bel exemple donné par un
 officier en chef , à ceux qui sont sous ses
 ordres !

Ne vous étonnez point d'après cela , si
 vous entendez parler d'un massacre général
 des troupes angloises ! Ce qui caractérise le
 mieux cet homme sanguinaire , & ce qui
 est une nouvelle preuve de sa férocité , est
 une expression inexplicable , dont il se servit
 envers quelques soldats , sans aucune raison.

Nos passe-ports doivent être renouvelés
 tous les mois ; & , dans cette intention , les
 maréchaux-des-logis des différens régimens

se rendent au bureau de l'adjutant-général de l'armée américaine. Le 16 du mois dernier, lorsqu'ils allèrent à ce bureau pour demander leurs passe-ports, un sergent du 47^e régiment, nommé *Fleming*, qui ne connoissoit pas le colonel *Henley*, le prit pour le colonel *Keith*, adjudant-général des députés. Il lui fit une salutation le chapeau à la main, & alloit lui adresser la parole, lorsque celui-ci le menaça, en lui montrant le poing & en lui disant : « Coquins que vous êtes, je vous » enverrai bientôt à tous les diables ; je ferai » moi-même quelque nuit la ronde, & si » j'entends, dans vos casernes, la moindre » parole, le bruit le plus léger, je ferai feu » sur vous. L'enfer vomira des flammes pour » vous engloutir & mettre vos casernes en » cendre » ; & il ajouta que, s'il étoit sentinelle, & qu'un soldat anglois s'avifât de le regarder de travers, il lui brûleroit aussitôt la cervelle.

Une conduite aussi coupable n'a pas pu échapper à l'attention du général Burgoyne ; il s'est adressé au général *Heath*, pour en empêcher la continuation, lequel a nommé une cour d'information, pour examiner les

plaintes ; déclarant que ce seroit autant pour l'honneur du colonel *Henley*, que pour donner satisfaction à toutes les parties qui se croyoient offensées, s'il convoquoit un conseil de guerre pour examiner la conduite du colonel pendant qu'il commandoit à Cambridge : le conseil se tiendra demain.

Le temps a été des plus rigoureux depuis quelques semaines, nous avons eu beaucoup de neige ; il commence cependant à s'éclaircir, le ciel est plus serein ; les vents du nord soufflent avec violence, nous avons ici deux ou trois pieds de neige ; & les habitans, au lieu de se servir de carioles, comme ceux du Canada, ont de grands traîneaux qui contiennent dix ou douze personnes, & qui sont tirés par deux & quelquefois par quatre chevaux. La plus grande partie des jeunes gens s'en servent pour faire des parties de plaisir. Je vous en donnerai une idée, l'usage étant assez singulier pour mériter d'être remarqué.

Quand la lune brille, des compagnies de jeunes gens des deux sexes, au nombre de trente ou quarante, partent le soir à sept heures, dans des traîneaux, pour aller re-

joindre d'autres compagnies semblables , à dix-huit ou vingt milles de distance. Ils dansent & se divertissent toute la nuit ; & , au point du jour , ils reviennent chez eux & reprennent leurs occupations journalieres , comme s'ils avoient dormi toute la nuit. Il est fort ordinaire d'être éveillé à la pointe du jour , par le bruit qu'ils font , & par le carillon des sonnettes dont les chevaux sont chargés dans ces occasions. La différence de la situation & des mœurs produit souvent de singulieres coutumes. En Angleterre , on regarderoit ces parties de plaisir comme une chose fort imprudente & même indécente ; mais , après ce que j'ai dit de l'usage de *bundling* , je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'ajouter , qu'ils se permettent de semblables plaisirs avec la même innocence. J'ai oublié de vous rapporter quelque chose qui a de la ressemblance avec cette dernière coutume. Le fréquent commerce que les peuples qui habitent le long des côtes ont avec les Européens , a été cause que cet usage y est en quelque maniere aboli : mais ils en conservent un autre qui est du même genre , & qu'ils appellent *tarrying* (jouer).

Lorsqu'un jeune homme est amoureux d'une jeune personne, & qu'il veut l'épouser, il en fait la demande à ses parens, sans le consentement desquels on ne peut ici contracter aucun mariage; si ceux-ci l'accordent, il est permis au soupirant de *tarry* avec sa maîtresse pendant une nuit, pour lui faire sa cour. Les parens vont se coucher à l'heure ordinaire, & laissent les jeunes gens maîtres d'arranger les choses comme il leur plaît. Quand les accordés sont restés debout aussi long-temps qu'ils le jugent à propos, ils vont se coucher, en conservant cependant une partie de leurs habillemens: s'ils se conviennent, tout est bien; les bans sont publiés, & on les marie sans délai; s'ils ne se conviennent pas, ils se quittent, & vraisemblablement pour ne jamais se revoir, à moins que la belle abandonnée ne soit enceinte, ce qui est extrêmement rare; dans ce cas, si le galant téméraire ne prend pas la fuite, on le force de l'épouser, sous peine d'excommunication.

L'ignorance des officiers américains & de leurs soldats, jointe à l'exactitude scrupuleuse à exécuter les ordres qu'on leur donne,

& que la moitié d'entr'eux n'a pas assez de bon sens pour comprendre, doit, comme vous le jugerez aisément, occasionner bien souvent des embarras & de la confusion. J'avois jusqu'ici soigneusement évité toute altercation avec eux; mais il y a quelques jours, j'ai eu le plaisir d'être mis au corps-de-garde: j'étois en bonne compagnie; &, entr'autres, avec le lord Ballaras, M. Master, major de votre régiment, & M. England, major du 47^e régiment.

Nous revenions, à neuf heures du soir, de Prospeet-Hill dans nos différentes demeures à Cambridge; étant environ à un mille des caernes, nous fûmes arrêtés par une patrouille qui, quoique nous lui montrassions nos passe-ports & nos épées, ne voulut pas nous laisser aller plus loin, disant qu'elle avoit ordre d'arrêter tous les officiers ou soldats anglois qu'elle rencontreroit après le soleil couché. Mylord lui répondit qu'il étoit sûr que l'on n'avoit pas donné des ordres semblables; mais le bas-officier répliqua qu'il avoit reçu les ordres de son capitaine, & qu'il falloit absolument qu'il nous conduisît au corps-de-garde. Nous fûmes

donc obligés de nous laisser conduire aux casernes, au milieu d'une nuit très-froide & très-désagréable. Arrivés au corps-de-garde, mylord représenta au capitaine, qu'il étoit étonné de cette conduite; celui-ci lui répondit « qu'il croyoit avoir en effet reçu ces ordres dans sa consigne, mais qu'il n'en étoit pas certain; que, cependant, comme nous avons été annoncés prisonniers, il falloit que nous restassions au corps-de-garde juiqu'au lendemain matin ».

Mylord le pria d'envoyer à Cambridge, pour demander des ordres au colonel *Gerrishe*; l'officier s'y refusa. Après une longue querelle, & quelques bonnes raisons, plutôt que de passer la nuit dans leur corps-de-garde, à geler de froid, nous obtînmes qu'il nous renvoyât chez nous, après avoir signé une promesse de nous représenter le lendemain à huit heures du matin.

Lorsque nous nous y rendîmes, en conséquence de notre promesse, ils nous entourèrent pour voir mylord, à-peu-près de la même maniere que l'on avoit fait quelque temps avant pour mylord Napier.

Nous restâmes au corps-de-garde jusque

après la parade ; le capitaine qui releva la garde ne voulut pas se charger de nous , & l'autre ne vouloit point nous mettre en liberté.

Après que l'ancienne garde eut cédé son poste à la nouvelle , mylord demanda au capitaine , de qui nous étions prisonniers ? Il répondit : « Vous n'êtes pas les miens , » & vous ferez fort bien de vous en retourner » chez vous ». Nous lui obéîmes.

Le général Philippe ayant porté des plaintes sur cet événement au commandant de ces troupes , il se contenta de faire répondre , que c'étoit sans doute quelque capitaine ignorant qui avoit fait une erreur.

Vous voyez que , de cette maniere , nous sommes exposés à être souvent victimes de pareilles erreurs. Quelle misérable discipline regne parmi les troupes des Etats-Unis ! Je n'aurois pas pu vous communiquer mes sentimens avec autant de liberté , si je n'avois occasion d'envoyer cette lettre par un officier qui part pour *New-Yorck* , & s'embarque de-là pour retourner en Europe ; il vous la remettra lui-même , & vous dira qu'il a laissé votre ami en bonne santé ; mais bien ennuyé de sa position. J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E L.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre,
le 28 Février 1778.

MON CHER AMI,

Toute notre attention est fixée, depuis quelques jours, sur le procès du colonel *Henley*. Il seroit trop ennuyeux de vous détailler tout ce qui s'est passé; je me contenterai de vous donner le précis de la maniere dont le général *Burgoyne* a intenté son accusation, les repliques de l'accusé, celles des juges & des avocats, & enfin l'opinion singuliere du conseil de guerre; après que les crimes les plus énormes ont été prouvés, même par serment; après que la conduite infâme, la cruauté & les crimes dont s'est rendu coupable le plus injuste des hommes, ont été affirmés par des témoins respectables, tels que le colonel *Anstruther*, le colonel *Lind*, le major *Forster*, le lieutenant *Vallancy*, le lieutenant *Bibby*, & d'autres officiers. Cependant, en réfléchissant que vous per-

driez toute la beauté du discours du général, si je ne vous mettois sous les yeux que les principaux points de ce discours, je vous le répéterai mot-à-mot, & tel qu'il a été écrit par l'écrivain *Short-Hand* (1). Dès que le conseil fut assemblé, le général Burgoyne fit observer qu'il y avoit une différence entre la maniere dont l'accusation avoit été faite dans sa lettre, & l'ordre du général Heath. Dans la lettre, le précis des discours & de la conduite du colonel *Henley*, par lesquels il encourageoit ses inférieurs & sembloit vouloir les exciter à verser le sang, n'étoit présenté que comme un soupçon. Partant de ce principe, il y avoit plus de sincérité à supposer un instigateur de pareils désordres, qu'une intention mauvaise & préméditée dans toutes les troupes américaines; ainsi, l'accusation directe que le général assuroit pouvoir soutenir dans toutes les formes, & suivant que son devoir l'exigeoit, étoit dirigée

(1) *Short-Hand* (*main courte*), est le nom que l'on donne aux gens qui écrivent aussi vite que l'on parle. Les Anglois ont poussé cet art à sa perfection, & il n'y a point de tribunaux britanniques qui n'emploient de ces écrivains.

contre. « Une conduite criminelle de la part
 » d'un officier , & indigne d'un homme
 » d'honneur ; indécente , abusive , marquée
 » au coin de la férocité , envers des gens
 » qui n'étoient point armés ; enfin , contre
 » un meurtrier de deſſein prémédité » .

Le général Burgoyne fit cette obſervation ,
 pour ſe précautionner contre le reproche
 d'inconſéquence , en ne s'étendant pas ſur
 des points qui , au fond , ne ſignifioient
 que peu , quand on venoit à examiner le
 langage & la conduite du colonel Henley.
 Il déclara qu'il borneroit ſon diſcours à
 prouver ce qui s'étoit paſſé le 19 décembre
 & le 8 janvier , excepté dans les cas où la
 conduite antérieure du colonel pouvoit ſervir
 à éclaircir les principes & les vues , d'après
 leſquels il avoit agi ces deux jours-là en
 particulier. Après avoir fait cette obſerva-
 tion , relative à la manière dont il ſe pro-
 poſoit d'intenter l'accuſation , il commença
 ainſi :

M. le Préſident , & MM. qui compoſez le Conſeil ,

« Je ſuis venu ici pour pourſuivre , devant
 » vous , le colonel Henley , que j'accuſe des

» crimes les plus atroces ; avant que j'entre
 » en matiere , & que je produife les témoins
 » qui affirmeront la vérité de mes assertions ,
 » je crois de mon devoir & de la justice envers
 » cette cour , de déclarer les principes d'après
 » lesquels j'agirai.

» Si les rapports que j'ai en main , & dont
 » la vérité va être attestée par serment , ne me
 » trompent point , la foi publique a été violée ;
 » on s'est permis des cruautés indécentes , &
 » les troupes confiées à mes soins ont été
 » menacées d'un massacre général. Des points
 » de cette importance , dans lesquels non-
 » seulement les droits d'une nation en par-
 » ticulier , mais encore ceux de l'humanité
 » entière , sont intéressés , & la poursuite
 » du criminel (quelque désagréable que soit
 » cette tache , quelque difficile & peu adaptée
 » qu'elle soit aux talens de celui sur qui elle
 » retombe) doit être entreprise par celui qui
 » doit prétendre au plus grand degré de con-
 » fiance.

» La seconde raison qui m'engage à pa-
 » roître devant vous , Messieurs , tire sa source
 » d'un point d'honneur particulier.

» J'ai entrepris d'attaquer le colonel *Henley*

„ dans son honneur ; c'est une chose qui doit
 „ être plus précieuse pour le guerrier, que
 „ la vie elle-même. Rien n'est plus juste que
 „ je me présente en personne pour soutenir
 „ mon accusation, &, en cas qu'elle ne soit
 „ point suffisamment prouvée, pour lui don-
 „ ner telle réparation qu'il sera en mon
 „ pouvoir.

„ J'avoue qu'il est un troisième motif qui
 „ m'a engagé à paroître devant vous, &
 „ auquel je ne pouvois résister. C'est la re-
 „ connoissance, l'estime, l'affection que j'ai
 „ pour cette digne & respectable partie de
 „ ma patrie, pour le brave & honnête soldat
 „ anglois ; — pour cet homme incapable de
 „ se défendre, parce qu'il est sans armes,
 „ qui ignore vos loix, qui n'est pas en état
 „ de défendre sa cause avec assez de chaleur
 „ devant un tribunal, & qui ne peut s'adresser
 „ à ses propres officiers pour obtenir justice
 „ de l'injure qu'il a reçue.

„ Je l'avoue franchement, Messieurs, jè
 „ suis trop égoïste, pour céder à un autre
 „ le plaisir & l'honneur d'être le premier
 „ à défendre des hommes, les fideles com-
 „ pagnons de notre gloire & de nos infor-

» tunes; des hommes qui ont combattu sous
» mes ordres avec intrépidité, qui ont versé
» leur sang en ma présence, & qui se voient
» en butte à la tyrannie & à la persécution,
» parce que l'on viole un traité que j'ai signé
» de ma main.

» Voilà ce que j'ai cru devoir dire avant
» tout.

» J'ai jugé convenable de vous prévenir
» sur cet objet, de peur que quelqu'un ne
» me supposât guidé par le coupable désir
» de me venger personnellement d'un homme
» qui, avant les crimes dont je l'accuse, ne
» m'avoit donné aucun sujet de me plaindre,
» & sur le compte duquel, je le déclare
» positivement, j'aurois été disposé à conce-
» voir des préjugés favorables, plutôt qu'à
» le mal juger.

» Entretien un ressentiment personnel ?
Non, Messieurs. C'est sur une base plus ferme
» & plus étendue que je me fonde; c'est
» sur les droits de la nature, sur la protec-
» tion qui est due à chaque individu; c'est,
» en un mot, sur la foi publique: j'en appelle
» aux grands principes, sans lesquels les so-
» ciétés humaines ne peuvent exister; j'essaierai

» de

» de tracer les limites que l'on ne doit pas
 » se permettre de passer. Ces principes & les
 » limites au milieu du tumulte des camps,
 » ainsi que dans le sein de la paix, ne peuvent
 » varier ; ils doivent être les mêmes par-tout
 » où il se rencontre des hommes civilisés.

» Ceci me conduit à faire une réflexion
 » momentanée, sur l'ordre d'après lequel
 » vous siégez, provenant du rapport de la
 » cour des enquêtes ».

Il établit que la cour, après une mûre délibération, & en conséquence des preuves offertes par le général Burgoyne, contre le colonel Henley, est d'avis qu'il sera plus avantageux pour l'HONNEUR du colonel Henley, & pour a satisfaction de toutes les parties intéressées, que l'on demande le jugement du conseil sur la conduite du colonel, pendant le temps qu'il a commandé à Cambridge. Le général, ayant approuvé l'opinion de la cour, ordonne, &c. &c.

« Je m'étois flatté que le général Heath
 » se joindroit au demandeur, & convoque-
 » roit le conseil de guerre d'après un prin-
 » cipe plus solide & plus important que
 » l'honneur d'un individu, quelque respec-
 » table qu'il soit, ou la satisfaction des plai-

» gnans; mon but est rempli. — Le conseil
 » de guerre a été assemblé; les membres ont
 » prêté le serment requis, & ils sont par
 » conséquent obligés de prononcer un juge-
 » ment.

» Je suis persuadé que vous sentirez comme
 » moi, Messieurs, la différence qu'il y a entre
 » ce tribunal & les cours ordinaires de jus-
 » tice. Ce qui, dans celles-là, suffiroit pour
 » votre conviction intime; ne fera pas re-
 » gardé ici comme d'un poids assez confi-
 » dérable pour faire prononcer une con-
 » damnation. Vous sentez bien que tout ce
 » qui va se faire dans cette assemblée sera
 » publié, traduit, commenté & examiné par
 » toutes les nations du monde; il ne s'agit
 » donc pas seulement de procéder suivant
 » les loix de la justice la plus exacte; il faut
 » que les principes d'après lesquels on agira,
 » soient exposés avec autant de clarté que
 » de précision. Vous êtes les garans de l'hon-
 » neur d'un état encore dans son enfance;
 » c'est pourquoi les subterfuges & les ruses
 » que l'on emploie trop souvent dans le laby-
 » rinthe de la jurisprudence (le général fait
 » allusion à l'avocat Tudor de Boston), si

» quelqu'un étoit assez hardi pour s'en pré-
 » valoir devant votre tribunal, ne seroient
 » que d'un très-foible usage. Quand même il
 » seroit possible qu'und'entre vous, Messieurs,
 » se fût laissé séduire sans intention, soit par
 » des raisons de bienveillance personnelle,
 » soit par les préjugés d'une guerre civile
 » (les gens sensibles peuvent être aveuglés
 » quelquefois par de semblables raisons),
 » un moment de réflexion sur ce qu'il doit
 » à la réputation de son pays, le rappel-
 » leroit bien vite à la raison, & seroit dis-
 » paroître en un moment toutes les idées
 » erronées qu'il avoit adoptées ».

» Plein de confiance dans l'équité de la
 cour, je continuerai à fournir mes preuves,
 & à recueillir la déposition des témoins :
 je n'ai ni la volonté ni le pouvoir de ren-
 forcer les faits par un récit préliminaire ;
 qu'ils frappent eux-mêmes mes auditeurs,
 par les horreurs qu'ils présentent. On fré-
 mira, & les yeux se détourneront d'un
 spectacle fait pour exciter l'indignation.

» Une quantité de témoins déposerent alors
 de la vérité des accusations dont je vous ai
 fait part dans ma dernière lettre, & de

plusieurs autres dont vous verrez que le général fait mention dans le résumé des chefs d'accusation ».

Après avoir examiné les témoins qui dépofoient contre l'accusé, l'avocat-général parut desirer d'empêcher que le général ne fit de nouvelles observations sur ces témoignages, observant que si cela pouvoit être permis, l'indulgence, plutôt encore que le droit, devoit être consultée dans la poursuite de ce procès, après quelques légers débats entre l'avocat-général & le général Burgoyne. La cour acquiesça à ce que le dernier continuât à parler; ce qu'il fit de la manière suivante :

Monsieur le Président, & Messieurs de la Cour.

« Puisqu'il m'est permis, en résumant les preuves, d'ajouter les choses qui me paroîtront convenir au soutien de mon accusation, en me réservant le droit de répliquer à la défense.

» J'entreprendrai cette tâche pénible, mais qui n'offre que très-peu de difficultés. Je dis qu'elle est pénible, parce que je ne puis poursuivre l'offenseur, sans le présenter sous

un jour qui fera frémir tout auditeur sensible. Elle est aisée, parce que je puis affirmer que quand toutes les dépositions seront recueillies, quand elles seront mises dans un ordre convenable, elles fourniront un assemblage de preuves si convaincantes, que rien ne pourra les détruire; elles m'autoriseront, elles me forceront à demander une justice publique. Qu'il me soit permis, Messieurs, de me féliciter & non de me faire des reproches; si les preuves ne vous ont pas été d'abord soumises dans un ordre régulier, la raison en est que, quoique certain, d'après les rapports qui m'avoient été faits, que les dépositions suffiroient pour fournir une entière conviction, j'ignorois comment les témoins particuliers présenteroient ces dépositions, n'ayant eu avec eux aucun entretien à ce sujet. Je déclare solennellement que je n'ai point eu de communication, soit directement, soit indirectement, avec aucun officier non commissionné, & avec aucun soldat de ceux qui ont paru devant le conseil, un seul excepté, le sergent Fleming du quarante-septième régiment, qui a déposé du salut qui lui avoit été fait,

& à ses camarades, par le colonel Henley, au bureau de l'adjutant-général. Le fait me parut si invraisemblable que je ne me contentai pas d'envoyer chercher le sergent, pour lui remontrer combien un serment étoit une chose sacrée, & quel crime il commettrait, si, guidé par un zèle déplacé, il osoit porter un faux témoignage; mais je crus de mon devoir de faire prendre sur ses mœurs les renseignemens les plus exacts. Je trouvai cet homme ferme, & conséquent dans sa manière de rapporter les faits; & tous ses officiers me rendirent de lui des témoignages qui ne me permirent plus de douter de sa véracité.

» Dans tous les autres cas je me suis religieusement abstenu, d'après la résolution que j'en avois prise, d'avoir aucun entretien avec les témoins, pour n'être point soupçonné de menées fourdes. Je craignois encore de me laisser entraîner à des jugemens précipités dans une cause publique, où il s'agissoit de décider du sort d'un gentilhomme, d'un homme distingué par le rang qu'il occupe dans les armées, d'un homme enfin, qui, selon les apparences du moment, jouit de l'estime du peuple.

Ainsi dénué de tous préjugés , je me présente devant la cour. Je dédaignerai de rappeler ce qui a été compris dans les chefs d'accusation , tel que les mal-honnêtetés envers les officiers , des tons d'impertinence , de hauteur , & de mépris. Je ne tente point de prouver que cela soit , & , si on le fait , je desire que l'on ne regarde cette conduite que comme due à des défauts de caractère ou de politesse. L'homme , par la nature de son éducation , ou par les habitudes qu'il contracte dans le cours de sa vie , peut être sujet à ses défauts. Je me bornerai aux témoignages offerts , & aux faits qui y ont rapport.

» Pour ne point m'écarter de ce principe , il sera nécessaire de résumer d'une manière concise l'état des choses , avant l'instant où l'accusé s'est rendu coupable. Nous sommes arrivés à Cambridge , comme voyageurs dans votre pays , & sur la religion d'une trêve. En quelque qualité que nous nous soyons trouvés dans un état étranger , & comme vous le prétendez , indépendant , nous avons droit de compter sur une protection personnelle , & que les loix de la raison & de

l'usage rendroient sacrées. Si, aux loix reconnues par les nations civilisées, nous ajoutons les principes qui, à la vérité, ne sont point écrits, mais qui doivent être gravés dans tous les cœurs chez un peuple généreux, l'honneur, les égards que l'on doit aux braves gens, la sollicitude qui, communément, presse les ames sensibles de venir au secours de l'étranger infortuné qui se trouve sans défense & en votre pouvoir; combien n'avons-nous pas de prétentions à réclamer en notre faveur? Peut-être existe-t-il encore des motifs plus puissans pour établir nos droits à votre bienveillance? Plusieurs d'entre nous osent croire que, malgré les raisons qui nous séparent, malgré nos devoirs respectifs, les préjugés du zèle politique & l'animosité qui accompagne toujours une guerre civile; toute discussion à part, nous ne devons pas oublier que nous avons été frères, & que, d'après la convention de Saragota, nous regardions comme impossible de nous trouver jamais les armes à la main contre l'Amérique.

» Nous fumes entretenus dans cet espoir trompeur par le traitement honorable que nous fit le général Gates, par celui que nous

regumes de vous , M. le Président , (c'étoit le brigadier-général Gloves) pendant la marche , & enfin par celui qui nous fut accordé par ledit membre du conseil qui vous assiste en ce moment , (le colonel Lée) qui étoit en possession du commandement , dans ce district , à notre arrivée , & qui , fort heureusement pour nous , y commande encore aujourd'hui. La première marque que nous observâmes d'un complot formé contre nous , fut l'usage établi pour rectifier les erreurs , & prévenir les troubles que pourroient causer les troupes de l'armée combinée , que les soldats fussent emprisonnés & punis par les troupes américaines , sans en référer en premier à leurs officiers.

» Je fais très-bien que mon sentiment à cet égard fut tourné en ridicule ; mais je persiste encore à soutenir qu'après qu'un soldat des troupes de notre armée avoit été arrêté pour faute , il étoit dans les principes du *decorum* , & de la bonne police , de s'adresser à ses officiers pour le faire punir ; & que , dans le cas où la partialité , la connivence , ou qu'une indulgence déplacée auroit été prouvée , il étoit alors du devoir du

général Héath de tenir la main à ce que justice fût faite.

La maxime contraire ayant été établie, examinons, dans ce moment-ci, l'excès de brutalité où s'est porté le colonel Henley, envers les bas-officiers, au bureau de l'adjudant-général ; ce n'est pas sans difficulté que ma bouche se prête à répéter ces mots infâmes qui ont été affirmés sous serment par le capitaine Fleming : *Coquins que vous êtes, je vous enverrai bientôt à tous les diables. Je ferai moi-même, quelque nuit, la ronde ; & si j'entends dans vos casernes la moindre parole, le bruit le plus léger, je ferai feu sur vous. L'enfer vomira des flâmes pour vous engloutir, & mettre vos casernes en cendres.*

» La cour voudra bien se rappeler que, lorsqu'on fit le rapport de ces excès, le premier mouvement qu'il excita fut plutôt celui d'en rire, comme de la faillie d'un extravagant, que d'en être indigné, & de le traiter sérieusement ; aujourd'hui je m'apperçois qu'il fait une impression différente sur les esprits. On ne peut s'empêcher de juger, ainsi que moi, que des expressions si déplacées, si grossières, en un mot si peu faites pour sortir

de la bouche d'un homme bien né, & d'un officier, n'annonçoient autre chose, sinon que les plus dangereuses dispositions fermentoient dans son sein, & que de pareils mots n'étoient dictés que par une rage intérieure, qui, ne pouvant plus être retenue, s'exhaloit en imprécations. J'ose défier qui que ce soit d'en avoir une opinion différente, & cette opinion ne peut servir qu'à jeter un jour funeste sur toute sa conduite, & à conclure qu'il n'étoit capable de s'arrêter qu'à des résolutions féroces & sanguinaires.

» Il est très-essentiel d'observer que cette scène, où le colonel Henley joua un rôle si odieux, eut lieu vers le 16 de décembre, & qu'il ne remit qu'au 19 suivant, à confirmer par un acte ouvert & public, les principes qu'il avoit si énergiquement annoncés, en portant une main meurtrière sur le caporal Reeves, ainsi qu'il est prouvé par les dépositions du caporal Buchanan, d'Alexandre Thomson, & de Robert Steel.

» Je puis citer indistinctement le rapport de ces témoins, parce que, quoique l'un se souvienne de quelques mots qu'un autre n'a pas entendus, ou a oubliés, il n'y a pas

dans leur récit l'ombre d'une contradiction, & je crois que jamais peut-être cause n'a été portée devant un tribunal avec des témoignages qui se rapportent plus uniformément pour prouver l'évidence.

» Il a été affirmé « que, le 19 décembre, au matin, le colonel Henley se transporta aux casernes de Prospect Hill, pour rendre la liberté à quelques soldats anglais qui y étoient prisonniers ; qu'après les avoir fait mettre sur un rang, il leur fit lecture des chefs d'accusation portés contre eux ; & quand il fut auprès de Reeves, il lui dit qu'il avoit été emprisonné pour avoir insulté un officier provincial. Reeves répondit qu'il en étoit fâché, qu'il avoit bu, & qu'il n'auroit point agi de cette manière s'il eût été en état de reconnoître qu'il avoit affaire à un officier. Ici, j'ose en appeler au conseil lui-même, & lui demander s'il étoit possible de s'excuser d'une manière plus décente & plus faite pour satisfaire le colonel. Quelle fut sa réplique ? *Si vous aviez eu affaire à moi, coquin, je vous aurois passé mon épée au-travers du corps.* Le caporal dit à voix basse : *Je ne suis pas un coquin, mais un bon soldat ; &*

mes officiers me connoissent pour tel. J'espère rejoindre bientôt mes drapeaux , & le général Howe ; alors je combattrai de nouveau pour mon roi & ma patrie. Cette douceur n'attira du colonel que : *Dieu da . . ne ton roi & ta patrie* , & l'ordre aux soldats qui l'accompagnoient de lui crever le ventre à coups de bayonnette. Personne n'ayant bougé , parce que des soldats ne sont pas des bourreaux , le colonel furieux d'une désobéissance aussi légitime faite à bas de son cheval , saisit un fusil armé de sa bayonnette , & en frappe le caporal au côté gauche. Je m'en rapporte à l'avocat ici présent , pour informer le conseil de ce que prononce la loi sur un acte aussi atroce. Je veux bien admettre pour un moment , qu'un homme violent qui auroit été vivement provoqué , & se seroit trouvé saisi d'une arme , en eût frappé à l'instant l'offenseur , ce seroit toujours un MEURTRE ; mais excusable peut-être dans l'opinion , si un meurtre peut l'être. Le tems qu'il faut pour descendre d'un cheval , & se saisir d'un fusil , étant suffisant pour la réflexion , quelle couleur donner à ce crime , pour le rendre moins exécration ? Et quel autre nom lui

attribuer, que celui d'ASSASSINAT PRÉMÉDITÉ, si l'homme fût mort de sa blessure ?
 Considérons maintenant, Messieurs, quelle fut la suite de cette scene, & de quelle maniere se conduisit l'honnête caporal ; quoiqu'il ne put se dissimuler que le moindre mot alloit lui coûter la vie, il dit froidement :
Rien ne sauroit m'effrayer, je serai fidele à mon roi & à ma patrie, jusqu'à mon dernier soupir.
 Une telle générosité dans un homme d'une classe où on ne suppose peut-être pas autant d'héroïsme qu'il s'en trouve en effet, auroit désarmé l'ennemi le plus farouche, pour peu que la voix de l'honneur eût pu encore se faire entendre au fond de son ame. Quel effet produisit-elle sur le colonel ? Un second coup de bayonnette qui fut heureusement détourné par un soldat, qui se trouva près de lui.

» Quand j'ai avancé, Messieurs, que la fermeté de ce caporal étoit faite pour être admirée, je ne prétends pas étaler des sentimens outrés ou romanesques, & je n'ai parlé que d'après mon cœur. Lorsque je considere les actions d'un Washington ; quand je rencontre, sur le champ de bataille, un Gates,

un Arnold, un général Glover, que je les vois affronter intrépidement la mort pour soutenir leur cause; quoique je sois toujours prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour le parti contraire, je ne puis m'empêcher d'accorder à l'ennemi l'estime que je ne puis refuser au brave soldat; & le combat fini, ma colere s'évanouit pour faire place à l'admiration due au vrai courage.

» Dans la suite des examens qui ont été faits sur l'affaire que je viens plaider devant vous, Messieurs, j'avoue que j'ai été frappé de quelques questions qui ont été faites, soit par le prisonnier, soit par l'avocat-général, ou par le conseil lui-même, eu égard au caractère distinctif du colonel: *N'étoit-il pas d'un tempérament froid, d'une humeur douce? Commettre un meurtre froidement! le commettre avec douceur!* Ce sont là des phrases, dont le sens ne sera jamais clair jusqu'à ce que les hommes puissent se déterminer à considérer ce crime sous un autre aspect. Nous avons, à la vérité, une espèce de proverbe, fait pour donner l'idée du dernier degré de noirceur, où puisse se porter la

scélératesse humaine , & qui suppose un homme qui vous sourit en vous coupant la gorge. Je n'imagine pas que de pareils sourires soient assez efficaces pour avoir jamais excusé ou fait absoudre les monstres qui les ont employés. Je crois donc que ces questions n'ont été faites que pour laisser entrevoir que la fureur du colonel Henley n'avoit été excitée que par une provocation des plus immédiates ; mais établissons que cet argument soit fondé sur la vérité, je consens à abandonner , pour un instant , toutes les preuves que j'ai de la décence, de la douceur , & de l'honnêteté du caporal Reeves. Je veux que la provocation supposée ait eu lieu , que même (ce que le colonel ne prétend pas) une brusque attaque de cet homme l'ait forcé à se mettre en défense. Supposons enfin que des mots on se soit porté respectivement & graduellement jusqu'à licence du geste , & , d'après toutes ces suppositions , je demanderai à mon tour au conseil , si le colonel Henley , en possession du plein pouvoir de faire jeter cet homme dans un cachot , & de le faire punir par un jugement légal , décent & régulier , peut produire

produire l'ombre d'une justification en sa faveur, pour s'être rendu au même moment, & dans sa propre cause, partie, juge & bourreau ?

J'attendrai à la première occasion favorable, pour vous faire parvenir la suite de cette affaire. Adieu, je suis, &c.

L E T T R E L I.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre,
le 6 Mars 1778.

M O N C H E R A M I,

Sans m'arrêter à aucun discours préliminaire, je vais vous donner de suite la fin du plaidoyer de notre général. « Du 19 de décembre jusqu'au 5 janvier le Colonel Henley » n'a entretenu que des idées sanguinaires, » & il paroît par la procédure que cet odieux » exemple n'a été que trop suivi. Pour en » donner une preuve au conseil, je le prie » de se souvenir de ce qu'a déposé le colonel » Ling concernant le poste de la sentinelle,

Tome II.

H

» qui étoit placée de maniere à ne pouvoir
» tirer sans blesser les passans, que le hasard
» faisoit rencontrer sur le grand chemin ;
» & en même temps lorsqu'elle se portoit à
» cette extrémité, c'étoit avec un dessein si
» marqué de faire seulement du mal, que
» les femmes n'étoient pas exemptes de cette
» indignité. On ne leur donnoit pas même
» le tems de se retirer, & l'excuse étoit,
» *qu'on en avoit reçu l'ordre*. Lorsque le colonel
» Ling demanda à la sentinelle s'il étoit pos-
» sible qu'un officier eût pu donner une pa-
» reille consigne, il fut répondu que c'étoit
» *par ordre*. Or ne se présente-t-il pas natu-
» rellement au bon sens, qu'une pareille
» conduite ne tendoit qu'à répandre des se-
» mences de discorde & d'animosité, dans
» le dessein de produire une révolution gé-
» nérale ? » Peut-être, dira-t-on, les troupes
continentales ne recevoient-elles pas leurs
ordres du colonel Henley, mais d'un supé-
rieur ? Faut-il conclure de-là, que le poste
des sentinelles, qui, d'un coup de fusil, pou-
voit tuer ou blesser trois ou quatre passans,
l'action d'avoir fait feu sur des femmes, la
maniere indécente de répondre au colonel

Ling ? Faudroit-il, dis-je, attribuer toutes ces circonstances à des ordres émanés d'un officier supérieur. Si c'est là la seule raison qu'on ait à nous donner, elle ne peut servir qu'à augmenter nos allarmes. Ce n'est pas ici l'instant de prendre en considération un objet qui me meneroit trop loin, je remarquerai seulement qu'une telle excuse justifieroit bien peu le colonel Henley, qui, dans ce cas, seroit toujours considéré comme le cruel agent d'un... (je ne veux point employer une expression trop forte) Je dirai seulement l'agent cruel de principes mal combinés.

Le colonel Henley a demandé s'il y avoit eu des plaintes faites des violences où l'on s'est porté le 22. Je ne le crois pas, & je pense qu'il s'en rappellera la raison. D'autres griefs de la nature la plus atroce, des insultes faites à des officiers, leurs vies attaquées & mises en danger, étoient les matieres que l'on se préparoit à soumettre au jugement du général Heath. Ces griefs étoient nombreux, & avoient été trop souvent répétés, pour remplir un espace de tems plus considérable que du 19 décembre au 8 janvier;

ils n'ont point été mentionnés devant ce conseil, parce que l'intention du général Heath est, dit-on, qu'il en soit séparément informé; ce qui est sous vos yeux, Messieurs, est suffisant pour vous montrer à quel point le système de persécution a été fidèlement suivi, & je passe à la scène du 8 janvier.

Je ne fais par où je dois commencer, pour fixer votre attention sur les événemens de cette fatale journée. Le tableau est vaste, les scènes variées, mais évidemment soumises à un dessein uniforme. Ici, c'est un détachement qui, dans sa marche, frappe à coups de crosses ou de bayonnettes les innocens spectateurs; là, ce sont des soldats qui, sous prétexte de la fuite d'un prisonnier, font couler le sang des malheureux, non coupables d'une prétendue faute dont on les accuse d'être les complices. Plus loin enfin c'est le colonel Henley, en personne, (les officiers anglois n'étoient point admis aux exercices, comme il est prouvé par le témoignage du lieutenant Bebb) qui frappe indistinctement de son épée les soldats anglois qui se trouvent sur son passage.

« Voici dans la plus grande exactitude les

» détails de toutes ces horreurs. La premiere
 » fut une attaque à coups de bayonnettes
 » d'abord, & à coups de crosses ensuite.
 » Je vais lire les preuves données, & sans
 » les commenter. C'est le témoignage du
 » major Forster du vingt-unieme régiment,
 » & du lieutenant Smith de l'artillerie »,
 qui déposent que, n'étant qu'à environ cin-
 quante pas du lieu où se passoit la scene,
 ils n'avoient vu ni entendu aucune espece
 de provocation ou d'insulte; mais que quand
 la garde eut défilé, & que les dernieres files
 furent près du corps-de-garde anglois, ils
 apperçurent du tumulte; que lorsqu'elle fut
 entierement passée, on trouva Trudget qui
 avoit été blessé & le sang qui lui couloit
 le long du visage; qu'alors ils ordonnerent
 aux soldats anglois qui se trouverent là de
 se retirer, ce qu'ils firent aussi-tôt, & toute
 querelle fut terminée. Je me contenterai dans
 ce moment-ci d'observer, en faveur des
 troupes continentales, qu'il n'est pas pro-
 bable qu'un traitement si inhumain puisse
 provenir d'une disposition générale au crime.
 Aucune société, aucun peuple civilisé ne se
 porte à de tels excès que quand il y est au-

torisé par des ordres , ou même encouragé par de dangereux exemples ; & c'est le moment de prier le jurisconsule , ici présent , d'interpréter au conseil l'esprit de la loi à cet égard , & de lui expliquer si elle ne prononce pas positivement au sujet *des participans* ou complices , que quand un homme , soit par ordre , conseil , exemple , ou telle autre sorte *d'instigation* quelconque , en porte un autre à commettre un crime ; il n'est pas *particeps criminis* à cent milles de distance , comme s'il en étoit le témoin.

Le coup de bayonnette qu'a reçu Wilson fut l'ordre des dépositions , (il avoit été blessé au côté par un soldat provincial , pendant qu'il paroît le coup qu'un autre lui portoit) & il paroît aussi peu nécessaire de s'étendre sur ce fait que sur le premier. Nous remarquerons seulement que , dans celui-ci , le colonel Henley ne peut , par aucun moyen , se disculper de l'imputation d'en avoir été complice , non d'après aucune supposition ou présomption , mais sur une preuve positive. Il a été juré & affirmé que cette action s'étoit passée sous ses yeux , sans qu'il ait fait la moindre démarche pour la

prévenir ; & quoiqu'il puisse être allégué qu'il étoit à une trop grande distance pour s'y opposer , on ne peut se dissimuler cependant que , le coupable n'ayant reçu de lui ni punition ni reprimande , ce ne fût une maniere claire & directe d'encourager le crime & d'y applaudir ouvertement.

Le dernier procédé du colonel , & qui sembleroit indiquer sa férocité & la soif du sang , est le coup d'épée donné de sa propre main au caporal Hadley , & les menaces faites à Wincks d'être traité de la même maniere. Il seroit superflu de rassembler toute la force des preuves sur la nature de cette action. Les dépositions se rapportent toutes à dire qu'elle n'avoit été excitée par aucune provocation , & que la barbarie seule pouvoit l'avoir fait commettre. La probabilité d'un doute , à ce sujet , est si loin de mon opinion que je ne m'appesantirois pas un seul moment sur ce fait , si je ne voulois parler de la très-grave observation qui fut faite au conseil , par l'autorité la plus respectable , pour qu'il eût à prendre en considération la nature des blessures , comme une matiere de la plus grande

importance. Les questions les plus scrupuleuses furent en conséquence faites au chirurgien qui les visitoit, pour savoir si elles étoient dangereuses. Est-il possible d'imaginer qu'il y ait un seul homme capable de mettre en proportion la noirceur du crime avec la profondeur de la blessure, & d'admettre qu'il existât jamais un cas où l'on pût percer le sein de son semblable avec impunité, pourvu qu'on ait soin de ne pas toucher un endroit mortel. Si cette doctrine trouve du crédit, il seroit bon d'établir des écoles d'anatomie pour l'éducation des jeunes officiers; la science de la dissection, jointe à celle de l'escrime, bien approfondies, pourroient donner aux élèves une telle dextérité qu'ils parviendroient à faire passer un coup d'épée à l'épaisseur d'un cheveu entre la vie & la mort.

En vérité, messieurs, je suis loin de vouloir faire des plaisanteries hors de saison, dans la circonstance présente; mais vous conviendrez qu'il est impossible de traiter avec gravité ce dernier argument: je demande à M. l'avocat qui doit connoître la loi, si, quand un homme se détermine à

en poignarder un autre, celui qui le perce de part en part est jugé plus coupable que celui qui n'a fait que lui effleurer la peau, & si l'énormité du crime ne gît pas entièrement dans l'intention?... Une autre chose non moins extraordinaire a encore été avancée par les différentes questions qui ont été faites aux témoins. Il a été insinué que ce qui avoit, en quelque sorte, donné lieu à ces violens procédés, étoit la crainte que les troupes armées ne fussent entourées & faites prisonnières à leur tour. Les troupes elles-mêmes doivent un remerciement à ceux de leurs amis qui ont fait une réflexion aussi lumineuse. Quoi ! l'on a pu supposer que la milice américaine, qui, animée de sa propre cause, s'est aguerrie & disciplinée elle-même ; qu'un corps, où chaque soldat se regarde comme un membre essentiel de l'état, pourroit appercevoir la moindre apparence de danger, dans un nombre de gens désarmés & de moitié inférieur au sien, un tas de mercenaires & d'esclaves ministériels, car c'est ainsi qu'on nous qualifie. Non, messieurs, je rejette avec vous une supposition aussi injurieuse, j'ai toute

la foi imaginable à l'énergie & à la force de votre milice, j'y crois sérieusement & d'après l'expérience, & c'est sur cette opinion que j'établis ma proposition; qu'il est impossible que les officiers ni les soldats se soient portés à aucun acte de violence, d'après quelqu'appréhension de résistance.

« Il s'ensuit donc de ces suppositions, ou que
 » la somme de noirceur & de malignité
 » distribuée parmi les hommes, excède tout
 » ce qui en a été connu jusqu'ici, ou que le
 » tout ne provient que d'instigations, d'ordres,
 » & d'un plan systématique.

« Je vois plus loin, & je crois nécessaire
 » de jeter quelque lumière sur plusieurs
 » expressions dont je me suis servi dans l'accu-
 » sation. Dans un pays où les principes
 » de la liberté sont si profondément étudiés,
 » on ne peut mettre en question que toute
 » la conduite du colonel Henley, comme
 » officier, étoit aussi criminelle qu'elle étoit
 » atroce. Une armée ne doit être entretenue
 » & ne servir dans un état libre qu'à prévenir
 » au-dehors les tentatives de l'ennemi, & à
 » être au-dedans le soutien & la protection des
 » loix. L'officier qui ose se rendre l'arbitre

» de ces mêmes loix devient en même temps
 » coupable de la plus honteuse perversion
 » du devoir moral, & son impunité ne peut
 » donner un augure favorable sur la durée
 » des privilèges du pays où il existe.

» J'ai dit encore que, comme homme,
 » la conduite du colonel Henley avoit été
 » *mal-séante*. Je ne veux point employer un
 » temps précieux à entretenir le conseil de
 » l'acception que je donne à cette expression,
 » je suis loin aussi de chercher à choquer
 » les oreilles des officiers qui m'entendent,
 » ni même de la personne du prisonnier,
 » en me servant du mot populaire dont on
 » qualifie communément celui qui attaque
 » une femme, un prêtre ou un homme dé-
 » farné, ce qui est absolument la même
 » chose. L'épée, tirée dans de telles occasions,
 » n'est plus la marque distinctive d'un gentil-
 » homme; elle est dégradée & avilie comme
 » les armes d'un assassin, ou les instrumens
 » d'un bourreau, & reçoit une tache que
 » rien ne peut jamais faire disparaître ».

Je ne puis m'empêcher de vous faire la
 remarque que j'étois ce jour-là dans la
 chambre du conseil, & qu'à ces dernières

paroles, le colonel changea de couleur, & parut enflâmé de colere; mais je reviens à mon récit.

Messieurs, continua le général, maintenant que je vous ai exposé les principaux faits qui ont donné lieu au présent procès, soit que ces actes révoltans doivent leur source au ressentiment, à l'animosité ou à quelque dessein plus profond & plus combiné, ou, si l'on veut, à tous ces motifs réunis, auroit-il été étonnant qu'un massacre général en eût été la suite; mais la patience du soldat anglois, & la bonne discipline à laquelle il est assujetti, ont été cause que ces horreurs n'ont point eu lieu: cependant, s'il est heureux pour nous qu'une telle catastrophe ait été évitée, vous devez vous en féliciter cent fois davantage. Nous le pouvions peut-être, car est-il rien d'impossible aux derniers efforts du désespoir; mais peut-être aussi aurions-nous été sacrifiés jusqu'au dernier homme: alors chacun de nous n'auroit payé que la dette d'un soldat, ce que nous avons si souvent risqué; notre perte auroit été vengée, notre mémoire regrettée & honorée.....: mais, pour l'Amé-

rique, elle auroit été souillée à jamais d'une tache ineffaçable, & qui auroit toujours frappé les yeux sur la première page de sa nouvelle histoire, & dans tous les siècles.

« Ni la sagesse de son gouvernement, ni
» la fidélité à ses engagements, ni la pureté
» de ses mœurs, ni enfin toutes les vertus
» publiques & morales, n'auroient pu la
» faire rentrer en grace dans l'opinion du
» genre humain ».

Ici le conseil parut frappé de la force & de l'énergie dont notre général fait animer ses tableaux : mais revenons à son discours.

Maintenant, messieurs, considérez quel est le but qui vous rassemble ici. Voyez si c'est l'honneur du colonel Henley, ou celui de l'Amérique, qui doit se présenter le premier, quand vous vous préparez à prononcer un jugement sur cette affaire. Je conclus, avec cette considération, en vous priant d'y faire une sérieuse attention.

« Je suis d'ailleurs persuadé que la justice,
» l'honneur & le devoir sont les principes
» qui vous animent ; je ne puis donc avoir
» aucun doute sur l'issue de la cause que je
» suis venu défendre ».

Après que le général eut fini de parler , les témoins pour le prisonnier furent admis ; ils confirmerent en substance les dépositions qui avoient été faites en faveur des plaignans , ajoutant seulement que Reeves & les autres avoient été insolens... Après qu'on eut fini , le colonel Henley lut un papier qu'il avoit signé , attesté du juge-avocat , & qu'il annonça ne rien contenir pour sa défense.

M. le Président & MM. les Juges du Conseil :

« J'ai des raisons particulieres , & que
 » je crois très-suffisantes pour ne pas vouloir
 » répondre un seul mot à la maniere outrante
 » geante dont je suis traité , & au déshonneur
 » palpable fait à mon pays , par le général
 » Burgoyne , dans ce conseil. C'est , M. le
 » président , une chose inouïe dans toutes ses
 » circonstances , & qui , je crois , n'a jamais eu
 » d'exemple. Le juge-avocat rassemblera les
 » dépositions avec autant d'intégrité que d'im-
 » partialité , ma conscience ne me reproche
 » rien dans toute cette affaire , où je n'ai agi
 » que d'après ce que l'honneur & la sûreté
 » de mon pays exigeoient. Au surplus , je
 » m'en repose entierement sur votre décision ,

» étant d'ailleurs très-persuadé que le public
» impartial , devant qui je comparois , se
» joindra à vous pour m'absoudre de toutes
» les charges calomnieuses & injurieuses que
» le général Burgoyne m'a intentées , & m'ac-
» cordera cette humanité qui caractérise un
» officier américain , & dont les officiers &
» soldats de l'armée du général Burgoyne ont
» senti les effets quand j'étois honoré du
» commandement des gardes » .

A cette pauvre défense , que le colonel &
le juge-avocat avoient été plusieurs jours à
rédiger , fut jointe une revue des dépositions
en faveur du prisonnier. Le général fit une
réponse immédiate que je suis obligé de
remettre à ma première ; en attendant , je
suis , &c.

LETTRE LII.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre,
le 12 Mars 1778.

MON CHER AMI,

Je ne doute pas que vous n'attendiez impatiemment ma lettre, & que vous ne soyez curieux d'apprendre quelle fut la réponse du général à la défense plus qu'amère du colonel; c'est pourquoi je me hâte de prendre la plume, & je désirerois qu'il fallût moins de temps pour traverser l'atlantique, afin que votre curiosité fût plutôt satisfaite.

M. le Président & MM. les Juges du Conseil,

« Le jour de votre dernier ajournement, le juge-avocat m'a notifié que le conseil trouvoit bon que je répliquasse à la défense du colonel Healey; mais qu'il avoit décidé que cette réplique fût faite immédiatement après que le colonel auroit cessé de parler: il ajouta que toute partie intéressée ne doit

se

se présenter que bien préparée à défendre sa cause ».

Je n'ai point jugé, d'après la maniere honnête dont le conseil m'a traité jusqu'ici, que, dans aucune circonstance, il eût intention de changer de conduite à mon égard. Ainsi je suppose que, d'après l'évidence qui s'est montrée à leurs yeux dans un jour si éclatant, aucun argument, aucun détour ne pouvoient obscurcir la vérité ; je la laisse donc plaider elle-même, & je crois n'avoir rien à ajouter à ce que j'ai dit. Si je voulois m'affermir encore davantage dans cette opinion, la conduite du prisonnier m'en fourniroit les moyens, par l'obligation où il vient de se trouver de substituer les invectives aux raisons qui lui manquoient, & de mettre la récrimination à la place d'une défense impossible. Sous la sanction du conseil, & par un abus des circonstances, il a hasardé des expressions auxquelles mon oreille n'a point encore été accoutumée ; mais il a manqué son but s'il a jugé que certe conduite me feroit sortir de la modération que je me suis imposée. Au contraire, je lui ai obligation, comme son

accusateur, puisqu'il m'a fourni par-tout les articles de ce qu'il appelle sa défense, le moyen d'appuyer les faits allégués contre lui, & que même il m'a procuré un nouveau témoin, le moins récusable, sans doute, qui puisse jamais comparoître devant un tribunal, en donnant lui-même la preuve de la chaleur de son caractère, ce qui est la partie la plus essentielle de l'accusation. Cette remarque est la seule que j'aie dessein de faire au prisonnier, quant aux termes dont il s'est servi; mais je ne puis abandonner entièrement ce sujet sans prier le conseil de se rappeler si, dans tout ce que j'ai été obligé de dire, je n'ai point commencé par protester, dans les termes les plus positifs, que je n'étois animé par aucun ressentiment personnel; si la force des expressions dont mon devoir, comme accusateur, me prescrivait l'usage, a jamais cessé de tirer sa source des faits; enfin si je ne les ai pas toujours dirigées sur l'offensé bien plus que sur l'offenseur. J'en appelle encore au même tribunal contre l'accusation d'*avoir fait un déshonneur palpable au pays dans ce conseil*: est-ce donc un déshonneur

palpable fait à un pays que d'en réclamer la justice ? Je me fatigue en vain l'esprit pour concevoir ce que veut dire cette phrase ; mais , à la vérité , je n'ai besoin d'autres éclaircissimens que de votre silence , pour être convaincu que je n'ai , dans aucun cas , abusé de la liberté qui m'a été accordée dans ce conseil ; car vous , M. le président , ou quelqu'autre membre , auriez-vous permis qu'un accusateur eût abusé de la circonstance pour insulter un prisonnier qui attend son jugement ? Auriez-vous souffert qu'on eût injurié votre pays en votre présence ? Ce seroit plutôt le colonel Henley qui auroit manqué au conseil , en supposant des charges qui , si elles étoient fondées , attireroient le blâme sur votre conduite.

L'on s'attendoit , j'imagine , que le colonel Henley produiroit une défense aussi adroite qu'insidieuse , & je pensois , ainsi que les autres , qu'il n'abandonneroit pas sa cause sans la bien discuter , quoique je fus toujours très-persuadé que ni la vérité , ni les sophismes , ni les talens du meilleur avocat ne seroient assez puissans pour le tirer de la grande question sur laquelle

je m'établis moi-même comme sur un roc inébranlable; favoir, que les pretives relatives à la poursuite, non-seulement ne sont point contrariées, mais qu'elles sont augmentées & fortifiées considérablement par les dépositions faites pour la défense; & quelques observations, Messieurs, suffiront pour justifier cette assertion.

La premiere défense que le prisonnier présente à la charge portée contre lui, concernant le caporal Reeves, le dix-neuf décembre, & le premier témoin, c'est le major Sweasey, officier de distinction, & jouissant de l'estime de l'armée, mettant d'ailleurs beaucoup de chaleur dans la présente discussion, & naturellement porté d'inclination pour son compatriote, son camarade & son ami. Cependant avec ces raisons de lui être favorable (tant la vérité & l'honneur ont de droits puissans sur l'ame d'un gentilhomme & d'un militaire), sa déposition prouve de la maniere la plus forte en faveur de l'accusation. Cet officier commence par faire une relation qui confirme mot à mot toutes les circonstances que les autres témoins ont rapportées. Sa

premiere déposition est : Que, quand lui major traita Reeves de coquin, le caporal lui répondit (à lui & non au colonel) qu'il en étoit un autre; sur quoi il leva son fouet, & le menaça de l'en frapper, s'il proféroit une autre impertinence. On ne peut s'empêcher d'observer à ce sujet que le pauvre caporal avoit furieusement à faire pour répondre à ces deux agresseurs; le mot de coquin & les menaces qui le suivirent, le frapperent à-la-fois. Une autre circonstance qui mérite également d'être remarquée, & qui fait honneur au major Sweasey, c'est que son ressentiment eût pu le pousser très-loin; il fut le réprimer & se contenta de lui donner un coup de fouet qu'il tenoit à la main : il eût été heureux, pour le prisonnier, de suivre un tel exemple de modération.

Ce que le major dépose à l'égard du colonel, descendant de cheval, saisissant un fusil & frappant Reeves d'un coup de bayonnette, se trouve conforme aux dépositions pour la partie plaignante, excepté que la circonstance de l'ordre donné par le colonel à l'un de ses soldats, de percer

Reeves de sa bayonnette, a été omise; & lorsqu'il lui fut demandé s'il se la rappelloit, il répliqua qu'il ne l'avoit pas entendu; (mais, par une suite de candeur & de respect pour son serment, dont il ne s'est jamais éloigné) il ajoute qu'il pourroit avoir donné cet ordre, mais je ne l'ai pas entendu: à cet égard, la déposition pour la partie plaignante n'a donc effuyé aucune contradiction; mais elle a, au contraire, été augmentée par une nouvelle: favoir, qu'après le premier coup porté à Reeves, celui-ci répondant encore, le colonel Henley futa deux pas en arriere, & fit le mouvement d'armer le fusil qu'il tenoit, en disant qu'il alloit lui brûler la cervelle, ou quelque'autres mots équivalens; ce fut alors qu'un soldat anglois saisit l'arme & la détourna. Je supplie le conseil de remarquer que le major Sweasey, qu'aucune question n'avoit forcé de rapporter cette circonstance, se rappelle que cette action du soldat avoit sauvé Reeves d'un second coup de bayonnette, peut-être même d'avoir été fusillé. On ne peut mettre en doute que ce ne fut l'intention du colonel Henley, & je pense que c'étoit l'opinion

du major Sweasey. Elle est prouvée dans sa déposition : « *Alors, dit-il, je descendis de cheval (conduite digne de son caractère, & qui fait l'éloge de son humanité), & priaï le colonel Henley d'envoyer Reeves au corps-de-garde. Les autres personnes présentes s'étant jointes à lui, tant de prières sauvèrent la vie au pauvre caporal.*

On pourroit peut-être objecter que le major Sweasey ayant été interrogé s'il pensoit que le colonel Henley eût frappé le caporal dans l'intention de le blesser, ou seulement de l'obliger au silence, il avoit répondu, sans doute, pour l'obliger au silence, car s'il eût poussé plus vivement son arme, il l'eût percé de part en part. Et, dans un autre endroit, il emploie ces mots : *Pour empêcher de faire aucun mouvement.*

Je suis loin de chercher à insinuer que le major, dans ses réponses, ait descendu à la petite recherche de mettre de l'équivoque dans les mots, ni de l'ambiguïté dans le choix de ses expressions; je suis bien persuadé que, lorsqu'il s'est servi de celles, *l'obliger au silence, ou l'empêcher de faire aucun mouvement*, il entendoit inspirer assez de

terreur pour l'obliger à se taire; mais, qu'il me soit permis d'observer qu'il est très-possible que l'opinion du major fût tout-à-fait différente au moment où l'action s'est commise, de celui où son sentiment lui fut demandé par le conseil. Sa conversation avec le colonel Henley, la persuasion de ses autres amis, & enfin sa propre candeur, peuvent l'avoir porté à croire les intentions du colonel innocentes: cependant son entremise & son intercession marquoient assez ses doutes, au moins lors de l'action. Et si le conseil ne vouloit pas s'en rapporter à sa propre opinion formée sur la combinaison & la comparaison des circonstances, il ne s'en rapporteroit sûrement pas davantage à l'opinion d'un autre individu qui ne peut faire preuve; il doit aussi se rappeler que cette opinion n'étoit seulement formée que sur ce que le premier coup de bayonnette n'avoit point été fourni avec violence, il n'y a pas d'apparence que le major en pût former aucune sur le degré de force qu'auroit eu le coup porté par un homme dont la colere étoit au comble, s'il n'eût été prévenu par celui qui se saisit de son arme,

& ne se fût rendu aux prieres qui lui furent faites.

Il n'est pas nécessaire de tenir plus longtemps le conseil sur un fait dont l'évidence est déjà aussi claire, ni de faire la revue de tout ce qui pourroit encore y ajouter, ce qui seroit trop long...; il suffit que les réponses aux différentes questions qui ont été faites se rapportent toutes aux premières dépositions, & les confirme avec une addition toutefois, qui aggrave la conduite du colonel; c'est que le major pense que les propos de Reeves étoient plutôt adressés à lui qu'au colonel, jusqu'au moment où ce dernier l'a frappé.

Le témoin suivant est le capitaine de Milice, Wild, qui confirme l'excuse que Reeves a faite, & toutes les autres circonstances qui ont accompagné le commencement de l'affaire, conformément à la déposition des autres témoins & du major Sweasey, excepté la légère différence, que le colonel Henley, & non le major, s'étoit le premier servi du mot *coquin*. Il fait ensuite mention d'une autre circonstance, que le témoin précédent avoit oubliée; savoir,

que Reeves se tournant vers Buchanan , lui dit en jurant : *Pourquoi ne tenez-vous pas pour votre roi & pour votre pays ?* Buchanan lui dit de se tenir tranquille. Reeves reprit , *Dieu les damne tous , & je tiendrai pour mon roi & ma patrie , tant que j'aurai un souffle de vie. Si j'avois mes armes , j'irois rejoindre le général Howe , & je serois vengé.* Il raconte ensuite , d'une manière très-circonscanciée , que lorsque Reeves reçut le coup de bayonnette , il recula un pas , mais qu'il fut piqué par l'arme ; & que ce fut lors du second coup qui lui fut porté , que Buchanan s'y opposa en le détournant.

Aux différentes questions qui furent encore faites à ce témoin , il fit les mêmes réponses que le major Sweasey , & jugea , ainsi que lui , l'intention du colonel Henley ; il dit n'avoir point entendu non plus l'ordre donné par le colonel à un soldat , avant de mettre pied à terre , de percer Reeves de sa bayonnette. En s'adressant au colonel , la manière dont s'exprime cet officier , est à remarquer. *Je crois que vous n'aviez intention que de lui imposer silence , car vous parliez avec douceur , jusqu'au moment où Reeves dit ,*

Dieu les damne tous ; ce qui prouve cependant clairement que le capitaine Wild favoit très-bien que le colonel étoit entré dans un accès de colere ; c'est sa réponse à la question. Si c'étoit l'usage dans le service continental d'imposer silence au soldat à coups de bayonnette ou d'épée : non, dit-il ; mais quand la colere possede un homme , il n'agit pas de même qu'il feroit dans un autre moment.

Je ne puis abandonner ces différentes dépositions , sans rendre toute la justice due au témoignage du major Sweafey pour la vérité & la candeur qui le caractérisent. Il a , en même-temps , parfaitement circonscancié tous les faits ; rien n'est omis , excepté l'ordre au soldat , & le conseil verra bientôt pour quelle raison je sollicite une attention particuliere sur ces remarques.

Les témoins qui viennent ensuite , sont d'une espece tout-à-fait différente. Le conseil doit se souvenir que la déposition du premier (le caporal Dean) parut d'abord assez suivie ; il la chargea d'un incident nouveau & remarquable ; c'étoit une provocation non citée jusqu'ici , du caporal Reeves , qui , a-t-il affirmé positivement , dit au colonel

Henley: *Si je suis un coquin, vous êtes un d—né coquin*; mais après cette première déposition assez conséquente, du caporal Dean, ni question, ni encouragement, ni patience, ne purent tirer de lui une réponse, à laquelle qui que ce soit put rien comprendre, & le conseil voudra bien se rappeler son silence, quand il fut pressé de déclarer son sentiment sous l'obligation d'un serment. Je ne veux point faire de supposition sur la cause à laquelle on doit attribuer la confusion de cet homme; on ne dira pas, sans doute, qu'il a été intimidé par la présence des juges; si on suppose que ce fut un effet de la foiblesse de son esprit, il est naturel de croire qu'il a pu être séduit facilement; & s'il n'a pas été volontairement parjure, au moins on lui a fait croire plus de choses qu'il n'en a vu & entendu.

A l'appui de son témoignage, vient celui des jeunes gens les mieux endoctrinés qu'il soit possible de trouver, pour raconter en public une histoire fabuleuse; tels sont Elyah, Horton, Silas Moss, James Brazer, Weds Morth, Horton & John Beny; plusieurs d'entre eux n'ont pas plus de seize ans.

Je n'ai pas besoin de rappeler à la cour l'exactitude des rapports, ni la manière dont ils ont été faits par ces jeunes gens; on y reconnoissoit le ton d'un écolier qui débite une fable, apprise par cœur; & la mémoire les a si bien servis, qu'il n'y a pas eu la moindre différence dans l'arrangement de leurs phrases, ni même à peine dans celui des mots; mais ce n'est pas seulement cette similitude frappante dans leurs dépositions qui peut paroître extraordinaire; la mémoire leur a manqué à tous, dans la même circonstance. Après avoir répété mot pour mot une longue histoire du caporal Reeves, & cité l'épithète de *d—né coquin*, qu'ils l'accusent d'avoir donné au colonel Henley; aucun mot de cette espèce ne fut entendu par le major Sweasey & le capitaine Wild, officiers dignes de foi, ni par les autres Anglois qui furent témoins de l'affaire. Les cinq jeunes gens s'accorderent à dire qu'ils ne se rappellent pas d'avoir entendu le colonel *envoyer au diable le roi & la patrie de Reeves*, ni de l'avoir vu prêt à faire feu sur lui une seconde fois, si Buchanan ne l'en eût empêché; cependant tous les autres témoins attestent la

vérité de cette circonstance. D'après ces observations , je conclus que le témoignage de plusieurs personnes qui se contrediroient , équivaudroit à celui de cinq personnes , dont les dépositions sont , sous tous les rapports , aussi exactement les mêmes ; de cinq témoins qui se rappellent la même histoire , & qui s'accordent également à oublier des circonstances , qui n'auroient pas dû , sans doute , leur échapper , puisque tous les autres témoins en déposent.

Je dois m'excuser en présence de la cour , pour m'être arrêté trop long-temps à prouver combien peu ces témoins méritent de confiance , la mal-adresse de leurs instructions surpasse la malignité qui les a dictées. D'ailleurs , il seroit à peu près indifférent qu'on ajoutât foi , ou non , à leur témoignage , puisqu'il n'y a point dans le code de la législature une maxime plus certaine que celle-ci : « *Aucune parole insultante , aucun geste menaçant , quel qu'il soit , n'est point une raison suffisante pour excuser ou atténuer un acte de violence , qui met la vie d'un autre en danger.* »

Le second délit dont ils prétendent dif-

culper le colonel, sont les coups portés à Trudgette le 8 janvier. Leur témoignage, à cet égard, loin de prouver son innocence, ne sert qu'à mettre le crime sous un plus grand degré d'évidence. Le sergent Kettle, en particulier, a dit positivement qu'il croyoit que les soldats *méritoient la mort* pour n'avoir pas voulu se retirer, &, dans un autre endroit, que les ris & les plaisanteries qu'ils se permirent dans cet instant (ce qu'il avoua avoir été la seule provocation) suffisoient pour justifier ce châtement.

J'épargnerai à la cour le détail des prétendues raisons de fuite, au moyen desquelles on cherche à prouver la *provocation*. Vous n'avez pu entendre, sérieusement, Messieurs, le récit de la fuite de Buchanan,.... Mais que penser de la réponse de *Efell. Pierce*, jeune homme de seize ans, au juge-avocat qui lui demanda s'il étoit sûr d'avoir passé son épée au-travers du corps du soldat anglois; je crois l'avoir fait, dit-il, d'un air triomphant; *j'ai poussé de toutes mes forces*; & il s'écria: *God damn you*. Ce trait-là, choisi parmi une foule d'autres qui lui ressemblent, peut servir à montrer quelle haine on avoit inf-

pirée aux Américains contre nos soldats ; des enfans à peine fortis du berceau contractoient des inclinations sanguinaires , au milieu de ceux qui leur donnoient l'exemple. Le colonel croit qu'un homme mérite la mort , s'il ose paroître ferme ; le sergent le condamne à la même peine , s'il s'avise de sourire. A quoi tient donc la vie d'un Anglois , si de pareils motifs suffissent pour la sacrifier ?

J'ai déjà exprimé précédemment le desir que j'avois que l'avocat général interprêtât devant la cour la loi relative aux personnes absentes , & qui les constitue complices du délit auxquels elles ont , en quelque sorte , donné lieu. L'affaire de Trudgette est un motif de plus pour prendre cette loi en considération. Je suis persuadé que le savant jurisconsulte ne contredira pas quelques principes que j'ajouterai à ceux dont j'ai déjà fait mention. 1^o. *Tout homme qui conseille , excite ou autorise un autre à faire une mauvaise action , se rend , par-là seul , coupable de la faute qu'il fait commettre.* 2^o. *Quoique la faute soit commise par des moyens différens de ceux qui ont été concertés entre celui qui conseille & celui*
qui

qui agit, le premier n'en est pas moins coupable; Pierre persuade à Paul d'empoisonner Louis, Paul fait mourir Louis d'une autre manière; Pierre est également coupable. 3°. Si l'agent va au-delà de ce qu'il a été sollicité de faire, & si l'événement étoit une conséquence probable des ordres ou des avis qu'il a reçus. La personne qui a donné ces ordres ou des avis, est complice du mal dont il est la cause indirecte.

Faisons l'application de ces principes.— Le colonel Henley autorise ses soldats à terrasser tout Anglois qui paroîtra les regarder de mauvais œil (vous lui avez souvent entendu dire qu'un regard équivoque méritoit une punition plus rigoureuse encore; mais supposons qu'il leur ait ordonné seulement de terrasser, de frapper; le soldat fait feu sur l'un, enfonce sa bayonnette dans la poitrine de l'autre, brise la cervelle d'un troisième, avec la croûte de son fusil; le colonel Henley est complice du délit, quel qu'il soit, d'après le principe que nous avons établi. « L'ordre ou l'avis que donne Pierre est criminel. L'événement qui a surpassé ses intentions, est, selon l'ordre ordinaire des choses, la conséquence probable de ce qu'a fait Paul par

ces conseils , & , à l'instigation de Pierre , Pierre est donc responsable de la faute que Paul a commise. »

Il est de même des atrocités , exercées par les ordres , & à l'exemple du colonel Henley , pendant son absence. Il est inutile que je réfute les dépositions des témoins dont le colonel s'est assuré à force d'argent , puisqu'elles confirment de la manière la plus évidente l'accusation relative à l'affaire de Wilton , & au meurtre de Hadley , dont le colonel s'est rendu personnellement coupable. — Je ne citerai qu'un fait , remarquable d'après le second examen d'un respectable officier , le major Sweasey. Après la fuite de Buchanan , le colonel Henley (qui avoit ordonné à ses soldats de charger , & s'étoit mis à la tête du détachement) demanda au major Sweasey quel étoit le moyen qu'il jugeoit le plus convenable d'employer , pour s'affurer de Buchanan ; le major lui répondit : *« que le meilleur , selon lui , étoit d'en donner avis à l'officier anglois qui commande sur la montagne ; & qu'il ne doutoit pas qu'on ne rendît sur-le-champ le fugitif. »* Le major , envoyé par le colonel Henley , alla trouver

le major Foster, qui donna des ordres pour que l'on cherchât Buchanan, & qu'on s'assurât de sa personne; je ne cite ce trait que pour indiquer, non-seulement quel étoit le véritable moyen d'éviter des querelles & d'épargner le sang des soldats; mais pour montrer aussi que c'étoit un parti sage, au jugement de ceux de ses officiers qui consultoient la prudence, & aimoient la modération. Le major ajoute que le colonel Henley parut satisfait de la réponse du major Foster qu'il lui rapporta. Mais il est à remarquer que le colonel donna un coup de son épée à Hadley dans l'intervalle du départ du major Sweasey pour se rendre auprès du major Foster & de son retour.

Tous les moyens de défense qu'il peut fournir, se réduisent à un seul; savoir, à prouver la *provocation*. J'ai admis qu'une sentinelle a été terrassée, & je suis prêt à admettre encore tous les sujets frivoles de provocation; auxquels on cherche à donner une importance qu'ils ne peuvent avoir en effet. Je n'ajouterai rien aux conclusions que j'ai tirées d'après une loi incontestable; je la regarde comme telle, Messieurs, parce que

je fais que les codes civil & criminel de la Grande Bretagne, aussi bien que la plupart des loix parlementaires, sont encore, malgré notre division, en force & en pratique parmi vous, & que vos statuts militaires sont rédigés d'après les nôtres.

Les maximes qui ont servi de base à mes raisonnemens, sont donc admissibles & incontestables.

Il ne me reste plus qu'à affirmer que l'accusation est prouvée de la manière la plus évidente par les témoins même qui ont déposé en faveur du prisonnier; il ne m'appartient pas de suggérer une opinion sur la nature du châtement qu'il mérite. Je ne suis point d'un caractère à me réjouir de la rigueur de la sentence prononcée contre le coupable; & un pardon absolu ne m'affligeroit, qu'autant qu'une pareille indulgence pourroit avoir des suites dangereuses. Une justice impartiale & inflexible, & une discipline rigide sont les bases inébranlables, sur lesquelles reposent la sûreté d'une république & la gloire de tous les états. Si la cour, d'après de mûres délibérations, entrevoit que ces principes puissent s'accorder

avec l'indulgence, dans le cas dont il s'agit aujourd'hui; le public, fût-il d'une opinion contraire, cette cause aura eu l'issue qu'elle doit avoir.

Quant à la disgrâce que cette affaire peut attirer sur ma tête, j'ai lieu de craindre, dans la position où sont les choses, qu'elle ne soit inévitable. Je me trouve, en ce moment, au milieu des ennemis déclarés de la Grande Bretagne, regardé comme un homme peu populaire, peut-être même comme un coupable; mais cette situation, quelque désagréable qu'elle soit, ne peut me priver de ma tranquillité. Je m'enveloppe, si j'ose m'exprimer ainsi, dans l'intégrité de mes intentions, & puis encore sourire aux objets qui m'entourent. Une haine implacable couve dans très-peu de cœurs, & l'humanité, ce sentiment si naturel & si doux, l'empêche de germer dans celui de la plupart des hommes. Quant à la multitude qui ne me regarde que avec une indignation passagère, occasionnée par les opinions politiques & les affaires du moment, je ne conserve aucun ressentiment contre elle, parce que je fais qu'il viendra un jour où cette fermeté de principe,

vertu si précieuse aux yeux des Américains ;
 fera ma plus sûre recommandation auprès
 de mes plus grands ennemis. Ils sont chré-
 tiens , & j'espere qu'ils me pardonneront ;
 je suis sûr , au moins , qu'en dépit d'eux-
 mêmes , ils ne pourront me refuser leur
 estime.

Mais si je devois étendre plus loin mes
 craintes , & supposer qu'il fût possible que ,
 par de fausses interprétations ou des rap-
 ports calomnieux , on excitât les législateurs
 suprêmes de ce pays à me traiter avec sé-
 vérité , je me crois encore assez courageux
 pour supporter ce comble de disgraces , si ,
 après une guerre longue & fatigante , où
 j'aurai altéré ma santé & ma fortune , ma
 réputation & ma vie étoient encore com-
 promises ; s'il falloit enfin livrer ma tête ,
 je la livrerois , avec l'idée consolante d'avoir
 fait mon devoir envers ma patrie , & les
 troupes que j'avois sous mes ordres , & moi-
 même. Je goûterai sur-tout la douce con-
 solation de penser que , malgré la malignité
 de mes calomniateurs , j'ai agi dans toutes
 les circonstances , & dans celle-ci sur-tout ,
 sans avoir à me reprocher la moindre in-

tention de nuire à un individu quelconque. J'ai fait cette déclaration, en commençant mon discours ; je la répète encore, en le terminant. Il ne me reste plus qu'à remercier le conseil de la patience avec laquelle il m'a écouté, & de l'attention qu'il a donnée à ce que je suis venu soumettre à sa décision.

Les loix de la nature, celles de la justice civile & militaite, n'ont jamais été expliquées d'une maniere plus lumineuse que dans cette harangue éloquente, où la force de la vérité, & l'amour de l'humanité, paroissent dans tout leur jour. Des préjugés enracinés, & l'enthousiasme de la haine, pouvoient seuls chercher à y résister. La conviction se lisoit dans tous les yeux, & l'on voyoit (ce que peut-être on ne verra plus) les remords de la conscience porter la rougeur sur des visages américains. Quelque vicieux, quelque criminels que soient les Américains, ils sont rarement trahis par une émotion extérieure..... Tels sont mes sentimens. Tout esprit de parti à part, & je désire sincèrement avoir

par la suite des raisons assez puissantes pour être forcé d'y renoncer.

Je suis, &c.

LETTRE LIII.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre,

le 20 Mars 1778.

MON CHER AMI,

Comme vous vous intéressez vivement à l'issue de ce procès, je m'empresse de vous donner la réplique du juge-avocat, & la sentence du conseil. Dès que le général eut cessé de parler, M. Tudor, le juge-avocat, prenant le ton léger & suffisant, qui lui est naturel, s'adressa au conseil, en ces termes :

M. le Président & Messieurs les Juges,

Je me trouve enfin dans l'obligation de récapituler les procédés qui, par des incidens & d'autres causes inévitables, ont eu lieu jusqu'à ce jour. Ils ont fixé l'attention, & intéressé la curiosité publique. Mais

ils doivent leur importance, moins à leur mérite réel, qu'aux talens de celui qui les a fait valoir.

On a fait de grands efforts ; on a mis en usage toutes les ressources de l'éloquence, pour déterminer la cour à examiner quelle pouvoit être l'opinion populaire dans d'autres pays. Mais, quoiqu'il fût nécessaire, pour *l'honneur public*, que le colonel Henley fût suspendu de ses fonctions, qu'il fût assemblé une chambre d'enquête, pour prendre des informations, & qu'on tint ensuite un conseil de guerre, vous considérerez le mérite de l'officier dont vous êtes aujourd'hui les juges, & le bien du service des états-unis.

L'honneur & la sincérité sont les premiers titres du militaire. Ces motifs, & votre équité, feront sans doute les guides de votre jugement ; & la sentence que vous prononcerez démentira d'avance tout homme qui oseroit vous accuser de partialité.

Il est à présent de mon devoir de présenter les faits sous leur véritable jour, & de les dépouiller des accessoires qu'on y a

ajoutés avec une adresse si éloquente. Mon intention n'est pas de séduire les juges par des expressions brillantes & des tournures recherchées. Je suis convaincu de mon insuffisance..... Je suis Américain ; j'épouse avec ardeur la cause de ma patrie ; je suis l'ami déclaré du prisonnier..... Mais quoique ces considérations puissent m'exposer à la censure de quelques esprits malveillans , je tiendrai , autant qu'il me sera possible , une conduite impartiale. Je suis résolu d'agir dans cette cause , comme si je n'étois d'aucun parti.

On a infinué l'idée d'un massacre général , avec toute la pompe d'une brillante élocution , & il n'y manquoit que la vérité pour qu'elle fit l'effet qu'on cherchoit à produire. Je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur cette circonstance. Je me suis efforcé de rédiger les autres chefs d'accusation , & de les classer en cinq faits , dans lesquels le colonel Henley est regardé , ou comme acteur principal , ou seulement comme accessoire.

Dans le premier , il est acteur principal ; savoir , lorsqu'il a poignardé , blessé , percé

(car on s'est servi de chacun de ces termes)
le nommé Reeves, caporal au neuvieme
régiment.

Il s'agit de prouver, en second lieu, qu'un
sergent provincial a poignardé Thomas
Trudgett, soldat au vingt-quatrieme régi-
ment. Le colonel Henley ne paroît ici que
comme cause occasionnelle.

Le troisieme fait est un coup de bayon-
nette donné à Wilson, dans lequel il est
également regardé comme accessoire.

Le quatrieme est relatif au coup d'épée
reçu par le caporal Hadley, dont le co-
lonel est personnellement l'auteur.

Par le dernier, non-seulement on attribue
à tous les officiers américains des sentimens
de haine contre les soldats anglois, avec
le desir de se baigner dans leur sang, mais
encore on accuse le colonel Henley de fo-
menter & d'encourager des principes aussi
cruels.

Il est nécessaire, Messieurs, de lire les
preuves alléguées de part & d'autre. Je
commencerai donc par la lecture de celles
qui viennent à l'appui de l'accusation ; &

ensuite je lirai celles qui les réfutent ; m'affujettissant à procéder fait par fait.

Le premier fait est relatif à l'assassinat de Reeves , par le colonel Henley ; (il lut les preuves données de part & d'autre) il ne fera pas inutile d'en rapporter quelques circonstances.

Il paroît , par la déposition du major Sweasey , que le colonel Henley se rendit au quartier des soldats , dans l'intention de se livrer à des actes de bienveillance.

Les prisonniers reçurent ordre de sortir ; on les mit sur un rang , & le colonel leur parla avec douceur.

C'est à la cour à juger de la validité des témoignages. Il peut y avoir des témoins d'un caractère si suspect que , quoiqu'on ne puisse pas absolument leur reprocher un parjure , on ait des raisons assez fortes pour ne pouvoir pas non plus ajouter la foi la plus religieuse à la totalité de leurs dépositions.

La cour aura la bonté de se rappeler que c'est d'après le seul témoignage de Buchanan qu'on spécifie les circonstances de la

blessure que reçut Hadley, & c'est à elle
 à juger s'il est prudent de compter sur la
 sincérité d'un pareil témoin. Au total, il
 paroît que Reeves s'est comporté avec
 beaucoup d'insolence. Ses regards & ses
 gestes ont été vraisemblablement encore
 plus audacieux que ses paroles; néanmoins,
 malgré toutes ces provocations, on n'a
 point de raisons de supposer que le colonel
 ait eu d'autres intentions que celle de le
 forcer au silence en l'effrayant. Les circon-
 stances mêmes du fait viennent à l'appui de
 ce que j'avance; la bayonnette ayant été
 seulement posée sur sa poitrine. Cette asser-
 tion est prouvée par la déposition de plu-
 sieurs témoins; & tous les argumens que
 l'on fourniroit pour détruire ou affoiblir
 quelques-uns de ces témoignages, ne peu-
 vent être d'aucun poids, puisque les déposi-
 tions sont absolument uniformes. Je prie la
 cour de se rappeler l'air de candeur, & en
 même-temps la précision, avec lesquels un
 des jeunes gens, sur-tout, a donné ses
 preuves. Ses expressions simples & ingénues
 n'ont pas manqué, sans doute, de faire im-
 pression sur l'esprit des juges. La voici :

Quand le général m'a fait venir devant lui, il m'a demandé si, quand le colonel Henley a descendu de son cheval, & s'est faisi d'un fusil, je pensois que ce fût avec un mauvais dessein ? Je ne le crois pas ; l'acte qui en fut la suite, ne paroît pas avoir été produit par aucune intention criminelle.

Il s'agit ensuite du traitement fait à Trudgett. (*Il lut ici les preuves alléguées de part & d'autre.*)

Le général a discuté la doctrine, relative aux complices des délits, d'une manière qui auroit fait honneur aux plus experts juriconsultes. Mais l'application de cette doctrine ne peut point avoir lieu dans la conjoncture actuelle, parce qu'on n'a aucune raison de supposer que le colonel ait donné des ordres à ses soldats, ou qu'il les ait autorisés à commettre des actes de violence. Les ordres qu'il a donnés par écrit prouvent directement le contraire ; & si un officier supérieur est responsable de tout ce que font ceux auxquels il commande, il faut donc regarder le général comme complice du meurtre de miss Macrea, (je vous ai parlé, dans une de mes lettres, de la

cruelle catastrophe qui a coûté la vie à cette jeune dame) puisque les Indiens , qui commirent ce meurtre , étoient sous les ordres du général. Il n'est personne cependant qui se soit jamais avisé de le lui imputer.

J'imagine que vous ferez de mon avis , relativement à cette comparaison , que je ne crois nullement juste. L'un de ces meurtres fut commis dans un temps d'hostilités , où deux partis étoient engagés l'un contre l'autre. L'autre se fit lorsqu'une troupe d'hommes , prisonniers & sans défense , étoit dans une contrée paisible , & qu'on pouvoit les livrer à la rigueur des loix , s'ils s'étoient rendus coupables de quelques crimes. Le blâme d'une pareille cruauté tomboit donc sur le général.

Quant à l'affassinat de Wilson , vous verrez , Messieurs , que cet acte tient essentiellement à la fuite de Buchanan. C'est à la cour à juger si cette fuite est réelle ou non. Si elle l'est , je soutiens que le colonel Henley , considéré uniquement comme juge particulier , & abstraction faite du pouvoir que lui donnoit son grade militaire , étoit autorisé par la loi & par l'usage à con-

damner à mort toute personne qui cher-
choit à faire évader un prisonnier. Ce fait
nous mène à la considération de l'accusa-
tion principale, & je dois enfin parler de
l'événement le plus extraordinaire, des blef-
sures qu'Hadley a reçues. (*Il lut les raisons
pour & contre.*)

Je ne dissimulerai pas que le colonel
Henley ne se soit comporté dans cette
affaire avec un degré de vivacité que ses
meilleurs amis ne peuvent justifier. C'est à
la cour à examiner les différentes circons-
tances de la situation où il étoit alors, & à
considérer à quel point il a été provoqué.
S'il est possible, Messieurs, que vous croyiez
un homme capable d'ôter la vie à une per-
sonne innocente, de propos délibéré & de
gaieté de cœur, l'honneur & vos fermens
vous obligent à prononcer contre le colonel
une sentence rigoureuse. Si, au contraire,
vous arrêtez votre attention sur les insultes
réitérées qu'eurent à essuyer, tous les jours,
& presque à chaque instant, les troupes qu'il
avoit sous ses ordres, vous croirez devoir
excuser la vivacité trop grande, sans doute,
d'un brave officier, plein d'un zèle ardent
pour

pour la gloire de sa patrie , & qui n'a pu souffrir qu'on lui fit un affront. Quant à la supposition que le colonel Henley propageoit , & encourageoit par sa conduite des principes sanguinaires , elle est réfutée par le défaut de preuves , capables de lui donner de la consistance , & par le caractère connu du colonel. Mon ami est vif ; il est bouillant ; son impétuosité l'a sans doute entraîné trop loin. Mais il n'existe nulle part un homme plus généreux , plus estimable & plus sensible.

Les soldats anglois , en général , malgré la situation critique où ils étoient , traitoient les nôtres , dans toutes les occasions , avec orgueil & mépris. Je pourrois en citer plusieurs exemples , dans lesquels nos officiers ont été souvent obligés d'ordonner , sur-le-champ , une punition exemplaire. Ce qui s'est passé avec le colonel Lind , & d'autres circonstances prouvent assez qu'on auroit inutilement eu recours aux officiers anglois pour obtenir justice.

Pour vous empêcher de tomber dans l'erreur , en croyant les officiers anglois coupables , je citerai une partie de la dépo-

sition du colonel Lind , pour mettre en évidence la fausse assertion de l'avocat du colonel Henley.

Après avoir vu la sentinelle faire feu sur une femme , & être parvenu assez difficilement à obtenir accès auprès de l'officier américain , commandant de ce poste , dit le colonel Lind , je l'informai de ce qui s'étoit passé entre cette femme & la sentinelle , le priant de l'envoyer en prison , pour prendre ensuite sur l'affaire des informations plus étendues. Il me répondit *qu'il ne le pouvoit pas* , (ce sont les propres termes dont s'est servi l'officier américain , & dont l'avocat du colonel Henley fit une fausse application) & que les sentinelles avoient des ordres exprès de faire feu sur toutes les femmes , aussi bien que sur tous les soldats qui voudroient passer les limites dont elles ont la garde. J'observai alors à l'officier américain que cet ordre me paroissoit très-extraordinaire , que le général Heath n'avoit sûrement pas intention que l'on fit feu sur des femmes , & que vraisemblablement on avoit mal interprété ses ordres. Il répliqua que cela ne le regardoit

point , que la sentinelle étoit obligée de se conformer aux ordres qu'elle avoit reçus , & que je devois m'adresser à d'autres pour obtenir justice. La conversation finit , & nous nous séparâmes. — Telle est la déposition du colonel Lind ; je vous laisse à juger s'il y a la moindre analogie entre cette affaire , & ce que veut insinuer l'avocat du colonel Henley , en disant *qu'on auroit vainement recours aux officiers anglois* , pour recevoir réparation des insultes de leurs soldats ; mais hâtons-nous de venir à la conclusion de son discours :

« Je n'abuserai pas plus long-temps de la patience de la cour. Il m'est peut-être arrivé de parler en faveur du colonel un peu plus que je ne me l'étois proposé en commençant. J'avoue qu'il est mon ami ; c'est un homme que j'estime , tant à cause de la bonté de son cœur , que de sa bravoure & de son attachement pour sa patrie ; & si je suis reprehensible d'avoir , comme jurise consulte , pris un parti dans cette affaire , je l'ai fait , parce que j'ai cru qu'une cause , qui avoit , d'un côté , un avocat aussi habile que le général Burgoyne , devoit être sou-

tenue de l'autre par tous les moyens de défense qu'il étoit possible d'employer. »

Le juge-avocat n'a nullement fait mention, dans son plaidoyer, du discours du colonel au sergent Fleming, qui, dans mon opinion, donne l'idée la plus juste & la plus distincte de son caractère; il n'a pas réfuté non plus le témoignage de ceux qui ont déposé contre le colonel. Il veut que la cour croie que le colonel Henley est un homme irréprochable; qu'elle le croie, parce qu'il le dit, & après avoir répété qu'il est son ami intime.

La décision de ce procès, qui commença le 20 janvier, & qui, par plusieurs ajournemens, a été prolongé jusqu'au 10 de février, étoit, comme il est aisé de le croire, l'objet des plus vives inquiétudes. Le jugement prononcé par la cour fut d'abord communiqué au général Heath; mais il ne fut rendu public que le 27 de février; & je m'empresse de vous en faire part.

Du quartier-général, à Boston, le 27 Février.

Extrait des ordres du Général.

Le colonel David Henley, dernièrement officier-commandant à Cambridge, accusé

par le lieutenant-général Burgoyne , devant le conseil de guerre général tenu à cet effet , & dont le brigadier - général Glover étoit le président , d'une conduite indigne d'un officier & d'un gentilhomme , de la sévérité la plus cruelle & la plus injuste contre des soldats désarmés , & d'un assassinat commis de dessein prémédité.

La cour , après de mûres délibérations , prononcee que ce dont on accuse le colonel n'étant point prouvé , il est déclaré libre.

Le général acquiesce au jugement de la cour , la remercie de la vigilance avec laquelle elle a cherché à découvrir la vérité , & ordonne au colonel Henley de reprendre immédiatement la place qu'il occupoit à Cambridge.

Le général croit qu'il est de son devoir d'observer que , quoique la conduite du lieutenant-général Burgoyne , (qui s'est porté comme accusateur contre le colonel Henley) dans le cours de cette affaire , & dans les différens discours qu'il a prononcés , relativement à la même cause , puisse être autorisée par des exemples précédens , tirés des conseils de guerre , tenus par des offi-

ciers de l'armée angloise. Néanmoins comme la maniere dont il a procédé est entièrement étrangere aux formes usitées dans les conseils de guerre généraux de l'armée des états-unis de l'Amérique, dont les statuts militaires imposent au juge - avocat - général l'obligation de ne poursuivre une affaire qu'au nom des états-unis; & comme toute pratique différente tend à rendre les conseils de guerre dispendieux, & à prolonger leur durée, je proteste solennellement contre cette conduite, de peur qu'on ne cherche, dans la suite, à s'en prévaloir, & qu'on ne veuille la citer comme un exemple à imiter.

Signé, J. KEITH. D. A. G.

En conséquence du jugement de la cour martiale, le colonel Henley reprit le lendemain ses fonctions; mais ce ne fut que pour la forme; car, la semaine suivante, le colonel Lée prit le commandement dont il étoit chargé lors de notre arrivée. Tout est à présent rentré dans l'ordre; il regne une parfaite intelligence entre nos troupes & celle des Américains. Le colonel Lée a prévenu un grand mal, auquel je ne puis m'empêcher de

croire que le colonel Henley avoit quelque intérêt. On obligeoit nos soldats d'acheter toutes leurs provisions dans deux magasins, qui étoient dans les casernes même, & il leur étoit défendu d'envoyer au marché de Cambridge, où tout étoit à beaucoup meilleur marché. On a accordé un passe-port, pour qu'un sergent & un nombre déterminé de soldats pussent aller faire ailleurs leurs provisions; par ce moyen, les marchands des casernes ont remis leurs denrées au prix du marché, ce qui est d'un grand avantage pour nos troupes. Après vous avoir entretenu si long-temps d'affaires publiques, je pense que vous lirez avec plaisir le détail de mes propres affaires.

La résolution prise par le congrès de s'opposer à notre embarquement, nous a d'abord causé beaucoup de chagrin, mais à présent nous commençons à nous conformer à notre sort; & l'espérance, ce bienfait du ciel qui soutient l'homme au milieu de ses afflictions, ne nous abandonne pas, nous attendons avec impatience la fin de la campagne prochaine.

Il est probable que nous serons échangés;

quant à moi , j'ai pris mon parti ; & comme je trouve que tout est excessivement cher à Cambridge , à cause du grand nombre d'officiers qui y demeurent , je vais me retirer dans une ferme près de la ville de Mistic , où je ne ferai pas obligé à tant de dépenses. Depuis que nous sommes ici , nous n'avons reçu notre paye qu'en papier monnoyé , & il baisse si promptement que , si l'on ne faisoit pas tout de suite l'acquisition de tout ce dont on prévoit à avoir besoin , on risqueroit de perdre les deux tiers & plus de ses fonds ; l'on donne actuellement 40 ou 50 dallers en papier-monnoie pour une guinée en espèces , tandis qu'il y a peu de mois , lorsque nous fûmes faits prisonniers , nous avions beaucoup de peine à en trouver neuf. Cette révolution vous causera sans doute quelque surprise. Les dépenses inévitables que je suis forcé de faire , & la perte que je supporte sur le papier-monnoie , m'ayant un peu mis à court d'argent , j'ai tiré sur vous 50 livres sterlings que je vous prie de payer & de passer au compte de votre , &c.

LETTRE LIV.

De Mistic, dans la Nouvelle-Angleterre,
le 10 Mai 1778.

MON CHER AMI,

C'EST une maxime reconnue dans tous les temps , & trop malheureusement fondée sur l'expérience , que l'évènement répond rarement aux espérances que l'on conçoit. Quelle mortification n'éprouve-t-on pas , lorsqu'après s'être flatté de voir les choses réussir au gré de ses souhaits , on est cruellement trompé ; telle est notre situation présente. Le général Bourgoyne ayant entrepris , une seconde fois , de solliciter notre congé auprès du congrès , nous avons long-temps attendu , tantôt animés par l'espoir , tantôt agités par la crainte. Il a reçu un refus des plus positifs.

Cependant , par égard pour la mauvaise santé du général Bourgoyne , le congrès lui a accordé , le 3 mars dernier , la liberté de

s'embarquer pour l'Angleterre , & il est parti peu de jours après. Ce dernier arrêté du congrès rend notre position présente des plus fâcheuses ; cependant , comme il faut céder à la force , nous tâchons de prendre patience.

Les conversations que j'ai eues avec plusieurs Américains des plus distingués par leur rang & leur fortune , mais qui n'étoient pas aussi violentes dans leurs résolutions qu'Hancock & Adam m'ont parfaitement convaincu , qu'à l'époque des premières hostilités aucun des rebelles ne songeoit à se rendre indépendans ; mais à présent ils se sont communiqués ces sentimens de haine qu'un grand nombre d'entre eux ont toujours portés à la constitution britannique , & qu'ils transmettront à leur postérité. Ils se répandent sans cesse en propos injurieux contre notre église & contre notre gouvernement ; ils les taxent de tyrannie , de persécution & de cruauté , indépendamment des vexations qu'ils font journellement subir aux loyalistes , & des emprisonnemens continuels ; je crois que la façon dont ils ont jugé la cause du colonel Henley prouve assez quel est leur caractère.

Le printemps est fort avancé, & la campagne qui nous entoure est charmante. Tous les jours il se présente quelque nouveauté qui mérite notre attention ; mais actuellement elle est fixée en particulier sur les oiseaux qui, en ces lieux, sont remarquables par la beauté de leur plumage, sur-tout l'oiseau de feu (fire bird), l'oiseau pendant (hanging bird), l'oiseau bleu & l'oiseau bourdon.

L'oiseau de feu est un peu plus gros que le moineau franc ; son plumage est d'un beau jaune-foncé, & presque couleur de feu, & c'est ce qui lui a fait donner ce nom.

L'oiseau pendant est à-peu-près de la même grosseur. Il est d'une belle couleur orangée, & ses ailes sont garnies de quelques plumes noires, ce qui fait un contraste agréable. On croiroit que cet oiseau fait qu'il a autant à craindre pour ses petits de la part de l'homme, que de celles des autres animaux ; il fait son nid à l'extrémité d'une grosse branche, non pas comme les autres oiseaux, mais il le suspend à une distance assez grande au-dessous de la branche, &

ce nid ressemble à celui d'un *hornet* ; d'un côté on voit un trou qui lui sert d'entrée , & ce qu'il y a de surprenant , c'est que ce nid , qui ne paroît que mal assujetti , & seulement par six petites ficelles que cet oiseau ingénieux forme avec le chanvre qu'il ramasse dans les champs , n'est jamais emporté par les grands vents. Je vis un jour prendre un de ces nids , & ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'on parvint à le dégager de la branche sans le mettre en pieces. Il n'y a pas d'oiseau plus facile à apprivoiser , & avec le temps & la patience on peut lui apprendre tout ce que l'on veut.

Un officier , grand amateur d'oiseaux , étant malade & obligé de garder la chambre , reçut une nichée de ces oiseaux , dont on lui fit présent. Il s'amusa à les apprivoiser , & les nourrissoit de mouches. Quand ils le voyoient chercher à en attraper , ils le suivoient tout autour de la chambre pour en avoir. En peu de temps , il les instruisit si bien , qu'au moindre signal ils se retiroient dans leur nid , & en sortoient un , deux ou trois , suivant les ordres qu'ils rece-

voient de leur maître ; il y en avoit un entr'autres qui étoit si familier qu'il le menoit dans le jardin , le laissoit voler sur un arbre ; & lorsqu'il le rappelloit , l'oiseau revenoit à l'instant , & se perchoit sur son épaule.

L'oiseau bleu est de la grosseur du moineau franc , & presque aussi commun ; il n'a rien de remarquable que la beauté de son plumage qui est bleu d'azur , dont les rayons du soleil relevent encore l'éclat.

L'oiseau bourdon est ici fort commun , mais pas , à beaucoup près , autant que dans les parties méridionales de l'Amérique ; non-seulement il est remarquable par sa beauté , mais il a plusieurs particularités qui lui sont propres ; c'est le plus petit de tous les oiseaux connus. Il n'est pas plus gros qu'une forte abeille. J'imagine que vous ne ferez pas fâché d'en trouver ici la description.

Il n'est rien de si admirable que la beauté de son plumage , dont les couleurs varient à l'infini ; quand vous le regardez sous un jour , il est d'un vert luisant , sous un autre il est d'un bleu magnifique , sous un troi-

sieme son plumage paroît d'or ; enfin il est impossible de déterminer la multitude de couleurs qu'il réfléchit. Cette petite créature ne se nourrit que du suc des fleurs qu'il aspire avec son bec qui est très-long , & il n'y a rien de si amusant que de le voir occupé autour de chaque fleur. Aussi-tôt qu'il en a épuisé une , il passe à une autre ; & pendant qu'il prend son repas , il voltige toujours , & sans se reposer , ainsi que les abeilles. Le mouvement de ses aîles est si rapide , qu'il est presqu'impossible de les appercevoir , & il fait , en volant , un bruit semblable à celui du bourdon. Cet oiseau n'est pas très-farouche ; mais quand on approche pour s'en saisir , il part comme un éclair. Il est difficile de concevoir combien ces petites créatures sont jalouses les unes des autres ; s'il s'en rencontre plusieurs sur un même tapis de fleurs , ils s'attaquent avec une telle impétuosité , qu'on seroit tenté de croire qu'ils vont se tuer à coups de bec ; quelquefois , dans la chaleur du combat , ils se poursuivent & entrent jusques dans les appartemens s'ils trouvent des fenêtres ouvertes ; & après s'être battus quelques

instans , ils resortent. La jalousie n'est pas leur unique passion ; car , quand ils ne trouvent plus de suc dans les fleurs , ils se mettent dans une telle colere , qu'ils arrachent les feuilles & les jettent par terre. J'ai souvent vu , dans des jardins où il y avoit des platebandes , toute la terre couverte des fleurs qu'ils avoient effeuillées dans un accès de rage.

L'oiseau bourdon étant si petit , si difficile à attrapper , je ne savois comment m'en procurer un , pour le joindre à la petite collection que je vous destine ; je sentoie que si je le tirois d'un coup de fusil , il seroit réduit à rien ; ne sachant comment m'y prendre , je consultai les habitans de l'endroit , qui m'assurèrent que je ne pourrois jamais en prendre , à moins qu'il n'en entrât dans une chambre dont la fenêtre seroit ouverte. Je restai dans mon appartement pendant une semaine & plus dans l'esperoir d'en voir venir. Impatient de ne pas réussir , je me mis l'esprit à la torture pour trouver quelque expédient qui valût mieux , & j'imaginai de charger un pistolet avec du sable bien fin , pensant que je pourrois en

étourdir un par l'explosion , ou le terrasser par les grains de sable. Le succès fut tel que je l'avois espéré ; ayant fait feu sur un de ces oiseaux , il tomba avec une fleur qu'il tenoit dans son bec ; il n'étoit pas tué, mais seulement étourdi par le coup ; les grains de sable n'avoient pas même endommagé son plumage , je m'en suis procuré plusieurs autres en ne mettant que de la poudre dans mon pistolet , je me suis assuré que le bruit suffisoit pour les faire tomber.

Il est rare de trouver les nids de ces petits oiseaux , le hasard seul peut en faire rencontrer , car ils ne le font que dans les lieux marécageux , où il croît des arbres qui fournissent un feuillage épais. M'étant procuré l'oiseau , je pensois que le nid ne devoit pas être moins curieux , & je conçus un vif desir de m'en procurer un , mais je sentoie bien que le chercher moi-même c'eût été prendre une peine inutile. J'en chargeai plusieurs negres qui coupoient du bois dans un marais , & je promis un dollar à celui qui en trouveroit un , qui m'en donneroit avis & me le montreroit. L'un d'eux vint me dire un matin qu'il avoit trouvé

trouvé un de ces nids. Je me rendis avec lui dans l'endroit où il avoit fait cette découverte , & il me dit : Monsieur , monsieur , voilà le nid. Ne pouvant pas le distinguer , il prit une longue perche pour mieux m'indiquer l'endroit où il étoit , je ne vis que de la mousse. Mettant alors promptement sa perche par terre , il me dit : Ne détournez pas les yeux de l'endroit que je vous ai marqué , & vous ne tarderez pas à voir le mâle ou la femelle. En effet , je vis l'instant d'après l'un des deux se reposer sur le nid qui étoit entre deux petites branches : je grimpai sur l'arbre ; mais si le negre ne me l'eût pas montré , je ne serois jamais parvenu à le trouver ; l'oiseau étant encore dessus , il s'enfuit à mon approche , & se mit à voler & à bourdonner au-dessus de ma tête. Il y avoit deux œufs dans le nid , je coupai la branche sur laquelle il étoit placé , & la mis entre mes dents ; mais en descendant j'eus le malheur d'en laisser tomber un , & le negre passa plus d'une heure à le chercher avec moi , sans qu'il nous fût possible de le trouver ; je fus extrêmement fâché de cette perte , car ces œufs sont très-

curieux ; heureusement il m'en reste un , sans cela j'aurois de la peine à vous persuader que cet oiseau ponde des œufs presque aussi gros que ceux du roitelet.

Après avoir examiné le nid , je ne fus pas surpris de la difficulté que j'avois eue à le distinguer , parmi la mouffe qui couvroit l'arbre ; il est revêtu en-dehors de la même mouffe , qui ressemble beaucoup à celle qui croît sur les vieilles murailles , ou à l'entour des vieux troncs d'arbres , il n'y a pas de nid d'oiseau aussi petit. Celui que j'ai pris est rond & garni d'un duvet brun , extrêmement doux au toucher que cette petite créature ramasse sur les branches du *sumach* , arbusste fort commun dans cet endroit. L'intérieur de ce nid a tout-au-plus un pouce de diamètre , & sa profondeur est à peine de six lignes ; j'en ai le plus grand soin , ainsi que de celui de l'oiseau *pendant*. Je vous les enverrois tous les deux par la première occasion , & je suis persuadé que vous ne pourrez , en les voyant , vous empêcher d'admirer la Providence divine , qui a donné à ces petites créatures tant d'instinct pour se mettre à l'abri de la poursuite de

l'homme & de tous ses autres ennemis ; mais quelle est l'espèce d'animal ou malfaisant, ou innocent, qui puisse être assuré de ne pas devenir victime de l'insatiable cupidité de l'homme !

Il y a peu de jours qu'étant à me promener avec quelques officiers, nous nous arrêtâmes pour acheter des légumes ; pendant que mes compagnons faisoient leur marché avec la maîtresse du logis, j'observai une vieille femme assise au coin du feu, qui avoit continuellement les yeux attachés sur nous, & laissoit par fois couler quelques larmes. Lorsqu'elle vit que nous nous préparions à fortir, elle se leva, &, fondant en larmes, elle nous dit : Permettez, messieurs, qu'une femme pauvre & malheureuse vous dise un mot avant que vous quittiez cette maison. Vous devez vous imaginer quelle fut notre surprise. Après l'avoir prié de nous dire de quoi il s'agissoit, elle nous demanda d'une voix entrecoupée de sanglots, & comme si elle alloit succomber sous le poids de sa douleur, si quelqu'un de nous avoit connu son fils, tué à la bataille de Huberton, &

que l'on nommoit le colonel Francis. Plusieurs de nous lui répondirent qu'ils l'avoient vu après sa mort.

Elle demanda alors si l'on avoit trouvé son porte-feuille ; si ses papiers , parmi lesquels il y avoit des titres , étoient en sûreté , & si quelqu'un des soldats avoit sa montre ; si elle pouvoit seulement , ajouta-t-elle , obtenir ce bijou , & le garder pour l'amour de son cher fils , elle se trouveroit heureuse. Le capitaine Ferguson , de notre régiment , qui étoit présent , lui dit qu'il craignoit que les papiers & le porte-feuille du colonel ne fussent égarés , ou peut-être même entièrement perdus ; mais , ma bonne femme , ajouta-t-il , en tirant une montre de son gousset , si ceci peut contribuer à votre bonheur , je vous le donne du meilleur de mon cœur. Nous fumes tous étonnés , ne sachant nullement que cette montre eût appartenu au colonel : le capitaine Ferguson l'avoit achetée d'un tambour. Il est impossible de vous décrire les symptômes de joie & de douleur qui se peignoient alternativement dans les traits de cette pauvre mere ; je n'ai de ma vie vu ces deux passions si

fortement exprimées ; elle baisoit la montre ; elle regardoit ensuite le capitaine avec des yeux où la reconnoissance étoit peinte , puis elle baisoit la montre de nouveau ; elle ne pouvoit trouver de mots pour exprimer les différentes sensations qui agitoient son ame. Elle auroit désiré rendre bienfait pour bienfait ; mais toutes ses facultés ne lui permettoient d'offrir que des remerciemens entrecoupés de sanglots. Notre émotion étoit aussi vive que la sienne ; nous promîmes de faire chercher les papiers , & je crois que , dans ce moment , j'aurois même exposé ma vie pour lui procurer cette satisfaction.

Vous savez que je n'ai jamais aimé le thé ; le croyant nuisible à l'estomac , j'ai toujours fait usage de quelqu'autre boisson qui pût m'en tenir lieu ; je viens d'en adopter une dont se servent les habitans , depuis qu'ils se sont fait violence pour renoncer au thé , lorsqu'on a voulu mettre en vigueur le bill du port de Boston : cette boisson est une infusion de la fleur de sassafras. L'utilité de la racine de cet arbre étant bien connue pour toutes les maladies scorbutiques , je crois que la vertu des fleurs doit

être encore plus efficace , lorsqu'elles sont infusées dans l'eau : c'est une boisson délicieuse , & dont le goût ressemble à celui de la pêche. On trouve ici des sassafras en abondance ; ils bordent les bois , & croissent sur-tout près des buissons & des enclos. Ce sont ordinairement les premiers arbres qui viennent dans les terres incultes ; les vaches en aiment beaucoup les rejettons , & les recherchent par-tout où elles peuvent en trouver. Si c'est dans un enclos , elles abattent souvent les barrières qui les défendent. Les femmes se servent de l'écorce de cet arbre pour teindre la laine , & elles en obtiennent une belle couleur orange , qui résiste à l'ardeur des rayons du soleil.

Je vous ai dit , au commencement de cette lettre , que le général Bourgoyne étoit parti pour l'Angleterre ; sans doute , à son arrivée , ses ennemis se feront un plaisir de l'attaquer dans tous ses retranchemens ; mais gardez-vous de suivre l'opinion d'une multitude aveugle , & ne prenez pas parti dans une faction injuste. Le général , dans toutes les difficultés , & dans tous les dangers , a toujours mérité la confiance de l'armée ,

même dans cette affaire récente du colonel Henley. Nous avons été aussi surpris que satisfaits de tous les efforts qu'il a faits , pour nous procurer la justice qui nous étoit due. Beaucoup de personnes mal - intentionnées assureront qu'il n'a cherché que sa propre satisfaction & sa commodité , en abandonnant son armée ; je puis , à cet égard , protester , avec sincérité , que ni officiers , ni soldats , n'ont témoigné le moindre mécontentement de son départ pour l'Angleterre , & qu'au contraire c'étoit leur désir unanime qu'il allât en Europe pour justifier sa conduite & la leur. Il a , dans tous les temps , partagé les dangers & les peines du dernier des soldats ; ils le regardent tous comme leur ami , & ce sera un plaisir bien vif pour nous de le recevoir , ou au moins d'apprendre de ses nouvelles. Je finis , en espérant que vous voudrez bien fermer l'oreille aux propos des calomniateurs , & me croire , &c. &c.

LETTRE LV.

De Mistic , dans la Nouvelle-Angleterre ,
le 20 Mai 1778.

MON CHER AMI,

ON ne peut pas douter que les motifs qui engagent le congrès à nous retenir prisonniers , ne soient pour avoir des otages , en cas qu'il éprouve quelques revers , dans la partie du sud , dans le cours de la campagne prochaine ; ou pour empêcher que nos soldats ne soient remis en liberté , ou ne prennent la fuite , s'il nous arrivoit de faire quelque diversion près Boston , ou si nous venions à débarquer une armée. Le conseil de Boston , sous prétexte que les troupes s'en trouveroient mieux , a changé la première brigade des Anglois , composée de l'artillerie du corps avancé , & du neuvième régiment , le 15 du mois dernier , & l'a envoyée de Prospect-Hill à Rutland , qui est à quarante-cinq milles plus avant

dans les terres. Ils doivent y rester jusqu'à
 ce que le congrès donne de nouveaux or-
 dres ; les autres troupes angloises iront les
 y joindre sous peu. Quant aux Allemands ,
 les Américains les trouvent si doux , si
 soumis , qu'ils resteront à leur ancien quar-
 tier à Winterhill.

Nous venons d'apprendre , par un officier
 qui vient de Rutland , que la premiere bri-
 gade y arriva le 17 sur les deux heures ;
 que les soldats furent envoyés dans des ca-
 sernes construites avec des piquets de vingt
 pieds de haut , & qu'ils étoient traités avec
 beaucoup de sévérité ; que leurs provisions
 étoient très-minces , & qu'il ne leur étoit
 pas permis de sortir , pour se procurer la
 moindre chose parmi les habitans. Les offi-
 ciers ont obtenu , avec beaucoup de diffi-
 culté , d'être logés dans des maisons voi-
 sines , mais à une grande distance des uns
 des autres. Il est fort heureux pour les
 troupes qu'un vaisseau neutre soit arrivé
 avec quelques vivres à bord , au moment où
 ils alloient se mettre en marche , sans quoi
 les soldats se seroient trouvés dans une si-
 tuation bien misérable.

Nous ne trouvons plus la même facilité à nous procurer les choses qui nous sont nécessaires , n'ayant que de l'argent du congrès , c'est-à-dire , du papier à donner en retour , & les gens du pays ne paroissent pas en faire grand cas. Je suis tenté de croire que les politesses & les offres de services qu'ils nous faisoient d'abord , ne venoient que du motif qu'ils recevoient de l'argent monnoyé pour prix de leurs marchandises.

Les arbres sont maintenant en fleurs ; & chaque maison ayant son verger , le pays offre dans son ensemble un coup-d'œil charmant. D'après les informations que je me suis procurées , je vois que la plupart des fruits d'Europe ont dégénéré dans la Nouvelle-Angleterre , excepté le pommier , qui , s'il n'y produit pas de meilleur fruit , a du moins multiplié considérablement. Je suis d'autant plus porté à croire ce rapport vrai , que le cidre y est plus commun que dans aucune autre partie du monde. La plupart de nos racines & de nos légumes y ont parfaitement réussi ; quant aux grains , soit par défaut de soin , ou par la maniere de

le conserver , ils ne réussissent pas également. Le bled germe , l'orge se seche , & l'avoine rend plus de paille que de grain. Pour y suppléer , le maïs , ou bled d'Inde , croît ici en perfection , & est la denrée tant pour le peuple que pour les troupeaux. Je ne m'arrêterai pas à vous donner une description de cette semence , le bled d'Inde étant fort connu en Angleterre. Son grain est , sans contredit , la nourriture la plus substantielle & la plus nutritive pour les troupeaux & pour la volaille ; il leur rend la chair ferme & d'un goût exquis , mais il ne convient nullement aux chevaux. J'ai été témoin , il y a quelques jours , des effets pernicieux qu'il produit sur ces animaux. Un homme ivre étant entré dans une auberge , après avoir fatigué son cheval par une course forcée , voulut absolument qu'on lui donnât à manger. Le pauvre animal prit son repas avec grand appétit ; mais au bout de deux heures , il fut privé de l'usage de ses membres ; il étoit étendu par terre , & paroïssoit souffrir beaucoup. Le seul remède que l'on crut capable de le soulager , fut de le déferer , & de le traîner dans

une marre ; il fut quatre jours sans pouvoir se tenir sur ses jambes , & même au bout de ce temps , il ne marchoit encore qu'en boitant ; ce qui me fit d'autant plus de peine , que c'étoit un cheval excellent que son maître avoit fait venir de la Virginie. Les chevaux de ce pays sont infiniment plus estimés que ceux de la Nouvelle-Angleterre ; de toutes les races connues de ce noble animal , cette dernière est , sans contredit , la plus difficile à bien dresser. Ces chevaux ont en général la tête & l'encolure assez bien ; mais leur arrière-main n'y répond nullement : ils ont tous , sans exception , ce que les maquignons appellent la croupe de mulet , & le jarret de chat. A leur allure naturelle , qui est fort désagréable , ils peuvent faire huit à dix milles par heure. Cette allure n'est pas l'amble auquel on accoutumè les chevaux destinés aux dames en Angleterre , mais une sorte de traquenard dont vous n'avez pas d'idée , & qui est capable de fatiguer davantage un cavalier qui n'y est pas accoutumé , pendant une course de deux milles , que ne le feroit une chasse au renard dans l'espace

de toute une journée. Pour être persuadé de cette vérité, il faut avoir monté une de ces rossinantes de la Nouvelle-Angleterre ; c'est un nom qu'ils méritent avec justice, car je vous assure qu'ils ressemblent beaucoup au coursier de don Quichotte ; & si vous rencontriez un de ces habitans à cheval dans les bois, avec *son fer flamboyant* (c'est ainsi qu'ils nomment un fusil ou un moufquet), vous le prendriez pour le chevalier de la triste figure en original. Ces chevaux ont la charpente très-mince, & peu chargée de graisse, la queue très-longue, & une criniere qui descend jusqu'aux genoux ; on ne leur coupe jamais ni l'un ni l'autre. Représentez-vous sur un cheval de cette espece un homme étendant de longues jambes, pour toucher du bout du pied un étrier qu'il peut à peine atteindre ; figurez-vous sa position perpendiculaire, sa figure allongée, maigre & décharnée, un vieux bonnet gris sur la tête, surmonté d'un énorme chapeau rabattu, les poches de la selle derriere lui, par-devant ses sacs à provisions, son *fer flamboyant* qu'il porte sur son épaule ; représentez-

vous, dis-je, un semblable personnage, & gardez votre sérieux si vous le pouvez.

Outre le bled d'Inde, les habitans cultivent une grande quantité de *squshes*, espèce de potiron ou melon. La semence en a été apportée d'Europe par les premiers colons; & depuis ce temps, il a toujours été cultivé avec le plus grand soin: il y réussit même mieux aujourd'hui qu'en Europe. Ce fruit a un goût fort agréable, lorsqu'il est cuit dans l'eau, & se sert comme légume.

Le Sol de la Nouvelle-Angleterre n'est pas par-tout le même; j'ai remarqué qu'il produisoit davantage vers le sud, où l'on trouve des marais dans les terrains bas, & presque par-tout des pâturages excellens. Les meilleurs de ces marais produisent ordinairement une tonne de foin par *acre*, & quelques-uns en produisent jusqu'à deux; mais ce n'est qu'un foin aigre & de mauvaise qualité. Le pays, comme je vous l'ai déjà dit, n'est favorable que pour le bled d'Inde. Les bêtes à cornes se trouvent en grand nombre dans la Nouvelle-Angleterre, & il y en a même de très-grosses; les porcs y

font aussi en très-grande quantité, & excellens lorsqu'ils sont engraisés avec le bled d'Inde, quelques-uns pesent jusqu'à cinq cents livres.

Nous nous sommes amusés à pêcher des *ell-wives* ou *all-wives*, poisson qui ressemble beaucoup au hareng par le goût & par la forme, mais plus petit; ils viennent, dans cette saison, dans les bayes & dans les plus petits détroits pour y frayer. La marée montante les amene en grande quantité; & quand elle baisse, ils remontent aussi loin qu'ils peuvent pour trouver de l'eau douce. Lorsque la marée est tout-à-fait basse, ils reprennent le chemin de la haute mer, & c'est alors qu'il est facile de le pêcher. On se sert pour cela d'un filet attaché à un cerceau, & fixé au bout d'une longue perche; ces filets sont très-amples, & d'un seul coup, on peut en prendre deux ou trois douzaines. C'est un objet de commerce des habitans, qui les salent & les mettent dans des tonneaux, pour les envoyer aux Indes occidentales.

Il est inutile de vous dire que nous autres anglois qui aimons naturellement à

nous occuper , nous en cherchons fans cesse les moyens. Maintenant , privés de livres & de gazettes , il est tout simple que nous cherchions à nous procurer des amusemens conformes à nos goûts respectifs. Quelques officiers , venus de l'orient de l'Angleterre , avoient formé le projet de faire combattre des cocqs , vous savez que j'ai toujours regardé cet usage barbare comme une atrocité , & que la nation qui souffre des cruautés semblables se dégrade. Je vous avoue que jai ressenti un plaisir bien vif en entendant la leçon donnée par une vieille femme à quelques officiers qui vouloient lui acheter un couple de beaux cocqs qui étoient dans sa basse-cour. Elle leur demanda d'abord si c'étoit pour les faire combattre , ou pour les tuer & les manger ? Lorsqu'ils lui eurent fait connoître leur intention , elle s'écria avec indignation : » Je » vous jure que vous ne les aurez ni l'un » ni l'autre , je ne crois pas qu'il y ait des créa- » tures plus altérées de sang que vous au- » tres anglois ; lorsque vous ne pouvez pas » vous égorger les uns les autres , vous voulez » exciter deux innocentes créatures à s'en- » tretuer.

» trefuer. Sortez, sortez de mon habitation,
 » vos cruautés n'ont pas encore été oubliées
 » à Waterdown (c'étoit un endroit où il
 » y avoit eu de si grands combats de cocqs),
 » où vous avez fait souffrir mille atrocités
 » à vos pauvres victimes ; allez, allez, sortez
 » à l'instant, vous dis-je. » Je ne puis vous
 dire combien je me suis diverti en les
 voyant décamper au plus vîte, car cette
 bonne femme étoit entrée dans une colere
 si violente, qu'elle les auroit battus ; & sa
 béquille qu'elle tenoit levée, & dans une
 direction menaçante, ajoutoit beaucoup à
 l'énergie de sa harangue. Voilà le seul
 exemple que je puisse me rappeler de l'hu-
 manité des Américains.

La Nouvelle-Angleterre produit une grande
 abondance de bois de construction, les bois
 & les marais étant pleins de chênes, d'or-
 mes, de frênes, de cypres, de pins, de
 châtaigniers, de noyers, de cedres, d'éra-
 bles, de sapins, de sassafras, & de sumachs,
 ainsi que de toutes les autres espèces d'ar-
 bres qui croissent en Angleterre. Les sapins
 y sont d'une hauteur prodigieuse, & très-
 propres à faire des mats, des vergues &

des planches. On se sert du sumach pour teindre & pour tanner ; le cedre produit des gommes odoriférantes , & leur sert en outre à faire des lattes pour couvrir leurs maisons , ce bois étant plus durable & plus capable que les autres de résister au mauvais temps ; mais l'honneur de leur forêt est le chêne , le spruce & le sapin , qui y croissent avec une telle abondance que la marine angloise pourroit y acheter ses bois de construction à meilleur compte que dans la Russie. C'est pour cette raison qu'il se construit plus de vaisseaux dans cette province , que dans toutes les autres parties de l'Amérique ; ils ont la réputation d'être bien faits & solides , mais c'est à cette même solidité que l'on impute le défaut qu'ils ont généralement d'être mauvais voiliers.

Les Européens s'accoutument difficilement au bruit que font les grenouilles , qui sont ici en très-grand nombre , & infiniment variées dans leurs especes. On ne fait d'abord d'où vient cet horrible vacarme dont on peut à peine s'empêcher d'être effrayé lorsqu'il frappe les oreilles pour la

premiere fois. Leurs croassemens font modulés à l'infini, & quelques-uns ressemblent au mugissement d'un bœuf. Pour vous faire concevoir en quel nombre elles sont sur ce continent, & quel bruit elles font cacables de faire, je vais vous raconter un trait, dont on m'a fait part & dont on m'a garanti la vérité.

Pendant une nuit du mois de juillet 1788, la ville de Windham, située sur la riviere de Weimomantie dans le Connecticut, reçut une vive alarme, occasionnée seulement par ces animaux. Toutes les grenouilles d'un étang voisin, qui avoit près de trois milles en quarré, & que les grandes chaleurs avoient mis à sec, s'étoient formées en corps, & marchoient pour gagner la riviere de Weimomantie, qui en est à cinq milles de distance, elles n'avoient pas d'autres chemins pour s'y rendre que de traverser la ville; & à minuit, elles y firent leur entrée. Les *grenouilles taureaux*, comme pour être les plus puissantes, ouvroient la marche, & les autres venoient ensuite. Elles étoient en si grand nombre, qu'elles mirent plusieurs heures à défilér; & comme elles avoient beaucoup souffert du défaut d'eau, leurs

croassemens ressembloient à des gémissemens ou plutôt à des cris affreux. Les habitans effrayés croyant que c'étoient les François & les Indiens, se jetterent à bas de leurs lits à moitié nuds & s'en fuirent à près d'un demi mille, sans regarder derriere eux; les plus courageux voyant cependant qu'ils n'étoient pas poursuivis, prirent la généreuse résolution de retourner sur leurs pas. Lorsqu'ils furent près de la ville, ils crurent entendre distinctement les mots, *Wight hilderkin*, *dies tété*(1), sons qui ont quelque rapport avec le bruit que font ces animaux; nos gens, dans leur frayeur, s'imaginèrent que le dernier mot étoit *traitez*, & trois des plus résolus s'avancerent en chemise pour traiter, en effet, avec le général; mais leur harangue n'ayant point obtenu de réponse, & ne pouvant rien distinguer dans les ténèbres qui étoient très-épaisses, leur terreur fut portée au comble. Ils étoient fort inquiets sur le sort qui les attendoit, quand heureusement les premiers rayons du jour

(1) Tels sont à-peu-près ces sons écrits à la maniere françoise, *ouét*, *hilderkaene*, *daïer tété*.

mirent fin à leur perplexité , en leur montrant que ces terribles ennemis n'étoient qu'une armée de grenouilles mourant de soif , & allant chercher de l'eau à la riviere.

Depuis ce temps les habitans de la Nouvelle-Angleterre font toujours des plaisanteries à ceux de Windham sur leur timidité ; mais je pense que , dans une occasion semblable , ces *Yankees* auroient pu ne pas montrer plus de courage.

Toutes les nuits , pendant cette saison , nous sommes environnés d'une musique qui n'est pas , à la vérité , très-harmonieuse , exécutée par les grenouilles , les grenouilletaux , les *hoopingows* (sorte de chat-huant) , & le *whipper will* , oiseau qu'on a ainsi nommé à cause de son chant nocturne , qui semble articuler *whipper will* ; il est aussi connu sous le nom de *pope* , parce qu'il prononce quelque chose de semblable de ce mot , lorsqu'il s'abat sur une branche ou sur une barriere. J'ai plusieurs fois essayé d'en tirer quelques-uns ; mais , comme ils sont d'une couleur rembrunie & qu'ils ont le vol extrêmement rapide , je n'ai jamais pu parvenir à en tuer un seul. D'après la des-

cription que les habitans m'ont faite de cet oiseau, il est de la grosseur d'un coucou, son bec est court & très-large, sa tête fort grosse, & ses ailes longues & étroites. Il porte au-dessous de la gorge une espece de membrane qu'il peut gonfler & emplir d'air à volonté, & c'est, dit-on, ce qui occasionne le bruit de pope lorsqu'il se perche. Malgré sa conformation, cet oiseau n'est pas carnassier; je crois, d'après ce détail, que ce pourroit bien être le faucon de Musquito, dont nous appercevons ici une grande quantité pendant le jour. Pour m'en assurer davantage, j'en ai tué un que j'ai trouvé absolument semblable à la description que l'on m'a faite de l'autre, si ce n'est que je ne lui ai point trouvé de membrane sous la gorge. Peut-être cette circonstance est-elle imaginaire, & je serois très-disposé à prononcer que le faucon de Musquito & le *whipper will* sont un même oiseau.

Je suis fâché de vous apprendre que les Américains ne réussissent que trop dans les efforts qu'ils font auprès de nos soldats, pour les engager à passer à leur service;

il y a quelques jours que toute la musique du soixante-deuxieme régiment (excepté le maître) a déserté. Elle est aujourd'hui incorporée dans un régiment américain qui est à Boston. Il est vrai que la tentation est bien forte, & il faut être un caporal Reeves & avoir sa fermeté pour résister. Jugez combien il est flatteur pour un soldat de savoir que, par sa désertion, il devient libre, qu'il est protégé, qu'il acquiert la permission de faire le commerce ou le métier qu'il veut; & que, s'il s'engage dans leur armée, il obtient bientôt une commission d'officier. Ils ont à présent un major Brown, qui a, en outre, un emploi dans les vivres, qui déserta du quarante-septieme régiment pendant la bataille de *Lexington* & de *Concorde*. Ce malheureux conserve tant de honte de sa bassesse, que quand il rencontre un de ces anciens officiers, il fait tout ce qu'il peut pour l'éviter. Vous conviendrez avec moi que ceux qui se trouvent subordonnés à un homme de cette espece, méritent bien d'exciter la compassion. Mais vous ferez charmé de la conduite noble & de l'énergie qu'a montrée un enfant de dix

ans , tambour dans notre régiment. Son pere , qui y étoit soldat , avoit déserté il y a quelque temps & étoit dans Boston ; il se risquoit quelquefois , pendant la nuit , à rôder autour de nos casernes pour tâcher de trouver son fils , & de l'emmener avec lui , par force , s'il en étoit besoin. Voyant que ses tentatives étoient vaines , il envoya un Américain pour négocier cette affaire , mais l'enfant lui répondit fierement : « Non , » dites à mon pere que , s'il a pu s'oublier » au point de déserté , & d'être infidele à » son roi & à sa patrie , son fils ne l'imitera pas ; c'est d'eux que je reçois le pain » que je mange , & je veux vivre & mourir » à leur service. Je suis , &c.

L E T T R E L V I.

De Mistic , dans la Nouvelle-Angleterre ,
le 10 Septembre 1781.

M O N C H E R A M I ,

N E soyez point surpris si je vous entretiens de massacres. La conduite que l'on tient ici semble annoncer des projets san-

guinaires. Depuis la lettre que je vous ai écrite, trois hommes ont reçu des coups de fusils ; l'un d'eux a été blessé, mais la catastrophe la plus malheureuse est la mort du lieutenant Brown du vingt-unième régiment, qui a été tué dans une chaise, en ramenant deux femmes des casernes. La sentinelle qui a fait le coup est un enfant à peine âgé de quatorze ans ; il lui cria d'arrêter, mais les chevaux n'obéissant point & étant emportés, M. Brown s'avança hors de la chaise & voulut parler. Le petit scélérat saisit cet instant pour le mettre en joue, & lui passa une balle dans la tête. Sans la présence de quelques officiers qui heureusement se trouverent là, & la grande discipline qui regne parmi nos soldats, le petit misérable auroit été mis en pièces, & on eut toutes les peines du monde à les empêcher d'aller l'enlever dans le corps-de-garde américain. Nous avons perdu par cet accident fatal un jeune homme de la plus belle espérance qui s'étoit signalé pendant la campagne, & qui, s'il eût vécu, auroit pu parvenir à tout.

Lorsque cet événement fut rapporté au

général Philipps, il écrivit sur-le-champ la lettre suivante au général Heath.

« Les meurtres & les assassinats ont cessé
» d'être regardés comme un crime, il feroit
» inutile de réclamer une justice dont l'ombre
» même est depuis long-temps bannie de ces
» provinces ; je borne ma demande à prier
» qu'il soit permis à un officier de se rendre
» au quartier du général Washington, pour
» lui soumettre cette affaire. »

Le général Philipps ne reçut point de réponse, mais l'officier commandant les troupes américaines eut ordre de le mettre aux arrêts chez lui ; & en conséquence, il y a des sentinelles posées aux environs de sa maison & de son jardin.

Quelques jours après la mort de M. Brown, on obtint la permission de l'enterrer dans l'église de Cambridge. Tous les officiers qui étoient dans la ville, & ceux des environs, assisterent au convoi. Vous pouvez vous imaginer combien cette cérémonie étoit lugubre ; chacun de nous déplorait la perte d'un jeune homme universellement estimé & chéri de ses camarades, & réfléchissoit que le même sort nous menaçoit peut-être

en vivant au milieu d'un tas de scélérats, qui paroissent faire si peu de cas de notre existence.

Je ne puis passer sous silence la petitesse avec laquelle les Américains témoignèrent leur ressentiment, pendant le temps que l'on faisoit un service sur le corps de notre camarade. Ils entrèrent dans l'église qui avoit été fermée depuis le commencement des hostilités, détruisirent tout ce que se rencontra sous leurs mains ; la chaire, le pupitre, la table de communion, & finirent par monter dans de superbes orgues, dont ils brisèrent les soufflets & les tuyaux ; quand ils n'apperçurent plus rien à sacrifier à leur brutalité, ils se retirèrent.

Quoique (comme le général Philipps le dit dans sa lettre, ce que je crois en effet très-réel) tous principes d'équité paroissent être bannis de ces provinces, les Américains n'en sont cependant point encore venus au point de ne prendre aucune connoissance d'un crime atroce, &, ne fût-ce que pour en imposer à la populace, ils veulent au moins avoir l'apparence d'en appeler à une justice qui ne prononce que ce qu'ils

lui dictent. Il fut donc ordonné qu'on assembleroit un conseil de guerre , pour juger le jeune foldat qui avoit tué le lieutenant Brown ; la décision du conseil fut envoyée , par le général Héath , au général Philipps , pour être communiquée aux troupes angloises , & portoit que « le conseil de guerre » qui s'étoit assemblé , pour examiner la » conduite d'une sentinelle américaine , qui » avoit tué d'un coup de fusil le lieutenant » Brown du vingt-unieme régiment , déclara » roit que le soldat avoit agi en brave & » fidele serviteur , & en conséquence l'acquittoit de toute poursuite. »

Ce n'est pas seulement aux officiers & aux foldats qui sont à Cambridge , que l'on s'attache à faire des insultes ; ceux qui sont à Rutland sont encore , s'il est possible , plus maltraités. Vous en jugerez par le fait suivant. M. Bowen , chirurgien du neuvieme régiment ; le lieutenant Toriano du vingtieme régiment , & le lieutenant Houghton du cinquante-troisieme régiment , étant à la promenade une après-midi , furent rencontrés par un habitant , qui , en sa qualité de *Select man* , (ce sont des especes d'inf-

pecteurs, qui reglent les affaires des paroisses, & citent les personnes qui n'assistent pas au service divin, obligeant ceux qui sont dans les rues le dimanche à cette heure, & même les voyageurs, à entrer dans l'église. Ce sont d'ailleurs des gens fort importans.) cet homme, dis-je, prétendoit à une autorité très-étendue, & s'étoit distingué dans différentes occasions par son insolence, & par les persécutions qu'il exerçoit sur les prisonniers de guerre, ainsi que sur les infortunés loyalistes restés dans ce canton. Ce personnage accusa ces Messieurs d'avoir passé sur son terrain; & avant qu'ils aient pu lui expliquer qu'ils n'avoient point cru s'être promenés ailleurs que sur la grande route, il les traita de la manière la plus outrageante, & leva même sur eux un fouet qu'il tenoit à la main. M. Bowen, qui se trouvoit le plus près de lui dans ce moment, repoussa l'insulte par un coup de poing, & il s'en suivit un combat où l'américain eut le dessous. M. Bowen n'en reçut pas moins quelques fortes contusions, car son adversaire étoit vigoureux, & ne mettoit pas moins de confiance dans sa force que dans sa prétendue autorité.

Quoique cette insulte ait été faite publiquement , & en présence de plusieurs personnes qui se trouvoient alors sur sa route , & qui déposèrent que M. Bowen avoit été frappé le premier , ces trois Messieurs , par l'influence du *Select man* , ne furent pas plutôt de retour chez eux , qu'un détachement de soldats vint les chercher pour les conduire au corps-de-garde , où ils passerent la nuit dans la chambre commune. Les soldats occupant les lits de camp , les prisonniers furent obligés de se coucher sur le plancher crotté , où ils eurent à souffrir toutes sortes d'indignités de la garde , qui , non contente de tenir les propos les plus indécents , crachoit sur eux pendant qu'ils étoient à terre. Le lendemain matin , ils furent conduits dans une chambre attenant le corps-de-garde , où ils n'étoient pas beaucoup plus commodément ; enfin , après sept ou huit jours de prison , on leur donna à entendre qu'ils alloient être livrés à la justice civile.

L'humanité du sieur Carter , major d'artillerie , (qui se trouvoit le doyen des officiers des troupes confédérées , en garnison à Rutland , considérant d'ailleurs qu'il étoit

de son devoir d'intervenir dans cette circonstance) le porta, dès le premier moment de l'emprisonnement de ces Messieurs, à s'intéresser vivement en leur faveur. Il avoit représenté à l'officier commandant la garde la cruauté & l'injustice de la conduite qu'on tenoit envers eux; mais voyant qu'il ne pouvoit obtenir aucune satisfaction, il demanda un passe-port pour envoyer un officier à Cambridge, enfin que l'affaire fût exposée par le canal du général Philipps à l'officier général commandant à Boston. Le major Carter informa alors les prisonniers des démarches qu'il avoit faites, & leur dit qu'il croyoit nécessaire, pour le bien de la chose, de traiter leur cause comme une affaire qui intéressoit toutes les troupes angloises, & qu'il leur ordonnoit, en conséquence, d'attendre le résultat de l'intervention du général Philipps vis-à-vis du général américain, & de ne faire aucune démarche par eux-mêmes.

Avant le retour de l'officier qui avoit été détaché au général Philipps, les prisonniers furent cités pour comparoître devant un juge qui résidoit à quelque distance de Rut-

land , & ils y furent conduits avec toutes les précautions que l'on emploieroit pour des criminels qui vont recevoir leur sentence. Ce magistrat étoit un apothicaire , qui , à quelques grands mots qu'il favoit par cœur , joignoit l'air empesé d'un prédicateur *Quaker*. Peut-être étoit-ce en faveur de ses qualités que le gouvernement l'avoit choisi , comme le seul homme capable de supporter tout le poids de la dignité d'un juge de village. Il étoit environné d'une nombreuse suite d'officiers de police , tels que *Commitre & Selectmen* , qui , joints à la multitude des spectateurs , que la curiosité avoit attirés à ce jugement , formoient une assemblée très-impofante.

Les prisonniers ne furent pas plutôt introduits devant ce tribunal auguste , que le docteur *Frienck* , (c'est le nom du magistrat) qui étoit dans un fauteuil , placé à l'endroit le plus avantageux de la chambre , sans attendre qu'aucune accusation fût portée contre eux , commença son interrogatoire , & leur demanda , avec toute la solemnité que requerroit l'importance de sa charge , s'ils s'avoient *coupables* des crimes dont on les chargeoit ? A une question aussi singuliere ,
je

je pense qu'il seroit difficile à la personne la plus douée de sang-froid de commander à son sérieux. Les accusés, eux-mêmes, ont assuré que ce n'avoit pas été sans de grands efforts qu'ils avoient retenu un fourire prêt à éclater; ils conserverent cependant toute la gravité que la décence exigeoit, & l'un d'eux répondit qu'ayant souffert plusieurs jours de prison sous une garde militaire, traitement qu'ils croyoient très-injuste, leur officier commandant avoit regardé cette affaire comme devant être une cause commune à toutes les troupes angloises; qu'ils s'en étoient, en conséquence, rapportés à leur général pour en avoir satisfaction; qu'il ne leur restoit plus qu'à attendre qu'il eût manifesté ses intentions, & que c'étoit toute la réponse qu'ils pouvoient lui faire.

Le juge outré d'une réponse, qui, selon lui, étoit une insulte faite à son caractère, les fit, sans hésiter, reconduire en prison, en les accusant *de mépris pour la cour*; & le lendemain, ils furent conduits, par des officiers de justice armés, à Worcester, qui étoit à dix milles de distance. On les renferma dans la prison de la province,

avec deux prétendus ennemis des *états*, dans une chambre très-étroite, qu'avoit occupée, quelque temps auparavant, une femme convaincue d'avoir assassiné son époux, & qui n'en étoit sortie que pour aller au supplice.

A leur entrée dans ce sombre séjour, ils ne purent s'empêcher d'être saisis d'horreur; & leurs compagnons d'infortune s'apercevant de leur émotion, l'un d'eux, qui étoit un marin, entreprit de les consoler, & leur dit, à sa manière, qu'il ne pouvoit comparer leur situation qu'à celle de tant d'autres *petits ours*, dont les malheurs étoient encore à naître. La chaleur excessive de la saison, jointe à l'odeur fétide de la prison, dont on ne leur permettoit jamais de sortir sous aucun prétexte que ce fût, & qui étoit tellement étroite que leurs matelas, quand ils les avoient étendus sur le plancher, en couvroient toute la largeur, auroient rendu leur existence insupportable, & peut-être même les en auroit privés, s'ils n'eussent pas trouvé le moyen d'exciter la pitié d'une femme mulâtre, qui leur apportoit leurs provisions à travers un trou, & qui, à

force d'argent & de belles promesses , consentit à entr'ouvrir quelquefois la porte de leur chambre pour renouveler l'air.

Les officiers du corps dans lequel ils ser-voient , n'oublièrent rien pour adoucir la rigueur de leur situation , & leur faisoient espérer une prompte délivrance par la médiation du général ; mais trois jours après leur emprisonnement , ils reçurent la visite d'un officier dépêché vers eux par le major Carter de Rutland , & qui leur dit de sa part , qu'il étoit très-fâché d'avoir été , sous quelque rapport , la cause occasionnelle de la disgrâce qui leur étoit arrivée ; qu'il lui en coûtoit infiniment de leur apprendre que les représentations qu'il avoit faites , relativement au traitement cruel & injuste qu'ils avoient essuyé , n'avoient produit d'autre effet qu'une lettre du général Philipps dont il leur envoyoit une copie , & dans laquelle il blâmoit leur imprudence en termes très-forts , paroissant offensé de l'insolence des Américains , dont il ne falloit pas faire plus de cas des insultes , ajoutoit le général , « que » du jappement des petits chiens. » Il terminoit sa lettre en disant que , d'ailleurs , il

ne pouvoit point se mêler d'affaires qui s'étoient terminées à coups de poing. Je ne puis m'empêcher de blâmer , dans cette circonstance , la conduite du général Philipps ; car s'il avoit ses raisons pour ne pas s'adresser au général Heath , il n'auroit pas dû au moins faire une sortie aussi amère sur les jeunes officiers , sur-tout si l'on observe que deux d'entre eux étoient innocens de la faute , dont on les rendoit tous également coupables. Le général devoit encore se rappeler , dans ce moment , qu'il étoit lui-même aux arrêts dans sa propre maison , pour n'avoir pu maîtriser son caractère bouillant.

En conséquence de cette désolante nouvelle , ces malheureux jeunes gens (dont deux , comme je l'ai déjà dit , n'étoient nullement coupables) , qui avoient trouvé jusqu'à ce jour quelques motifs de consolation dans l'idée qu'ils souffroient conformément aux volontés de leur officier supérieur , & comme on le leur avoit donné à entendre *pour le bien public* , qui s'étoient d'ailleurs flattés que par la médiation & le zèle de leur général ils obtiendroient bientôt justice ,

& seroient mis en liberté , se virent réduits à la nécessité de ne chercher de ressources que dans eux-mêmes.

Ayant consulté un avocat (agent nécessaire dans tous les pays du monde) , ce savant interprète des loix examina leur affaire , prit les informations qu'il desiroit relativement à l'état de leurs finances , leur donna à entendre qu'il seroit capable de prouver la nullité du délit contre les états , puisqu'il étoit évident que ce dont on les accusoit ne pouvoit affecter que l'état de *Massachusetts* (où ils étoient alors) ; mais il ajouta que , pour amener leur cause à la considération de la cour pendant les sessions actuelles , les frais seroient très - considérables. Les officiers acquiescerent aux conditions qu'il fit quelqu'exorbitantes qu'elles fussent , & parvinrent par ce moyen à sortir de leur horrible cachot , ils eurent sujet de dire en recouvrant leur liberté , qu'ils n'avoient pas plus à se louer de l'humanité de leur propre général , que de la justice des Américains.

Je vous ai souvent communiqué plusieurs de mes réflexions sur les réglemens de leur discipline militaire , & je crois que l'affaire

dont je viens de parler vous mettra à même de juger sur quelles bases leurs loix civiles sont fondées , en supposant même qu'ils parviennent à assurer leur indépendance. L'anarchie & la confusion en seront la suite , parce qu'ils manqueront de sages législateurs pour les soumettre à des loix équitables ; le voile dont sont couverts les yeux des Américains se déchirera bientôt , ils verront quelle a été leur erreur en renonçant à la vie tranquille & heureuse , & aux privilèges sans nombre dont ils jouissoient sous notre gouvernement. Peuples abusés , vous la reconnoîtrez cette erreur , & vous la reconnoîtrez quand il sera trop tard ! Je ne m'égare point ici en vaines déclamations ; je suis certain qu'il n'en est pas un seul , quelque enthousiaste que soit son zèle pour l'indépendance , qui puisse interroger son cœur , & dire qu'il éprouve la même aisance & la même félicité qu'autrefois. S'il jette les yeux sur l'avenir , ses réflexions ne doivent pas être plus consolantes ; il y en a plusieurs , j'en suis sûr , dont les yeux sont défillés , & qui se rétracteroient volontiers s'ils ne s'étoient pas engagés trop avant , ou s'ils

croyoient pouvoir le faire sans honte. Ils sacrifient leurs vies & leurs fortunes plutôt que d'abandonner un système qu'ils ont légèrement adopté. La différence d'opinions divisera toujours les hommes ; mais le comble de la folie est de ne vouloir pas ouvrir les yeux à l'évidence. Espérons qu'ils avoueront bientôt hautement leur erreur, & qu'une union solide & permanente se formera de nouveau entre la mère-patrie & ses colonies. Je suis, &c.

L E T T R E L V I I .

De Missic , dans la Nouvelle-Angleterre,
le 6 Novembre 1778.

M O N C H E R A M I ,

JE ne dois pas craindre , sans doute , que vous m'oublyiez , quoique je n'aie pas reçu de lettre de vous depuis un siecle. Votre amitié pour moi est si sincere , que vous avez indubitablement répondu à toutes les miennes , selon les conventions faites entre nous avant d'établir notre correspondance ; mais elles seront restées à New-Yorck où

je ne connois personne qui puisse me les envoyer. Plusieurs de mes camarades ont reçu des nouvelles de leur famille , & j'ai appris par notre ami le capitaine B... auquel vous avez écrit que vous jouissiez d'une parfaite santé , & que vous aviez fixé votre résidence dans le vieux château de vos ancêtres, dans le comté de Norfolk. Je ne vous somme point de répondre à la présente, attendez que vous ayez reçu celle qui lui succédera; je ferai, j'espère, alors en état de vous mander où vous pourrez adresser vos lettres pour qu'elles me parviennent. Le congrès a résolu de faire sortir notre armée de l'état de Massachusets pour l'envoyer à Charlottes - Ville , dans la province de la Virginie , où l'on a construit des casernes, & où il sera plus facile de nous approvisionner.

Quand nous fûmes informés de cette résolution , nous fûmes d'abord frappés d'étonnement ; mais , après quelques réflexions, il nous a paru évident que le congrès, en ordonnant une marche de huit cents milles, au milieu de l'hiver, n'a en vue que de décider nos soldats à déserter, plutôt que d'endurer d'aussi grandes fatigues. Le gé-

général Washington a eu l'humanité de donner
 ordre que l'on préparât des chariots pour
 les femmes & pour les enfans. Ce qui ajoute
 à la détresse de nos soldats est le misérable
 état de leurs uniformes, ils n'ont sur eux
 que les vestes qui ont été faites avec leurs
 habits d'hiver lorsqu'ils étoient dans le
 Canada. Ce qui rend encore cette situation
 moins supportable, c'est qu'il est arrivé de
 New-York, il y a deux jours, un navire
 chargé de draps pour habiller les troupes.
 Néanmoins on fournira aux soldats des sou-
 liers, des bas & des chemises, le reste sera
 envoyé dans la Virginie par la rivière *James*.
 Le général Philipps ne voudra sûrement
 demander aucune faveur au général Heath,
 qui cependant ne seroit pas assez inhumain
 pour refuser de retarder le départ d'une seule
 semaine. Ce temps suffiroit pour habiller nos
 soldats; tout est en mouvement & en con-
 fusion: la première division doit se mettre
 en marche le 10 du courant, l'armée suivra
 en différentes colonnes, & dans le même
 ordre qu'elle a observé en se rendant de
 Saratoga à Cambridge.

Ce qui ajoute à nos peines, c'est que nous

manquons d'argent pour faire cette route. Il n'en est point arrivé de New-York, & le commandant en chef vient d'écrire au général Philipps, que le gouvernement anglois avoit décidé que l'on n'enverroit plus d'argent comptant aux troupes conventionnelles. Cet ordre a eu lieu, sans doute, pour empêcher que le grand nombre d'espèces monnoyées, nécessaires pour soudoyer les troupes, ne circulât parmi les Américains, & ne les engageât à nous retenir plus long-temps. Le motif est assurément très-bon; mais que deviendront nos pauvres subalternes à qui leur paye suffit à peine pour subsister? N'importe, me direz-vous, l'intérêt particulier doit être sacrifié au bien général; il nous faudra donc avoir recours à la seule ressource que nous ayons pour ne pas mourir de faim, c'est-à-dire, tirer des lettres-de-change sur le caissier de l'armée. Mais vous prévoyez, sans doute, les tristes effets qui en feront la suite. La ruine de la moitié des officiers est presque inévitable, ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés que l'on parvient à faire escompter une lettre-de-change pour laquelle on ne reçoit que

du papier-monnoie qui baiſſe ſi rapidement, qu'il perd, en peu de temps, un tiers de ſa valeur. Cette valeur eſt tellement diminuée depuis que nous ſommes ici, que l'on nous donne pour une guinée ſoixante à ſoixante-dix dollars, &, en faiſant eſcompter une lettre-de-change, à peine pouvons-nous en recevoir quarante, ce qui, avec l'eſcompte & les autres défalcatiſons, fait une perte conſidérable ſur chaque billet. La politique exige peut-être qu'on ſuſpense le paiement des troupes ; mais la fortune d'un grand nombre d'individus en ſouffrira beaucoup. Il eſt de fait que, ſur un billet de dix livres ſterlings, on ne reçoit réellement que ſix guinées & demie, jugez du reſte en proportion.

Les habitans de Maſſachuſets ſoutiendroient le crédit de l'argent du congrès & en augmenteroient un peu la valeur, ſi ceux du ſud de la Caroline & de la Virginie qui, dans les trafics conſidérables qu'ils font, ſont obligés de prendre le papier-monnoie en paiement, ne s'empreſſoient de le réalifer, convaincus de l'incertitude de ſa valeur. Ils ſe rendent en conſéquence à

Boston, comptant pour rien les fatigues d'un si long voyage, &, comme ils n'ignorent pas les dangers auxquels ils s'exposent, ils prennent les plus grandes précautions. Comme les habitans du midi sont, en général, plus lians & plus ouverts que ceux du nord, & qu'ils connoissent les principes généreux des officiers anglois, ils nous abordent souvent quand ils nous rencontrent à la promenade; ils entrent en conversation avec nous, & nous demandent franchement si nous avons besoin de papier-monnoie? Ils ont moins de confiance dans les Allemands, depuis que deux officiers allemands, qui n'avoient pas pu s'accorder avec l'un d'entre eux, porterent contre lui des plaintes, & le firent emprisonner à Boston. Ces marchands de papier-monnoie ne se trouvent pas tous les jours; quelquefois même on n'en rencontre pas. Dans d'autres momens, on en voit une ou deux douzaines ensemble. Alors nous nous acoistons les uns les autres, & nous parlons d'affaires. Un jour, une guinée monta de 25 ou 26 dollars jusqu'à 36; & il est à remarquer que, quand leur valeur hausse, elle ne baisse plus.

Il y eut, il y a quelques jours, une assemblée des officiers supérieurs des différens corps chez le général Philipps, pour conférer sur les moyens de trouver de l'argent. On proposa plusieurs mesures opposées les unes aux autres, & le trésorier-général de l'armée angloise fut consulté. Mais on ne put s'accorder sur le choix du parti que l'on avoit à prendre. Un officier-commandant observa au général Philipps qu'il regardoit impossible que les troupes se missent en marche sans argent, & qu'il étoit sûr que les officiers de son régiment n'avoient pas entr'eux tous vingt dollards en papier-monnoie. « Morbleu, monsieur, répondit » le général avec vivacité, est-ce ma faute » à moi ? Je ne puis pas faire de l'argent. » Si, en me coupant la tête en piece, vous » pouviez faire de moi des billets au porteur, » je me sacrifierois volontiers pour l'avance- » tage de l'armée. » Enfin, il fut résolu que le trésorier-général de l'armée prendroit le parti que sa prudence lui suggéreroit, & il se procura, dès le lendemain, une somme considérable qui fut aussi-tôt distribuée aux différens régimens. Cette somme suffira aux

troupes pour se mettre en marche , & le trésorier doit se rendre à New-York dans l'espoir d'engager le commandant en chef à leur faire quelque argent.

Un officier , qui est en quartier avec moi , fut choisi pour être porteur de la somme qui devoit être distribuée parmi les différens régimens cantonnés à Rutland , — vous n'auriez pu vous empêcher de rire de son embarras , si vous aviez vu avec quel soin inquiet il cherchoit à cacher son papier-monnaie. Le jour commençoit à tomber , & il craignoit de s'égarer dans la route. A peine avoit-il deux cents livres sterlings ; mais cette somme toute en papiers de la valeur d'un dollard paroissoit plus considérable qu'elle ne l'étoit réellement. Enfin il crut que le moyen de ne rien perdre étoit de les coudre dans son habit , il ordonna à son domestique de mettre la main à l'œuvre , & se rendit ainsi chargé à Rutland où vous ne doutez pas qu'il n'ait été bien reçu. Si ce secours nécessaire n'étoit pas arrivé , la confusion fût devenue dangereuse : plusieurs officiers , plutôt que de partir sans argent , s'étoient déjà fait arrêter , & alloient se rendre en prison.

Si je ne ressentois pas vivement la détresse des soldats, je vous avoue que je trouverois beaucoup de plaisir dans cette marche. Elle me fournira l'occasion de voir la partie méridionale de l'Amérique, dont on m'a tant vanté la supériorité sur les provinces que nous allons quitter, ce dont j'ai le plus vif desir de juger par moi-même. Ce sera pour nous tous une satisfaction de quitter un pays où, depuis notre arrivée, nos troupes ont essuyé les traitemens les plus cruels, & où les habitans ont toujours montré si peu d'égards & de politesse envers les étrangers, même dans le temps de leur prospérité.

Ne trouvez pas mauvais que je vous écrive une si courte épître; je suis obligé de faire des préparatifs pour cette longue marche, mais je vous promets que je saisirai avec empressement toutes les occasions qui se présenteront, pour vous assurer que je serai toujours votre, &c. &c.

LETTRE LVIII.

Sherwood-Ferry sur les bords de la Ware,
ce 10 Décembre 1778.

MON CHER AMI,

APRÈS avoir quitté la Nouvelle-Angleterre , je rejoignis le régiment à l'instant où il venoit de traverser la riviere de Connecticut à Endfield ; mais peu s'en est fallu que je ne me fois fait mettre en prison dans ma route avec un autre officier qui m'accompagnoit ; nous avions pris , par inadvertance , un chemin contraire à celui qui nous étoit marqué , & nous entrâmes dans la ville de Springfield , qui étoit précisément un endroit que l'on nous avoit profcrit , comme étant le grand arsenal des états de Massachusets ; par le hasard le plus heureux , notre hôte étoit un royaliste zélé , & il eut la bonté de nous tenir cachés jusqu'à la pointe du jour , où nous ne nous fîmes pas prier pour décamper. Il nous eût été très-aisé de prouver que nous n'étions entrés dans cette ville que par accident ;
mais

mais les Américains ne veulent pas toujours se rendre à de bonnes raisons , & il est très-probable qu'ils auroient trouvé quelques gens assez honnêtes pour jurer que nous étions des espions , & que cette erreur supposée n'étoit que pour mettre le feu à leurs arsenaux.

Dans la petite ville de Sharon , par où nous sommes passés pour nous rendre à Connecticut , nous vîmes un moulin d'une structure fort curieuse , qui a été inventé par Joël Honwey , & pour lequel il a reçu une récompense de vingt livres sterlings de la société des arts & des sciences. Au moyen d'une seule roue , toute la mécanique est mise en mouvement. Il y a une machine pour battre le bled , une pour le vanner , deux pour le moudre , & deux autres pour le bluter. Il s'en trouve encore une où le chanvre ou le lin sont écrasés ; & une autre où on acheve de les préparer ; ce qui ajoute au mérite de cette invention , c'est que l'on peut discontinuer une de ces opérations sans nuire aux autres.

La plupart des lieux par où l'on passe pour se rendre à Connecticut sont nommés

JurifdiCTIONS (tels que la jurifdiCTION d'End-freld , de Suffield) , ce ne font pas des villes régulières comme en Angleterre , mais un certain nombre de maifons , difperfées çà & là , dans un efpace de terrain affez confidérable , & qui ne font qu'une même corporation , ayant le droit d'envoyer des membres à l'afsemblée des états-généraux. Vers le centre de ces jurifdiCTIONS fe trouve ordinairement l'églife ou le *Meeting* (1) , elle eft fouvent environnée de quelques maifons. Une chofe infiniment défagréable pour le voyageur haraffé de fatigue , c'eft lorsqu'il demande à quelle diftance il fe trouve de telle ville , & qu'on lui répond qu'il eft dans cette même ville où il defiroit fi ardemment d'arriver ; la fatisfaction qu'il éprouve eft de courte durée. Comme il eft tout fimple , après une longue marche , d'avoir befoin de repos , la queftion naturelle qui fuit l'information que l'on vient de recevoir a pour objet de fe faire indiquer la taverne où l'on

(1) *Meeting* , on donne ce nom en Angleterre aux chapelles de toutes les feétes qui ne font point de la religion dominante , ce mot fignifie lieu d'afsemblée.

doit descendre. On vous répond alors le plus poliment du monde, que, lorsque vous aurez encore marché sept à huit milles, vous trouverez la taverne en question, & même une église si vous le desirez.

J'ai observé que presque toutes les maisons sont bâties sur un même plan; & ce qui paroîtra singulier, c'est que la plupart de ces maisons ne sont qu'à moitié construites; celles qui ne sont pas achevées ne peuvent présenter qu'un coup-d'œil très-désagréable, puisqu'on voit toute la charpente qui soutient le bâtiment. M'étant informé quelle pouvoit en être la raison, j'ai appris que, lorsqu'un homme faisoit bâtir une maison, il n'en faisoit construire que la carcasse, & la moitié du dedans pour en faire sa demeure, laissant à son fils le soin de rendre l'autre moitié habitable lorsqu'il se mariera. Par ce moyen le pere & le fils demeurent séparément, quoique sous le même toit. Quand vous voyez ces maisons à l'extérieur, vous ne vous appercevez pas qu'elles sont imparfaites, les portes & les fenêtres étant en bon ordre; mais lorsque vous y entrez, & que vous voyez une mai-

son à moitié finie, si vous en ignorez la cause, vous ne pouvez vous empêcher de plaindre le propriétaire d'avoir manqué de moyens pour achever son habitation.

Avant de traverser la riviere du côté du nord, nous allâmes à Fishkill, qui ne contient pas plus de cinquante maisons dans un espace de trois milles. Cette place a été le principal point de réunion de l'armée des Washington, & il s'y trouve des magasins, des hôpitaux qui seuls forment un groupe assez considérable pour donner l'idée d'une ville. Ces bâtimens sont construits près d'un bois & au pied d'une montagne, où il y a une grande quantité de cabannes, qui ont servi de quartier d'hiver à l'armée américaine, & dans lesquelles ils doivent retourner l'hiver prochain. Ces cabanes me paroissoient être de foibles abris contre le mauvais temps & le froid rigoureux qui se faisoient sentir dans ce pays. Je crois aussi que ces chaumieres doivent être très-malsaines, car les murailles en sont faites de petites pierres inégales, dont les intervalles sont remplis de paille & de terre, le tout couvert de quelques planches qui en forment le toit. La

cheminée est placée à l'une des extrémités de cette cahute , & la porte se trouve sur le côté. On a élevé de bonnes casernes près des magasins , & une prison environnée de palissades très-hautes. Cette prison a été remplie par beaucoup d'infortunés trop attachés au gouvernement , qui furent enlevés de leurs plantations pour n'avoir pas voulu prêter le serment de fidélité aux Etats-Unis , & qui ont été renfermés dans cet endroit jusqu'à ce qu'une chaloupe pût les conduire à New-York. Les Américains aiment tellement à opprimer , qu'ils ne veulent pas même que l'on reste neutre ; ils forcent par cette raison tous les habitans à prêter le serment exigé ou à quitter le pays.

En traversant la rivière , nous vîmes deux grandes chaloupes remplies des exilés que l'on conduisoit à New-Yorck. Nos bateliers nous dirent que plusieurs d'entr'eux avoient mieux aimé quitter des maisons charmantes & des plantations considérables & bien cultivées , plutôt que d'abandonner la cause royale.

Le général Washington craignoit que sir Henry Clinton ne fit quelques efforts pour

nous délivrer, soit en tentant une expédition sur la riviere du nord, soit pendant notre marche à travers les Jerseys. Il prit en conséquence toutes les précautions possibles pour faire avorter les mesures que l'on auroit pu prendre à cet effet; &, à l'arrivée de notre armée à Fishkill, le général Washington fit marcher la sienne dans le centre des Jerseys, & détacha un corps considérable de troupes pour nous escorter. Il redoutoit tellement cette délivrance que chacune de nos brigades étoit gardée par une des siennes, qui faisoit marcher nos soldats sur une colonne fort ferrée. Les officiers ne furent pas gardés de si près, l'on n'épia même pas nos démarches avec une grande attention, parce qu'on avoit eu la précaution de nous faire signer des conventions avant notre départ de la Nouvelle-Angleterre. Maintenant que nous avons passé la Ware, la milice de Pensylvanie doit nous garder; & les brigades qui nous ont escorté à travers de New-York, & les Jerseys doivent retourner à l'armée de Washington.

Dans une lettre précédente, je vous ai

donné mon opinion relativement à la possession de la riviere du nord , je la vis pleinement confirmée , en traversant cette riviere. Car les Américains jugeant que notre plan , pour la campagne de 1777 , étoit de nous en rendre maîtres , & de séparer par ce moyen les états de l'orient de ceux de l'occident , après nous être emparés des forts de Montgommery & de Clinton ; & voyant en outre que nos troupes s'étant avancées jusqu'à *Æsopus* , retournoient à New-York , ils commencerent à fortifier *West-Point* : cette forteresse n'est pas encore achevée , mais elle sera imprenable lorsque la dernière main aura été mise à cet ouvrage , & elle pourra s'opposer au passage de toutes les flottes. Elle est bâtie sur une pointe de terre qui s'avance dans la riviere à l'endroit où elle fait un coude , en se rétrécissant , & peut-être par ce moyen couper le passage aux navires qui veulent la remonter ou la descendre. Les Américains , sans doute , ont fait choix de ce poste , comme étant le plus important à fortifier ; ils ont encore reconnu que *Fish-Hall* étoit l'endroit le plus

convenable pour servir d'entrepôt à toutes les especes de provisions : étant située sur la grande route de Connecticut & près de la riviere du nord , elle ouvre une communication entre les provinces du nord & celles du sud ; je crois pouvoir affirmer , & ce n'est pas d'après ma seule opinion , puisque les Américains en conviennent eux-mêmes , que si nous eussions su conserver la possession de la riviere du nord , la guerre seroit maintenant presque terminée en faveur de la Grande-Bretagne.

En traversant les Jerseys , j'ai été enchanté des chûtes d'eau que l'on trouve sur la riviere Passac , elles sont différentes de celle de Montmorency , & de toutes les cataractes que j'ai vues jusqu'à présent. Cette riviere a près de cent vingt pieds de largeur , & , quoique son cours soit fort rapide , sa surface est très-unie , jusqu'à ce qu'arrivant à un abîme qui traverse le canal , elle y tombe perpendiculairement , & forme une nape de la hauteur de près de soixantedix pieds ; une des extrémités de l'ouverture du rocher est fermée , & c'est par l'autre que l'eau tombe avec une vitesse incroyable,

en formant un angle : après avoir serpenté au-travers de plusieurs rochers , elle finit par se jeter dans un canal très-large. La cascade , lorsque je la vis , offroit le spectacle d'un arc-en-ciel , dont les couleurs nuancées à l'infini étoient des plus vives. L'imagination ne peut rien ajouter à la beauté de ce spectacle ; cette irrégularité de la nature , aussi extraordinaire qu'elle est magnifique , a sans doute été causée par un tremblement de terre. Les habitans , qui demeurent près de cette riviere , conservent le souvenir de deux Indiens qui s'étant hasardés d'approcher , dans leur pirogue , trop près de cette chute d'eau , tomberent dans le précipice , & furent mis en pieces.

Cette chute n'est pas la seule beauté que présente la riviere. Il se trouve une autre cascade à la distance d'une centaine de pieds de la grande , où l'eau passant à différentes reprises sur les bords des rochers coule doucement , & tombe seulement de la hauteur de deux ou trois pieds.

La riviere du nord m'a frappé par le spectacle imposant qu'elle présente ; d'un côté , c'est une chaîne majestueuse de montagnes qui

borne une de ses rives ; de l'autre , elle offre aux yeux des prairies agréables , des terres bien cultivées , & des fermes éparfées dans tous ses environs.

La largeur de cette riviere , qui a près d'un mille & demi , ajoute encore à la beauté du point de vue ; mais , quoique charmé de tout ce qui fraploit mes yeux , je ne pouvois m'empêcher de me porter en imagination à New-York , où chacun de nous desiroit si ardemment d'arriver , & qui n'étoit plus qu'à quelques milles de distance. La riviere est navigable pour de grosses corvettes depuis New-York jusqu'à Albany ; on pourroit de-là pénétrer par la Mohawk , & par d'autres rivieres (excepté dans quelques lieux qui sont trop distans) jusques dans les parties les plus intérieures de l'Amérique , & même s'avancer , en traversant le pays des six nations jusqu'au lac Ontario : en suivant ensuite la riviere d'Hudson ou du nord , on s'ouvre une communication avec le fleuve Saint-Laurent par les lacs George & Champlain & la riviere Savel ; cette riviere mérite sur-tout la plus grande attention. Si la guerre actuelle n'eût pas eu

lieu , on avoit formé le projet de la rendre navigable pour des bâtimens de moyenne grandeur en élargissant son canal dans quelques endroits , & en construisant des écluses. Sans doute le siecle prochain verra s'ouvrir , pour les bâtimens de transport , un canal de navigation non interrompu , entre Quebec & New-York , ce qui fera du plus grand avantage pour le commerce de l'Amérique , & deviendra pour ses habitans une source inépuisable de richesses.

Le peu que nous avons pu voir de New-York nous paroît très-bien cultivé , le sol produit des grains de toutes les especes ; les bêtes à cornes , les porcs & la volaille s'y trouvent en abondance ; quant aux Jerseys , il m'est impossible de vous en faire une description ; nos gardes nous firent prendre une route détournée , & si éloignée des habitations , que je n'ai pas eu le plaisir de voir un pays qui , avant la guerre , étoit nommé le jardin de l'Amérique.

Avant de traverser la riviere du nord , nous passâmes par une petite ville , nommée Stopel , qui n'est presque habitée que par

des Hollandois. Les maîtres de la maison où nous fûmes logés , poufferent l'honnêteté au point de vouloir à peine nous laisser payer une partie de notre dépense , nous en conclumes d'abord qu'ils étoient partisans de la cause royale ; en conséquence , quelques officiers parlerent fort librement du congrès & du général Washington , observant qu'il étoit honteux pour le congrès de nous laisser payer nos dépenses , tandis que nous devrions être défrayés de tout. Le maître de la maison sortit de la chambre à l'instant même ; & lorsque nous nous disposions à monter à cheval , il nous présenta un mémoire très-long , dont tous les articles étoient portés à un prix exorbitant , & dont il exigea le paiement. Nous fûmes très-étonnés d'une pareille demande , d'autant que , l'instant d'au paravant , nous venions de lui payer ce qu'il nous avoit demandé. Sur la représentation que nous lui en fîmes : « Oui , mes-
» sieurs , nous dit-il , il est très-vrai que vous
» venez de me donner de l'argent , je m'en
» suis contenté , je croyois que le congrès
» vous défrayoit ; vous venez de me dire
» que le congrès ne vous rembourseroit pas

„ vos dépenses , alors il ne m'est plus possible
 „ de retrancher la moindre chose de mon
 „ mémoire. „ Nous fûmes obligés de payer.
 Ce fut un avis pour nous , de ne plus nous
 permettre à l'avenir ni plaintes ni plai-
 santeries sur le compte du congrès de-
 vant des gens que nous ne connoîtrions
 point.

Le trésorier nous rejoignit , comme nous
 nous y attendions dans les Jerseys , ce qui
 nous donna la facilité de continuer notre
 marche. Il nous informa que sir Henry
 Clinton se proposoit de faire cet hiver un
 échange de prisonniers. Il y en a déjà eu
 un , dans laquelle la justice n'a pas été
 exactement consultée. Plusieurs de nos offi-
 ciers ont déjà obtenu leur liberté de préfé-
 rence à d'autres , ce qui a vivement offensé
 ceux qui sont restés , l'usage étant , en pa-
 reil cas , de faire tirer au sort ceux qui
 doivent être changés.

Jusqu'à présent le temps a été tempéré &
 très-beau , circonstance heureuse pour nos
 soldats qui ont presque toujours couché
 dans les bois & en plein air. Depuis notre
 arrivée dans un pays plus peuplé , ils logent

dans des granges. Quand nous avons quitté la Nouvelle-Angleterre , le froid étoit très-rigoureux ; mais à mesure que nous nous sommes avancés vers le sud , nous avons éprouvé une température plus douce. Nous nous étions remis en marche un matin par le plus beau temps possible ; quelques officiers en témoignoiient leur satisfaction lorsqu'une vieille femme , mêlée parmi la foule des curieux que le desir de nous voir passer avoit attirée , s'écria dans un excès de rage : « Il faut , sur mon ame , que le bon Dieu » soit devenu *Tory* pour donner un si beau » temps à ces Anglois pendant leur route. »

Je couchai aux Jerseyes chez un royaliste. Il avoit abandonné une superbe plantation qu'il avoit près de Trenton pour se retirer dans ce lieu , & y attendre la fin de la guerre ; il se plaignoit amèrement des déprédations commises par les troupes , tant ennemies qu'Américaines ; & nous dit avoir remarqué que les Anglois se contentoient de détruire la basse-cour , mais que les Allemands entroient dans les maisons , brisoient les armoires & emportoient l'argenterie , les habillemens & tous les effets de quelque

valeur qui se trouvoient sous leurs mains. Pour me donner une idée de ces excès auxquels ils se portoient , il me raconta qu'il vit un jour plusieurs Hessois entrer dans une maison abandonnée par le propriétaire , & où il avoit laissé une horloge , quelques tables & des chaises ; que peu de momens après un de ces soldats en sortit , emportant avec lui l'horloge , la boîte & tous les poids ; il avoit vingt milles de chemin à faire avec cette charge énorme , outre son fourniment , avant de gagner New-York où il se proposoit de la vendre , & dont il aura eu assez de peine à trouver trois ou quatre dollards.

Le même particulier me dit ensuite que la façon dont nous avons traité les habitans des Jerseys (parmi lesquels nous avons des ennemis , mais dont plusieurs n'avoient point pris parti dans la querelle , & un grand nombre étoient partisans zélés de notre gouvernement) , avoit fait un tort si considérable à notre cause que ceux qui étoient pour nous , s'étoient détachés de notre parti ; les personnes qui avoient jusqu'alors observé une neutralité parfaite s'étoient rangées du

côté des Américains , & l'animosité de ces derniers en avoit acquis une nouvelle force ; il ajouta que , dans les papiers-nouvelles , on avoit exagéré les excès commis par nos troupes ; qu'on avoit gravé des estampes , où tous les faits étoient outrés , & qu'on étoit parvenu par ce moyen à déterminer ceux qui balançoient sur le parti qu'ils devoient adopter , en aigrissant tous les habitans des colonies contre la mere-patrie ; il finit en nous disant , les larmes aux yeux , qu'il ne nous restoit que peu ou point du tout de partisans dans cette province , depuis que nous avons pillé la ville de Jersey.

Les habitans de New-York & ceux de Jersey descendent des Hollandois qui vinrent les premiers s'établir dans ces provinces , ils n'ont point dégénéré de leurs ancêtres pour l'industrie , la frugalité & l'économie bien entendue. Avant la guerre , ils jouissoient des douceurs de l'abondance , & le fermier sur-tout n'avoit rien à desirer ; mais à présent ils sement & plantent sans savoir qui recueillera les fruits de leurs travaux. On s'empare de leurs grains , de leurs fruits , de leurs bestiaux pour approvisionner l'armée

du

du continent , & on leur donne des mandats pour en recevoir la valeur au trésor de Philadelphie ; ceux que l'on soupçonne d'être attachés à la cause royale sont quelquefois traités avec si peu de ménagement , qu'on leur laisse à peine de quoi nourrir leur famille , & ensemençer leurs terres. Infortunés , quelle erreur est la vôtre ! vous triompherez ! vous serez indépendans ! mais que vous en reviendra - t - il ? les chaînes dont vous croyez vous affranchir , n'en deviendront que plus pesantes.

Je vis dernièrement un oiseau que l'on ne trouve qu'en Amérique , on l'appelle *Mocking-bird* (l'oiseau imitateur) , à cause de la perfection avec laquelle il imite le chant & les cris des autres oiseaux. Son plumage n'a rien de remarquable ; il est très-difficile à élever , on ne le voit que dans l'été ; son gosier est si flexible , & son ramage si mélodieux qu'il surpasseroit , je crois , le rouge-gorge , si on l'instruisoit. Celui que je vis imitoit si bien le chant du coq , que je crus , en l'entendant , qu'il y en avoit réellement un dans la

chambre. Il est extrêmement timide , & fait son nid dans les broussailles. On assure que si quelqu'un découvre le nid & va regarder ses œufs , cet oiseau les abandonne pour jamais. Si l'on prend une nichée de petits nouvellement éclos & qu'on les mette en cage , il faut avoir grand soin de la mettre dans un endroit où la mere ne puisse pas atteindre. Elle iroit alors leur porter la béquée pendant trois ou quatre jours ; & lorsqu'elle verroit qu'elle ne peut pas leur procurer la liberté , elle les abandonneroit ; les petits ne tarderoient pas à mourir , car étant accoutumés à ne recevoir leur nourriture que de leur mere , ils cesseroient de manger quand ils ne la verroient plus. Les habitans prétendent que la femelle , pour affranchir ses petits de la captivité , lorsqu'elle voit qu'il ne lui reste plus d'autres moyens , cherche du poison qu'elle leur porte la dernière fois qu'elle leur donne à manger. — Si ce n'est pas un conte fait à plaisir , cela montre combien toutes les créatures ont l'esclavage en horreur , & de quels efforts elles sont capables pour se procurer la liberté. Cette

réflexion me rappelle ma disgrâce présente,
& je ne m'appesantirai pas plus long-temps
sur un semblable sujet. Je suis votre, &c.

L E T T R E L I X.

Lancastre dans la Penfylvanie,

le 16 Décembre 1778.

MON CHER AMI,

Nous resterons ici deux jours, & peut-être davantage; je ne puis employer cet instant de loisir plus agréablement qu'en vous donnant les détails de notre marche depuis la riviere de Delaware jusqu'ici. Nous traversâmes cette riviere dans des *scolwls*, qui sont des especes de bacs ou bateaux plats, assez grands pour contenir un chariot attelé; on s'en sert ordinairement dans ce pays pour traverser les rivieres, & il n'y a pas le moindre risque à courir. Ces bacs vont ordinairement à la rame, mais dans l'anse de Conestoga, qui est à trois milles de cette ville, on les conduit à l'aide de cordes qui sont fixées sur les deux bords.

Quand on a traversé la Delaware , il semble que l'on soit transporté dans un autre pays , tant le sol est fertile & bien cultivé. La population y est considérable ; on voit , dans les campagnes , un grand nombre de fermes , les unes près des chemins , les autres un peu plus éloignées. Entre ces habitations & les grands chemins sont de belles plaines & d'excellens pâturages. Plusieurs de ces fermes sont bâties en pierres , ont deux étages , & sont couvertes de bardeaux de cedre ; mais le plus grand nombre sont construites en charpente , dont les intervalles sont remplis d'argille. Les fours sont ordinairement un peu éloignés des maisons , & ont un toit pour les garantir des injures du temps.

Les fermiers , dans la Pensylvanie & dans la province des Jerseys , sont plus curieux d'avoir de belles granges que de belles maisons. Ces granges sont assez ordinairement de la grandeur de nos églises de campagne. Le toit , qui est fort élevé , s'incline en pente douce de chaque côté , & est couvert de bardeaux. Les murailles ont environ trente pieds de haut ; l'aire est dans le milieu , au-

dessus se trouve un grenier, fait pour ferrer les gerbes qui n'ont pas encore été battues ; d'un côté, il y a une écurie ; de l'autre, une étable pour les vaches ; & les autres habitans de la basse-cour y ont aussi leur logement particulier. Il se trouve une porte à chaque extrémité de ce bâtiment, de sorte qu'une charrette attelée d'un cheval peut, au besoin, traverser d'un bout à l'autre, & que l'aire, l'écurie, l'étable, les remises, les greniers, &c. sont tous sous le même toit.

Les habitans de la Pensylvanie sont industrieux & endurcis au travail ; la plupart jouissent d'une aisance honnête, mais on ne les regarde pas comme riches. Il est rare, en effet, de trouver dans l'intérieur des terres des personnes fort opulentes : ils sont cependant logés commodément, bien nourris ; leurs habillemens sont propres, & leur coûtent peu, car la classe inférieure fabrique elle-même les étoffes de laine, & les toiles dont elle a besoin ; ce qui contribue à entretenir l'industrie parmi les braves gens, c'est qu'il n'y a que peu de negres dans le pays. Ils emploient un moyen assez singulier

pour empêcher les oies de pénétrer dans leurs enclos par les trous qui s'y trouvent, ils leur attachent au col quatre petits bâtons en croix, de la longueur d'un pied, vous ne sauriez croire combien ces animaux ont l'air gauche avec cette parure. Pour empêcher les chevaux de sauter par-dessus les enclos, ils leur attachent au col un morceau de bois, à l'extrémité duquel pend un crochet qui les arrête à l'instant où ils s'élèvent pour franchir les barrières; ces barrières, dans la Pensylvanie, sont formées avec des planches, de même qu'en Angleterre. Il y a des fermiers qui emploient un autre moyen; ils attachent le pied de devant du cheval avec celui de derrière, ce qui le force à marcher doucement & l'empêche de s'élever; mais ces deux méthodes sont également dangereuses pour les chevaux qui se blessent fort souvent.

Il y a très-peu d'abeilles dans la Nouvelle-Angleterre, mais dans la Pensylvanie chaque fermier entretient sept ou huit ruches; il est assez surprenant qu'il y ait ici un aussi grand nombre de mouches, car toutes les abeilles que l'on trouve sur ce continent

ont été originairement apportées d'Angleterre à Boston, il y a environ cent ans. Cet insecte précieux ne paroît pas indigene en Amérique, & les premiers planteurs n'en ont jamais vu en abattant les forêts immenses qui couvroient une grande partie du nouveau Monde pour les mettre en valeur. Une autre preuve non moins convaincante de cette vérité, c'est que les Indiens, qui ont dans leurs langues des mots pour désigner toutes les especes d'animaux & d'insectes connues dans leur pays, n'en ont pas pour l'abeille, & la nomment *la mouche des Anglois*. Sur la route, depuis cette ville jusqu'à Philadelphie, on trouve des bornes sur lesquelles les distances sont marquées, ce sont les premières que j'ai vues dans le pays. Ce fut un grand chagrin pour nous de ne pas pouvoir obtenir la permission d'aller à Philadelphie, qui est l'une des plus belles villes de l'Amérique. Plusieurs d'entre nous la demanderent à l'officier commandant, qui nous escortoit; nous n'en étions éloignés que de douze milles, & nous engagions notre parole d'honneur que nous rejoindrions les troupes avant la nuit. Cet officier, qui est

fort obligeant , alloit nous accorder notre demande , lorsqu'il nous dit , après un moment de réflexion , qu'il ne pouvoit absolument céder à nos desirs , parce que le congrès le trouveroit très-mauvais : nous tâchâmes de nous en consoler , espérant avoir le moyen de satisfaire notre curiosité , lorsque nous serions échangés.

Dans le cours de notre route , nous vîmes plusieurs endroits où l'on faisoit du cidre ; presque toutes les fermes ont leur pressoir ; dans les unes , on se sert de roues faites de bois de chêne très-dur , & qui tournent sur leur axe , aussi de bois , à l'aide d'un cheval. On en voit quelques-unes en pierres , mais les premières sont les plus en usage.

En voyageant dans la Pensylvanie , on trouve des personnes de toutes les sectes qui existent. Pour ne pas trop m'étendre sur cet objet , je me bornerai à dire qu'ici la diversité des religions , des nations , & des langues est prodigieuse ; l'harmonie la plus douce regne cependant parmi tous les habitans , quoique chaque individu de toutes les sectes desire de faire des profélytes , qu'il se fâche lorsque les autres

s'accroissent , & qu'il emploie les moyens les plus séduisans pour faire prévaloir ses sentimens ; il faut convenir que l'union parfaite dans laquelle vivent les habitans de la Pensylvanie , malgré la différence de leurs opinions en matiere religieuse , fait l'éloge du caractère de ce peuple ; ils s'accordent au moins sur le point principal , celui de coopérer tous au bonheur de la société. Il y a , dans cette province , des gens qui suivent les rites de la religion anglicane , des Quakers , des Calvinistes , des Luthériens , des Catholiques , des Méthodistes , des Ménistes , des Moraves , des Indépendans , Anabaptistes & des *Dumplers* ; vous n'avez peut-être jamais entendu parler de cette dernière secte , son instituteur étoit un Allemand ; fatigué du monde , il se retira dans un lieu solitaire , à environ cinquante milles de Philadelphie , pour se livrer tout entier à la contemplation ; plusieurs de ses compatriotes vinrent le voir dans sa retraite ; sa piété , son air modeste & affable engagerent quelques-uns à se fixer auprès de lui , & , bientôt adoptant sa maniere de vivre , ils formerent une petite colonie , qu'ils nom-

merent l'*Euphrate* , par allusion au fleuve , sur les rives duquel les Juifs s'assembloient pour chanter les louanges du Créateur.

Leur petite ville est bâtie en triangle & entourée de mûriers & de pommiers. Au centre de la ville se trouve un verger très-étendu ; les maisons sont construites en bois, ont trois étages , & sont mêlées parmi les vergers & les allées d'arbres. C'est-là que chaque *Dumpler* peut , sans craindre d'être troublé, se livrer à la méditation. Ces hommes contemplatifs ne forment au total qu'une société d'environ cinq cents personnes , leur domaine a près de trois cents acres d'étendue ; il est borné d'un côté par une rivière , d'un autre par un marais , & des deux autres, par des montagnes couvertes d'arbres. Ils ont des femmes , mais elles vivent séparées des hommes. Les habitans de cette colonie ne se voient que rarement , & presque jamais ailleurs que dans les lieux destinés au culte divin. Ils se réunissent seulement quand il est question de traiter des choses relatives aux affaires publiques. Leur temps est partagé entre la prière , le travail & le sommeil ; deux fois le jour & deux

fois la nuit, ils sortent de leurs cellules pour se rendre au temple. Leur religion ressemble beaucoup à celle des Quakers, car chaque individu qui se croit inspiré a le droit de prêcher. — L'humilité, la tempérance, la charité & toutes les autres vertus chrétiennes sont ordinairement les sujets de leurs sermons. Ils observent le Dimanche avec la plus scrupuleuse exactitude, & admettent un paradis & un enfer; mais ils nient l'éternité des punitions, ils regardent la doctrine du péché originel & tous les dogmes sévères comme autant de blasphèmes, comme des opinions qui font injure à la Divinité, n'attribuant de mérite qu'aux actes volontaires. Ils ne baptisent que les adultes, & croient néanmoins le Baptême si nécessaire au salut, qu'ils s'imaginent que les ames des Chrétiens, dans l'autre monde, sont employées à convertir ceux qui sont morts sans avoir connu l'Evangile, & à les régénérer dans l'eau sainte.

La religion fait sur les *Dumplers* le même effet que la philosophie sur les Stoïciens; elle les rend insensibles à toutes sortes d'injures. Ils sont plus patients & plus désinté-

ressés que les Quakers , & ils se laisseroient tromper , voler , maltraiter , non-seulement sans concevoir la moindre idée de vengeance , mais même sans se plaindre.

Leur habillement est très-simple , il consiste en une chemise de grosse toile , une longue robe blanche à laquelle est attaché un capuchon qui leur sert de chapeau , une paire de culottes fort larges , à-peu-près semblables à celles des Turcs , & de gros souliers. Les hommes portent la barbe fort longue , j'en ai vu plusieurs à qui elle descendoit jusqu'à la ceinture. Je ne pouvois m'empêcher de les comparer à nos anciens Druides , tant ils ont l'air vénérable. Les femmes sont habillées à-peu-près comme les hommes , excepté qu'elles ne portent pas de culottes.

Ils observent une abstinence continuelle , & ne mangent pas de viande : ce n'est pas qu'ils la regardent comme un aliment défendu , mais ils pensent que s'en abstenir est une œuvre méritoire , & un usage plus conforme à l'esprit du Christianisme qui défend les actes de cruauté ; ils ne se nourrissent en conséquence que de légumes ou autres productions de la terre.

Ils se livrent avec courage aux travaux de leurs différentes professions. Dans quelques-uns de ces travaux, chaque individu donne une partie de son temps & de ses peines, & le produit est mis en masse qui appartient à la société; elle sert à subvenir aux besoins de chacun d'eux, &, par cette union d'industrie, ils sont non-seulement parvenus à mettre leurs terres & leurs manufactures en état de leur fournir tout ce qui est nécessaire à cette petite république, mais ils se procurent des marchandises d'Europe qui leur sont nécessaires, en donnant en échange la surabondance de ce que produit leur territoire.

Quoique les deux sexes vivent séparément, ils ne renoncent point au mariage. Ceux qui ont envie de prendre une femme quittent la ville, & vont s'établir dans un canton dont les Dumplers ont fait l'acquisition à cet effet; le nouveau couple y est entretenu aux dépens de toute la société, envers qui il s'acquitte en abandonnant une partie du produit de son travail; les enfans sont envoyés en Allemagne pour recevoir leur éducation: sans cette sage police, les *Dumplers* ne seroient

qu'une congrégation de moines, & par suite de temps s'éteindroient.

Quoiqu'il y ait tant de sectes différentes dans la Pensylvanie, les habitans se regardent tous comme les enfans d'un même pere, & vivent comme freres, parce qu'ils ont la liberté de penser comme des hommes. C'est particulièrement à cette union admirable que l'on doit attribuer la prospérité rapide de cette contrée, qui l'emporte, à cet égard, sur toutes les autres provinces de l'Amérique.

Je suis, &c.

LETTRE LX.

De Lancastre en Pensylvanie ;
le 17 Décembre 1778.

MON CHER AMI,

EN nous rendant dans cette ville, nous avons traversé la riviere de Skuykill, sur le pont bâti par l'armée du général Washington, lorsqu'elle étoit campée à Valley-Forge. Je suis tenté de croire que l'intention des Américains, en construisant cet édifice, étoit

d'élever un monument à leur gloire ; car au milieu de chaque arche on lit les noms de leurs généraux les plus distingués , & celle du centre porte le nom du général Washington & l'année où le pont a été construit. Son objet a été d'ouvrir une communication facile avec leur camp , & de s'assurer une retraite en cas qu'ils eussent été forcés de l'abandonner.

Nos troupes coucherent à Walley-Forge , dans des huttes qui avoient été faites par les Américains ; & , comme le lendemain avant de nous remettre en marche , nous attendîmes assez long-temps après nos provisions , j'eus le loisir de visiter tout le camp. Il est bien retranché à l'est & au sud ; il est entouré d'un fossé de six pieds de large sur trois de profondeur ; la contrescarpe , qui a à peine quatre pieds d'élévation , est fort étroite , & ne feroit pas en état de résister au canon. Je vis aussi deux redoutes , mais elles n'étoient que commencées.

La riviere de Skuykill & le pont dont je vous ai déjà parlé , sont à la gauche de ce camp , dont l'arriere est en partie défendu par un précipice affreux. Je ne vois d'autre

endroit pour y pénétrer qu'un passage étroit près la rivière. Ce camp n'est pas cependant d'un accès difficile, la droite en est très-foible, & une partie du front tout-à-fait à découvert. C'est la première fois que j'ai vu des ouvrages américains si peu solides, des canons de six livres de balles suffiroient pour en détruire les retranchemens.

Un royaliste, chez qui j'étois logé à Walley-Forge, & qui y demeuroid du temps que l'armée de Washington occupoit ce camp, me dit que quand le général eut choisi cet endroit pour son quartier d'hiver, les soldats furent obligés de se construire des cabanes avec des troncs d'arbres, dont ils remplirent les intervalles avec de l'argile; malgré cette précaution, ils n'y étoient pas encore très-bien à l'abri, les toits n'étant couverts qu'avec un peu de paille & de la boue.

Ces soldats étoient presque nus; le plus grand nombre n'avoit ni bas ni fouliers, &, excepté ceux qui appartenoient aux régimens de la Virginie, il y en avoit très-peu qui fussent passablement vêtus. Ils eurent tellement à souffrir des rigueurs de la saison qu'un

qu'une maladie épidémique se manifesta dans le camp, & y fit tant de ravages, qu'on voyoit l'armée diminuer à vue d'œil. Onze hôpitaux étoient pleins de malades, & on y manquoit des drogues nécessaires pour les soulager. La désertion fit encore perdre un grand nombre d'hommes au général Washington ; on en voyoit partir dix — vingt dans un jour, & jusqu'à cinquante hommes abandonnoient leurs drapeaux au même moment. Tant de maux réunis réduisirent son armée à quatre mille hommes, y compris les malades. Les chevaux, étant jour & nuit exposés aux injures de l'air, souffrirent tant, qu'il en mourut un grand nombre, & ceux qui résistèrent aux rigueurs de la saison étoient dans un si pitoyable état, qu'ils n'étoient pas capables de servir. Si l'on fût venu attaquer les Américains dans cette circonstance, & qu'ils eussent été forcés d'abandonner leur camp, leur artillerie seroit nécessairement tombée au pouvoir de l'ennemi, faute de chevaux pour l'emmener.

Outre tant de désavantages, Washington n'a jamais eu assez de provisions à-la-fois pour nourrir ses troupes & ses chevaux pen-

dant une semaine entiere , & souvent il s'est trouvé totalement au dépourvu.

Les royalistes ont beaucoup blâmé le général Howe , d'avoir laissé Washington dans cette situation critique, depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai , sans chercher à en tirer avantage. Ils ne conçoivent pas quels ont pu être les motifs qui l'ont empêché d'enfermer l'armée entiere & de l'inquiéter , après que les plus grands froids furent passés ; ils avoient été fermement persuadés que le général Howe attaqueroit le camp , ou l'assiégeroit dans le cours du mois de mars , d'avril ou de mai ; sa position offroit certainement de grands avantages aux Anglois ; il avoit à sa gauche la riviere, que les Américains ne pouvoient passer que sur le pont ; à l'arriere le précipice & le passage étroit , dont je vous ai parlé : la droite & le front étoient d'un accès très - facile ; en postant deux mille hommes sur une éminence qui se trouve près du pont au nord , on auroit rendu de ce côté la retraite impraticable à l'ennemi. Deux autres mille hommes placés sur une hauteur qui commande le passage étroit du côté

du précipice l'eussent empêché de fuir par l'arrière, & cinq ou six mille hommes postés, tant à la droite qu'en face du camp, auroit suffi pour achever de lui couper tous les passages. Les positions étoient telles, que si l'un des corps eût été attaqué, il eût été à portée d'être secouru dans l'instant. Avec tant d'avantages réunis, on ne pouvoit guères douter du succès. Il paroît que le général Howe s'est trouvé dans le même cas que le général Burgoyne; il n'a pas été instruit de la situation de l'ennemi, ou n'a pas osé se fier aux rapports qu'on lui en faisoit. Les Américains ont de ce côté tout l'avantage sur nous dans cette guerre; nos postes, nos situations, nos marches, même les plus secrètes & jusqu'à nos desseins, tout est connu du général Washington. Il a une multitude d'espions, d'ennemis secrets qui se rendent à nos camps & s'introduisent jusques dans nos lignes, en se faisant passer pour zélés partisans de la cause royale, & se plaignant des persécutions qu'ils essuient à ce titre. Ces gens vont ensuite lui rapporter tout ce qui se passe parmi nous.

Il n'a pas à redouter ces trahisons, car chaque individu qui entre dans son camp, est connu d'une personne ou d'une autre, ses troupes étant composées des habitans des différentes provinces.

La plupart des royalistes accusent le général Howe d'ingratitude, ils lui reprochent d'avoir abandonné Philadelphie, malgré tous les secours qu'ils lui ont offerts; ils lui en veulent sur-tout pour n'avoir point profité, pendant l'hiver, de l'occasion qu'il avoit de faire déloger le général Washington de Valley-Forge; de ce qu'il souffre que de fideles sujets qui ont leurs habitations à l'entour de son camp, soient harassés, persécutés par un ennemi qui détruit leurs moulins, s'empare de leurs grains, de leurs chevaux & de leur bétail; de ce qu'il ne protege pas un peuple malheureux, qui s'expose aux emprisonnemens, au fouet, à la marque, & même à la mort par son dévouement à son souverain; de fideles sujets qui bravent chaque jour les dangers les plus éminens pour procurer des provisions à la marine & à l'armée, & qui portent jusques dans les lignes tous les objets de nécessité

& d'agrément que produit cette province.

Les royalistes de Pensylvanie sont, en effet, fort à plaindre, car, depuis que nos troupes ont évacuée cette place, ils ont été singulièrement persécutés. Leur zèle est infiniment ralenti depuis qu'ils se regardent comme sacrifiés par la conduite du général Howe; ils sont si courroucés contre lui, qu'ils disent ouvertement, qu'il s'embarassoit peu de la gloire des armes de la Grande-Bretagne lorsqu'il vivoit à Philadelphie dans le luxe & l'abondance; qu'il ne remplissoit pas ses devoirs envers le roi & la patrie; qu'il négligeoit les intérêts d'un pays qu'il étoit chargé de protéger; & qu'enfin l'avarice & l'ambition étoient les seuls mobiles de sa conduite. Je ne vous ferai part de mes sentimens réels à cet égard, que quand j'aurai le plaisir de vous voir.

Dans une pauvre ferme où je logeai, la nuit d'avant mon arrivée en cette ville, je fus très-surpris de voir la maîtresse du logis m'apporter, le soir, deux bougies vertes; je les crus d'abord semblables aux nôtres, mais elles étoient faites d'une sorte de cire ou suif que l'on tire du fruit d'un arbruste,

appellé *tallow shrub* (l'arbre à suif) ; ce même arbrisseau croît en Angleterre , où il est connu sous le nom de *candleberry-tree* (arbre à chandelles) ; on cueille ce fruit à la fin de l'automne : pour en extraire le suif , on le jette dans l'eau bouillante ; cette graisse , que l'action du feu force à sortir du fruit , se porte sur la surface de l'eau , & on l'enleve à mesure , avec une écumoire , jusqu'à ce que le tout soit exprimé ; quand elle est figée , sa couleur est d'un vert sale ; mais quand ensuite on l'a clarifiée , elle devient parfaitement transparente ; c'est avec cette matiere qu'on fait ici les chandelles , l'usage de cette espece de bougie étoit autrefois fort commun ; mais , comme avant la guerre , on se procuroit le suif à très-bon compte , on se seroit de préférence des chandelles comme les nôtres. La maniere de préparer les bougies vertes exige beaucoup de temps ; & l'avantage que l'on en retiroit , eu égard au bas prix de la chandelle de suif , ne valoit presque pas la peine qu'on se donnoit. Aujourd'hui les pauvres habitans sont obligés d'y avoir recours , parce qu'on n'importe plus de suif dans le pays ,

& que les bestiaux ont été presque tous enlevés pour approvisionner l'armée. Les bougies faites avec ce fruit ont plusieurs qualités particulières : elles ne sont pas sujettes à se casser , ou à se fondre pendant les chaleurs de l'été , comme celles de suif ; elles donnent plus de clarté , brûlent plus lentement ; & quand on les éteint , au lieu de jetter une mauvaise odeur , elles répandent un parfum agréable.

Lancastre est la plus grande ville de l'Amérique , & contient au moins dix mille habitans , dont la plupart sont originaires d'Allemagne ou d'Irlande ; il y a quelques maisons bien bâties , mais en général elles ne sont ni bien ni mal. Ses marchés sont abondamment pourvus de toutes sortes de denrées ; le cidre y est excellent , & est celui de l'Amérique qui approche le plus du nôtre pour le goût.

Devant les portes de presque toutes les maisons il y a un perron par où l'on monte de la rue dans le bâtiment ; il est orné de rampes , & forme un balcon garni de bancs des deux côtés , sur lesquels les habitans s'as-

seient pour prendre l'air , & regarder les passans.

Ici on fait usage de poëles semblables à ceux des Canadiens.

Avant la guerre actuelle , Lancastre faisoit un commerce considérable avec Philadelphie & les colonies frontieres : aujourd'hui elle peut à peine subvenir aux besoins de ses habitans & de quelques fermes voisines. Cette ville , autrefois si florissante , & dont le peuple nombreux étoit un modele d'activité & d'industrie , est maintenant réduite à un état total d'inaction ; on ne peut s'empêcher d'être touché d'un tel changement. Les marchands , appuyés sur leurs portes , passent leur journée à fumer ; les boutiques , qui étoient remplies de marchandises , ne sont guère mieux fournies que celles de l'apothicaire de Shakespear , on y apperçoit çà & là quelques misérables caisses à moitié ou entierement vuides ; les seuls magasins où l'on remarque encore quelque apparence de commerce sont ceux des fripiers qui ont des habillemens françois que les habitans ne veulent pas acheter , & les ateliers des selliers & des armuriers qui travaillent pour

l'armée continentale. Cette guerre malheureuse a mis les Américains dans une si fâcheuse situation qu'ils seront plus d'un siècle avant de pouvoir se relever entièrement.

Il n'y a, dans la ville de Lancaſtre, aucun édifice remarquable, ſi ce n'eſt l'églife des Luthériens; elle n'offre en-dehors que l'apparence d'un bâtiment en brique; mais l'intérieur en eſt magnifique: les deux galeries qui forment les bas côtés, ainſi que l'orgue, ſont ſupportées par des colonnes d'ordre corinthien, & la voûte porte ſur une rangée de colonnes de l'ordre ionique; l'autel eſt orné avec goût; l'églife, ainſi que l'orgue peinte en blanc, avec les ſculptures dorées, ont un air de propreté, qui m'a rappelé la chapelle de l'hôpital de Greenwich. On regarde cette orgue comme la plus grande & la meilleure qui exiſte en Amérique. C'eſt l'ouvrage d'un Allemand qui demeure à quatorze milles de Lancaſtre, & qui a mis, pour le faire à lui ſeul, ſept années d'un travail aſſidu: cet orgue eſt non ſeulement aſſi complet que tout autre, mais il a, de plus, pour les baſſes, des tuyaux d'une groſſeur ſurprenante. Les

rouches en sont fixées sur un clavier posé au-dessous de l'orgue, & c'est avec le pied que l'organiste en tire des sons. Je ne me souviens pas d'avoir vu d'orgues aussi belles autre part qu'à la chapelle de la Savoie & à Saint-Paul. Dans cette dernière église, les gros tuyaux ont été bouchés, vu que les sons qu'ils rendoient étoient trop forts, & que l'on craignoit qu'ils n'ébranlassent le dôme. Il n'y avoit à cet orgue que quatre pédales, tandis qu'à celui de Lancastrre il y en a une douzaine; celui qui me fit voir ce superbe buffet fit agir ses pédales, & les sons qu'il tira étoient si forts qu'il me sembloit que la terre trembloit sous mes pieds. Cet orgue a coûté 2500 livres sterlings, & , à le voir, on ne croiroit pas que la vie d'un homme ait pu suffire à l'exécuter. Adieu, & pour toujours votre, &c. &c.

L E T T R E L X I.

Frederick Town Maryland,
le 25 Décembre 1789.

M O N C H E R A M I ,

A P R È S avoir quitté Lancaſtre, nous tra-
verſâmes le Suſquehannah. Cette riviere
eſt large & belle, mais ſa rapidité, & la
quantité prodigieuſe de petits rochers à
flor d'eau qui ſ'y rencontrent y rend la
navigation fort dangereuſe, ce n'eſt pas ſans
crainte que nous la traверſâmes, car un
bateau plat, appartenant à la ſeconde bri-
gade, & dans lequel étoit le lord Torphin-
chin, & un grand nombre d'officiers &
de ſoldats du vingt-unieme régiment, fut
ſur le point d'être brifé en donnant contre
un de ces rochers : cette riviere porte ſes
eaux dans le Cheſapeak, l'un des plus
larges & des plus beaux fleuves de l'Amé-
rique, mais en même-temps celui qui offre
le moins d'avantages, les bâtimens un peu
gros ne pouvant remonter à plus de douze

à quinze milles de son embouchure ; plus haut , il est à peine navigable pour les canots. Il seroit d'une grande ressource , si les plus légères barques pouvoient le remonter , vu que le bras oriental de ce fleuve prend sa source dans le Mohawk , & parcourt une espace de sept cents milles avant d'arriver à la Baye de Chesapeake.

Après avoir passé le Susquehannah , nous arrivâmes à Yorktown , qui a , pendant quelque temps , été le siege du congrès ; cette place est reconnue pour la seconde ville de l'intérieur de l'Amérique ; elle n'est pas , à beaucoup près , aussi grande que Lancaster , mais elle est plus agréablement située , & bâtie sur Codorow - Creek , jolie petite riviere qui se jette dans le Sequehannah. Les habitans en font pour la plupart Irlandois ; il y a parmi eux quelques Allemands. Le commerce de cette ville étoit autrefois plus florissant même que celui de Lancaster , & , malgré les troubles , on apperçoit encore des restes de son ancienne prospérité. Etant arrivés dans cette ville à quatre heures de l'après-midi , & en étant repartis le lendemain matin , vous pouvez vous imaginer

que je n'ai guère eu le temps de la visiter ; mais , en me promenant , je vis l'hôtel-de-ville & quelques églises qui sont bâties en briques , & ont assez d'apparence ; je remarquai que les maisons étoient mieux construites , & sur un plan plus régulier que celles de Lancaſtre : ſi j'avois à choiſir entre ces deux villes pour y fixer mon ſéjour , je préférerois Yorktown , quoiqu'elle ſoit beaucoup plus petite que l'autre.

Comme je vous ai fait obſerver dans une de mes précédentes lettres , que c'étoit pour favoriser la déſertion de nos ſoldats , que le congrès nous faiſoit marcher dans une ſaiſon ſi rigoureuſe , j'ajouterai qu'il y en a eu un grand nombre qui ont profité de l'occaſion ; les Allemands ſur-tout , témoins de l'état d'aiſance dans lequel vivoient leurs compatriotes , déſerterent en grand nombre & ſe rendirent à New-York , aux Jerſeys & dans la Penſylvanie ; mon domeſtique en fit autant , peu après que nous eûmes quitté Lancaſtre : il s'échappa avec mon cheval , mon porte-manteau , & tout ce qu'il put de mon bagage ; je ne m'aperçus de ſa fuite que le ſoir , le croyant

jusqu'alors avec les chariots d'équipage. J'obtins le lendemain matin une permission de l'officier qui nous escortoit , pour aller à sa poursuite ; & comme j'avois lieu de supposer qu'il avoit repris la route de la Nouvelle-Angleterre , je retournai sur mes pas , & je rencontrai , dans l'après-midi , au-delà de Lancaſtre , la premiere brigade des Allemands qui arrivoit dans cette ville. Le colonel Minges , qui la commandoit , m'ayant reconnu , me demanda si je lui apportois quelques ordres , & , l'ayant instruit de ce qui me faisoit suivre ce chemin , il me dit qu'il avoit rencontré mon domestique au moment où sa brigade alloit se mettre en marche , qu'il lui avoit demandé de mes nouvelles , & où il alloit ; celui-ci lui avoit répondu que j'étois en bonne fanté , que je l'avois chargé de lui faire mes complimens , en cas où il le rencontre-roit ; qu'ayant oublié une valise à la dernière couchée , il alloit la chercher. Craignant de perdre mon temps en poursuites inutiles , je jugeai à propos de rejoindre mon régiment , & je l'atteignis à l'instant où il entroit dans Fredericktown.

Nous nous sommes trouvés dans un grand embarras pendant le cours de notre route ; la valeur de l'argent change à tout moment, chaque province a sa monnoie particuliere, & celle qui a cours dans un endroit est refusée dans l'autre.

La monnoie du congrès a cours dans toutes les provinces, il y en a qu'on lui préfere pour sa valeur réelle ; mais quiconque refuseroit de la recevoir, se rendroit coupable du crime de haute trahison.

Jusqu'au moment de notre arrivée dans cette ville, nous avons eu le plus beau temps que l'on puisse désirer ; mais hier, tout le long de la journée, il a tombé de la neige en si grande quantité que je n'en jamais vu autant, même en Canada ; la terre en est couverte à la hauteur du genou, ce qui a rendu le passage du Potowonack si dangereux, que nous sommes obligés de rester ici jusqu'à ce qu'elle soit écoulée, ou que la riviere soit prise. La premiere brigade est plus heureuse que nous, elle est actuellement arrivée à Charlottesville.

Fredericktown est une grande ville, elle contient très-peu de maisons en bois, le

plus grand nombre étant bâti en briques ou en pierres, ce qui lui donne une magnifique apparence ; elle contient près de deux milles habitans , la plupart Allemands d'origine. Cette place est fort éloignée de la mer ; le port , qui en est le plus voisin , étant celui de Georgetown à cinquante milles de distance , & le Potownack , qui est la riviere la plus proche , en est éloignée de huit milles.

A quatre milles en-deçà de Fredericktown , on passe la crique de Monoccacy. Un étranger qui oseroit traverser le gué sans avoir de guide , feroit inévitablement entraîné par le courant ; ce gué est en croissant , & les pierres dont il est formé sont si mal placées que l'on risque à chaque instant de voir son cheval s'abattre. L'eau s'éleve ordinairement jusqu'à la selle , & pour peu qu'il ait plu on est obligé d'attendre plusieurs heures avant de pouvoir passer. Il y a , à la vérité , un bac , mais souvent l'on ne trouve personne pour le conduire , & il est d'ailleurs en si mauvais état qu'il feroit imprudent de s'en servir.

Je suis logé avec plusieurs de mes camarades chez M. Murdo, commissaire des vivres de cette ville. Quoique fortement attaché au parti des Américains, il est vraiment philanthrope; les égards & la politesse avec laquelle il nous traite annoncent l'homme bien né, & familier avec l'usage du monde. Au jourd'hui (jour de Noël) qui est ici une aussi grande fête qu'en Angleterre, & dans laquelle on se visite de même les uns les autres, M. Murdo qui étoit depuis long-temps engagé à passer cette journée avec ses parens & ses amis, a voulu absolument rester chez lui: il nous a donné un excellent dîner à l'angloise, & il y avoit jusqu'à un plumb-pudding. Si les Américains avoient tous une façon de penser aussi noble que la sienne, ils ne commettraient pas toutes les cruautés, & n'exerceroient pas toutes les persécutions qui ont rendu leur nom si odieux, que le temps même, & la conduite qu'ils pourront tenir par la suite, n'effacera jamais l'opprobre dont ils se sont couverts.

Je vois à présent que l'on avoit raison

de me dire qu'à mesure que j'avancerois vers le sud , je trouverois les habitans plus francs , plus généreux & plus hospitaliers. Je suis , &c.

L E T T R E L X I I .

Jones-Plantations , près de Charlottes-Ville
en Virginie , le 20 Janvier 1779.

M O N C H E R A M I ,

QUAND nous eûmes quitté Fredericktown , nous traversâmes le Potowmack : le courant étoit extrêmement rapide , & charrioit de gros glaçons , quoique la riviere n'ait qu'un demi-mille de largeur : je me suis vu plusieurs fois sur le point de périr ; dans un moment entr'autres , notre bateau s'est trouvé absolument engagé dans les glaces , mais , par l'adresse des bateliers , nous sommes arrivés à l'autre bord à un mille au-dessous du bac.

La difficulté que nous eûmes à passer cette riviere n'étoit que l'avant-coureur des peines & des fatigues que nous allions avoir

à effuyer avant d'entrer dans la Virginie.

Dans notre route , pour gagner cette province , nos troupes ont eu à surmonter des difficultés infinies. Les chemins étoient impraticables par la grande quantité de neiges dont ils étoient couverts ; la surface en étoit gelée , mais elle ne s'étoit pas assez consolidée pour porter un homme ; de façon qu'à chaque instant nous enfoncions jusqu'aux genoux , & nous nous déchirions les jambes : nos soldats en outre , après une marche de seize à dix-huit milles , dans un chemin aussi détestable , furent souvent obligés de coucher dans les bois , & les officiers d'aller à cinq ou six milles plus loin pour trouver une cabane où pouvoir passer la nuit.

Je ne puis vous décrire les embarras & la confusion que l'arrivée de notre armée causa dans Charlottes-Ville ; les officiers de la première & de la seconde division étoient avant nous dans cette place , & notre présence ajouta encore à leur détresse. Cette ville que l'on nous avoit tant vantée , consistoit en une cour de justice , une taverne & une douzaine de maisons , qui étoient si

remplies d'officiers, que nous fûmes obligés de nous répandre dans la campagne des environs, & d'aller demander un asyle aux payfans.

La situation de nos soldats étoit vraiment des plus malheureuses, après les fatigues incroyables qu'ils avoient essuyées pendant la route : au lieu de trouver des casernes commodes, ou au moins passables, on les conduisit dans les bois, où il y avoit quelques huttes nouvellement bâties, & dont la plupart n'étoient pas encore couvertes. Comme elles étoient pleines de neiges, nos soldats furent obligés de les nétoyer, & de les couvrir à la hâte pour se mettre à l'abri des injures de l'air : en deux ou trois jours de travail, ils les rendirent habitables, mais on ne peut pas dire commodes.

La disette de vivres ajoutoit encore à la fâcheuse position de nos troupes; les provisions n'étoient pas arrivées, & pendant six jours nos soldats ne subsistèrent que de petits gâteaux qu'ils faisoient avec de la farine de maïs. Le munitionnaire nous assura que l'on ne nous attendoit pas avant le printems.

Jamais on n'a vu un pays aussi dépourvu

de tout ; il ne devoit arriver aucune provision avant dix jours. Les officiers n'avoient pour nourriture que des gâteaux , & du porc salé , & ils ne pouvoient se procurer de liqueurs fortes. La première & la seconde brigade ayant déjà consommé ce qui s'en trouvoit dans la place lorsque nous y arrivâmes , plusieurs officiers se firent une liqueur cordiale avec du poivre rouge infusé dans de l'eau.

Le brigadier général Hamilton représenta notre fâcheuse situation au colonel Bland , qui commandoit l'armée américaine , & cet officier promit d'employer tout son crédit pour adoucir au plutôt le sort de nos soldats : quant aux officiers , on se contenta de s'assurer de leur parole d'honneur , & on leur donna la liberté de se retirer à Richmond & dans les villes adjacentes , à cent milles à la ronde. Mais on les fit tirer au sort , pour que trois d'entr'eux restassent dans les quartiers avec les soldats , où à Charlottes-Ville ; les autres se retirèrent pour la plupart à Richmond , & il y en a qui sont allés jusqu'à vingt & trente mille pour y chercher un asyle chez les

habitans. Je suis venu dans cette plantation avec notre premier major, & quatre autres officiers, & nous sommes à vingt milles de nos quartiers. Notre hôte est allé demeurer chez l'inspecteur de la plantation, & nous a abandonné entierement la maison pour deux guinées par semaine.

A notre arrivée à Charlottes-Ville, les officiers, excédés de fatigues & gelés de froid, se mirent à boire sans discrétion d'une liqueur détestable, que l'on appelle eau-de-vie de pêche; l'excès de cette liqueur fait perdre absolument la raison: & il y en eut plusieurs, qui, dans leur ivresse, commirent des fautes impardonnables. Les habitans ont dû nous regarder comme des insensés, ou des furibonds, car, dans l'espace de trois ou quatre jours, il n'y eut pas moins de dix sept duels.

Le colonel Bland, qui commande les troupes américaines, exerçoit autrefois la médecine à un endroit appelé Péterburg, sur la riviere James, mais au commencement de cette guerre, il se sentit enflammé du desir d'acquérir de la gloire, en lisant un traité de tactique composé par Bland, dont il est

parent. Il abandonna dès-lors sa profession, & leva à ses dépens un régiment de cavalerie légère. Je ne puis rien vous dire des troupes de sa légion qui sont à l'armée du général Washington, mais quant aux deux détachemens qui l'accompagnent ici, ce sont les plus étranges figures que j'aie jamais vues. L'équipement du soldat est sur-tout une chose plaisante, les uns n'ont qu'une botte, les autres moins heureux n'en ont pas du tout; il y en a qui n'ont pas de bas, & dont les fouliers sont si mauvais, que leurs pieds passent à travers; quelques uns ont de longs habits, & le plus grand nombre est en veste: mais en récompense ils ont tous de beaux bonnets à la dragonne & de longues épées dont la plupart n'ont pas de fourreaux: leurs pistolets sont aussi dans le plus mauvais état, mais ils sont assez bien montés. Le colonel ne manque jamais de passer tous les matins ses dragons en revue, & quand il sort, deux marchent devant lui & deux derrière, le sabre à la main: on ne peut s'empêcher de rire en voyant cet officier à la tête de ce régiment en guenilles, qui a l'air d'avoir

été recruté dans les prisons; & malgré ses talens militaires qui sont réellement distingués, il conserve un air si grave, que l'on diroit, lorsqu'il sort ainsi accompagné, qu'il va faire une consultation armée en guerre.

La maison où nous sommes logés, est sur une éminence d'où la vue se porte à trente milles à la ronde: on n'apperçoit qu'une immense forêt, au milieu de laquelle se trouvent des plantations éparfes çà & là, à la distance de quatre ou cinq milles l'une de l'autre. La demeure des propriétaires est au centre de ces plantations; elle est composée d'une cuisine, d'une chambre pour fumer, & les autres bâtimens en sont détachés. A quelque distance, sont des vergers de pommiers & de pêchers, & les huttes des negres y sont dispersées de côtés & d'autres, ainsi que les magasins à tabac, qui sont de vastes bâtimens construits en bois, de sorte que chacune de ses plantations à l'air d'autant de petits villages.

La plupart des maisons & même leurs couvertures sont en bois; il n'y a que

celles des riches planteurs qui soient plafonnées en dedans , & peintes en dehors. Les cheminées sont de brique , mais on en voit un grand nombre faites de bois , & dont le dedans est revêtu d'argille : la plupart des fenêtres ne sont fermées que par des volets , & il y en a très-peu qui soient vitrées.

Les enclos ne sont pas ici comme dans les autres provinces , ceux des pays du nord sont en pierre , ou en treillage fait de pièces de bois posées à la distance d'un pied les unes des autres. Ici ils sont faits de ce qu'on appelle barrière de clôture ; ce sont des morceaux de bois taillés ou sciés à longueur de douze pieds , & fendus en lattes de quatre à six pouces de largeur.

Quand ils forment ces enclos , ils placent les lattes les plus minces en sens contraire , les unes au-dessus des autres , & il s'en trouve ainsi dix ou onze fixées sur des poteaux fichés en terre de distance en distance , & qui se croisent l'un sur l'autre : le bois qu'ils emploient dans les angles est beaucoup plus fort que le reste , & donne à tout l'ouvrage une solidité convenable.

Ces barrières sont ordinairement de sept à huit pieds de hauteur , & sont commodés en ce que l'on peut les transporter d'un lieu à un autre en cas de besoin. Les lattes qui forment ces enclos étant placées en zig-zag , quand les habitans de la nouvelle Angleterre voient un homme ivre , ils disent qu'il fait des enclos de Virginie.

Lorsque les habitans défrichent une terre , ils font un cercle à l'entour des arbres , & en enlèvent l'écorce avant que la feve soit montée , ce qui les fait mourir. Ils détruisent ensuite le sous-bois , labourent la terre , & laissent les arbres pourrir sur pied , ce qui arrive en peu d'années. L'écorce qu'on a enlevée empêche qu'ils ne donnent des feuilles , & rien n'est si affreux que de voir un champ , au milieu de la belle saison , couvert d'arbres ainsi dépouillés. Il est quelque fois dangereux de se promener dans ces champs , car on voit quelquefois des branches d'une grosseur énorme se détacher du tronc , & elles pourroient vous écraser par leur chute : les arbres eux-mêmes , quand ils sont parvenus à un certain degré de dépérissement , s'affaissent & tombent

avec un fracas horrible, augmenté encore par le bruit d'un nombre infini d'échos.

Nous nous adressâmes au commissaire des vivres du canton, chez lequel nous étions logés, & il nous donna un ordre sur le colonel Cole, qui demeure à environ quatre milles de distance. Nous allâmes lui détailler nos besoins; & comme il est chargé par le congrès d'approvisionner les troupes de ce district, il nous envoya de la farine & du porc salé en suffisante quantité pour nous nourrir & nos domestiques pendant un mois.

Lorsque le chariot qui apportoit cette provision traversa la plantation, je fus fort surpris de voir les bœufs, les chevaux, les moutons & les pourceaux se mettre à sa poursuite le charretier ne put parvenir à les chasser que quand il fut arrivé à la maison, & je m'aperçus alors qu'ils n'avoient suivis la voiture que pour lécher les barils qui contenoient la viande salée.

Les Américains dont les habitations sont éloignées de la mer, ou des rivières d'eau salée, donnent du sel une ou deux fois la semaine à leurs bêtes à cornes & à leurs

chevaux , & cela leur fuffit. Ici ils aiment tellement le fel , qu'ils lechent la place où l'on a pofé les pots dans lesquels on a fait bouillir les viandes falées pour en tirer les parties falines ; & fi un cheval fatigué d'une longue courfe revient en fueur & est mis avec les autres chevaux , ils commencent aufsitôt à le lécher.

Il femble que la nature ait indiqué à ces animaux que ces particules falines font absolument néceffaires pour corriger l'âcreté des fucs végétaux. Les habitans de ce pays donnent du fel à leurs bestiaux , non-feulement parce qu'il leur est falutaire & les engraille , mais encore cela les rend doux , familiers , & les attire dans les plantations. Sans ce foin , comme ils ne manquent jamais de nourriture , même dans l'hiver , ils deviendroient sauvages , & s'enfonceroient fi avant dans les forêts , que les propriétaires ne pourroient plus les ratrapper. Malgré ces précautions , on trouve beaucoup de ces bestiaux qui , s'étant échappés , font devenus sauvages , & ont peuplé dans les bois. Celui qui attrape de ces animaux fur fon terrain peut en difpofer à fa volonté.

Les particuliers qui ont des plantations considérables, ont ce qu'ils appellent un droit de forêt qui leur assure, dans une étendue de terrain donné, la propriété du bétail sauvage qu'ils y prennent, ils peuvent en disposer comme de tout autre bien, & ont coutume de les marquer avec un fer chaud, ou de toute autre façon. Chacun a sa marque particulière qui est connue des magistrats du district, & il y a un acte, dans l'assemblée générale, qui déclare voleur tout homme qui altere ou efface ces signes de propriété.

La plupart des planteurs ont un inspecteur auquel ils confient le soin de leur plantation & de leurs negres. Notre hôte en a un, quoique l'étendue de sa plantation ne le comporte guères : Mais une fois qu'ils se voient propriétaires de quelques negres, ils craignent de compromettre leur dignité, s'ils veillent de trop près à leurs affaires; ils sont d'ailleurs extrêmement paresseux. Je vais vous tracer le plan des occupations de celui chez qui je demeure.

Il se leve sur les huit heures; il boit ce qu'il appelle son juleps, qui est un grand

verre de rum dans lequel il met un gros morceau de sucre , il monte ensuite à cheval, va faire le tour de sa plantation, visite ses moissons , ses magasins, & revient ensuite pour déjeuner avec un morceau de viande froide ou du jambon, du pain grillé & du cidre. Il prend rarement du thé, & il n'y a guères que les femmes qui en fassent usage; après le déjeuner il fait un tour dans la maison; quelquefois il s'amuse avec les petits negres qui jouent à sa porte, où il se met à racler du violon: vers midi il boit un verre de liqueur pour se disposer au dîner: à deux heures il se met à table, & il va ensuite se jeter sur son lit jusqu'à cinq heures; alors il boit une tasse de thé avec sa femme, & plus souvent du *toddy*, ce qu'il répete jusqu'à ce qu'il aille se coucher. Je ne l'ai cependant jamais vu ivre, mais il est dans un état continuel de distraction. Tel est son genre de vie, auquel il ne déroge jamais, sinon pour aller quelquefois à la cour de justice, à des courses de chevaux ou à des combats de coqs; mais alors il boit tant, que sa femme est obligée d'envoyer un couple de negres pour le rapporter au logis.

Il laisse à son inspecteur le soin de faire valoir sa plantation; & pour exciter son zèle, il lui abandonne une partie de sa récolte. Comme les negres appartiennent au maître, il n'a pas d'intérêt à les ménager, & il les fait marcher à coups de fouet, & les accable de travail au point qu'ils meurent quelquefois sous le poids de la fatigue. Leur perte lui est indifférente, ils ne lui coûtent rien; il sait que son maître les remplacera, & son intérêt étant l'unique base de ses actions, plus il en tire de travail, plus son bénéfice est considérable.

Les malheureux negres sont employés aux travaux publics les plus rudes; on ne peut s'imaginer quelles sont les fatigues qu'ils éprouvent, elles sont au-dessus des forces humaines, & il faut, pour être capable de résister aux peines & à tous les mauvais traitemens dont on les accable, qu'ils diffèrent de nous par la force & par la constitution autant que par la couleur.

On les fait lever à la pointe du jour, on leur donne rarement le tems de prendre un peu de nourriture, & on les conduit tout de suite dans les champs, où ils travaillent

fans relâche jusqu'à midi : à cette heure on leur donne la liberté d'aller dîner & de se reposer, mais on ne leur accorde presque jamais qu'une heure à cet effet, le repas consiste en homming & en sel, & quand le maître pousse l'humanité au dernier degré, il ajoute deux fois par semaine, à cette chétive portion, un peu de lait écrémé, du lard rance, ou des harengs salés.

Le maître de la plantation où nous sommes, accorde à ses negres, au lieu de ça, un acre de terre qu'ils ont la liberté de cultiver à leur compte les samedis après midi, & dans lequel ils élèvent de la volaille. Après leur dîner ils retournent aux champs, & y restent jusqu'à la nuit. Il seroit assez naturel de juger que les travaux de ces malheureux finissent avec la journée, mais on fait en tirer un meilleur parti; on les envoie alors dans les magasins à tabac, où on les fait écosser du maïs, & s'ils ne finissent pas la tâche qu'on leur a imposée, qui souvent est celle de plusieurs heures, le lendemain matin l'inspecteur, à qui le maître accorde une autorité sans bornes, les fait lier & déchirer impitoyablement à
 coup

coup de fouet. Souvent il est très-tard quand cette tâche est achevée : ils vont alors prendre leur second repas, de sorte qu'il leur reste à peine le tems de dormir. Ces pauvres créatures¹, sur les vingt-quatre heures qui composent le cercle du jour, n'en ont jamais plus de huit de relâche pour reparer leurs forces par le sommeil, ou prendre leurs repas.

Pour se délasser de tant de fatigues, l'esclave negre va se coucher sur la terre, ou sur un banc, il s'y enveloppe dans une méchante couverture qui lui tient lieu d'un lit. Il n'a pour tout vêtement qu'une chemise, un pantalon de grosse toile de chanvre pour l'été, auquel on ajoute une grosse jaquette de laine pour l'hiver. Pour comble d'infortune, depuis la guerre, leurs maîtres ne pouvant plus se procurer ces sortes d'étoffes, les laissent aller couverts de lambeaux, & il y en a beaucoup qui sont absolument nus. -

Les négresses partagent les travaux des negres, & ne sont pas mieux traitées qu'eux, si ce n'est celles qui sont employées comme servantes dans l'intérieur de la maison.

Les noirs des deux sexes sont exposés à toutes les espèces d'injures & d'insultes, & sont obligés de les souffrir avec la plus grande soumission. Lorsqu'un blanc les attaque, quoique ne lui ayant donné aucun sujet de plaintes, ils n'osent pas résister, encore moins se défendre; car la loi les condamne à avoir le bras coupé, s'ils le lèvent sur la personne d'un blanc, fût-ce pour se dérober à sa lubricité ou se soustraire à sa barbarie.

Malgré cet état d'avilissement, & les traitemens rigoureux auxquels les malheureux noirs sont exposés, ils sont sans inquiétude, & paroissent tranquilles & satisfaits de leur sort. Il est heureux qu'ils puissent se soumettre aussi facilement au joug; autrement ils ne pourroient résister à tant de maux réunis. Une chose assez singulière, c'est qu'ils ont toujours du feu près de l'endroit où ils travaillent, quelque excessive que soit la chaleur.

Comme je vous ai parlé plusieurs fois de *homming* & de *hoe-cake*, il est à propos que je vous explique quel est ce mets: le *homming* est fait avec du bled d'Inde à moitié

moulu, & bouilli avec une petite quantité de haricots jusqu'à ce que le tout soit réduit à une purée fort épaisse. Le *hoe-cake*, (gâteau de houe) est un petit pain de farine de bled d'Inde cuit devant le feu; auquel on donne ce nom parce que pour le faire cuire les negres le posent sur la houe avec laquelle ils labourent. Les habitans de ce pays ne mangent guères d'autre pain; on ne peut pas dire qu'il soit bon, je crois au contraire que s'il étoit fait de sciure de bois il n'auroient pas plus mauvais goût; mais malgré cela il n'en est pas moins sain, & fournit une nourriture très-solide.

Je vous ai dit tout ce que je savois sur les habitans de cette partie de la Virginie; dans ma prochaine lettre j'aurai occasion de vous donner des détails sur les peuples qui habitent l'autre partie de cette province, devant aller sous peu de jours à Richmond, pour y faire emplette de liqueurs fortes & d'autres choses nécessaires pour rendre notre situation plus supportable dans cette triste contrée.

Je suis &c. &c. &c.

LETTRE LXIII.

Richmond en Virginie ,
le 12 Février 1779.

MON CHER AMI ,

PEU de jours après vous avoir envoyé ma dernière lettre , je partis pour Richmond avec Monsieur Johnson , un de mes amis & officier de mon régiment : nous eûmes un tems affreux , & il ne cessa de neiger & de pleuvoir jusqu'à notre arrivée dans cette ville. Ces chutes de neige rendent les chemins très-dangereux ; le pays est tout couvert de bois , & il faut marcher un tems considérable avant de rencontrer la moindre habitation. La première que nous vîmes , étoit à dix-huit milles de distance de Charlottes-Ville : il faut avoir voyagé dans l'intérieur de l'Amérique pour concevoir la peine que l'on a à diriger sa marche ; quand un chemin est mauvais , les planteurs en ouvrent un autre qui a une direction tout-à-fait différente , & ils ne consultent en cela

que leur propre commodité. Si vous rencontrez un de ces habitans , & que vous lui demandiez votre route , il vous donne des renseignemens plus inintelligibles , s'il est possible , que les routes ne sont elles-mêmes embrouillées. Ils vous disent : Allez à droite , vous trouverez un vieux champ que vous traverserez ; de-là vous gagnerez l'enclos de telle habitation ; au bout de cet enclos vous verrez un chemin à trois fourches , vous prendrez celui de la droite , & vous marcherez un demi-mille , vous trouverez ensuite un terrain , vous prendrez à gauche , & vous appercevrez un magasin à tabac ; quand vous l'aurez dépassé , vous trouverez une autre fourche ; vous tournerez à gauche , & vous vous rendrez à l'auberge de M..... qui vous mettra dans votre chemin.

Nous avons eu recours à un expédient singulier qui nous a réussi. Un jour , après avoir suivi un chemin droit sans rencontrer personne dans un espace au moins de quinze milles , à juger d'après nos montres , nous nous trouvâmes dans le plus grand embarras , craignant de nous être trompés

de route , & pour surcroît d'incertitude nous arrivâmes à une fourche. Ne connoissant pas le pays , & ne sachant où étoit située la ville vers laquelle nous dirigions nos pas , nous fûmes pendant quelque temps à nous consulter pour savoir quelle route nous devions prendre ; à la fin mon camarade de voyage me proposa de jeter en l'air un dollard , & nous convînmes que *tête* seroit pour la droite & *croix* pour la gauche. Le fort ayant décidé pour la droite , nous fîmes encore quatre milles , & nous arrivâmes à une auberge où nous mangeâmes un morceau. Notre hôte nous dit alors , que si nous eussions pris l'autre chemin , nous aurions été obligés de faire encore quinze milles avant de rencontrer une maison.

Je tâcherai de vous donner une idée des auberges , tavernes & autres lieux publics que l'on trouve hors des villes , dans la Virginie , & que l'on comprend tous sous le nom *d'ordinaires*. Ce sont de petites maisons situées au milieu des bois , & qui servent à marquer les distances ; on y fait fort mauvaise chere , car on n'y trouve guères que quelques œufs , du lard & des *hoe-cakes* ;

encore y manque - t - on souvent de ces provisions : mais , malgré que l'on y meure presque de faim , les hôtes ne vous en demandent pas moins un prix exorbitant. Je ne suis pas surpris au reste que les voyageurs soient si maltraités dans ces auberges ; car , avant la guerre , on exerçoit si noblement l'hospitalité dans ce pays , que quand un voyageur avoit besoin de se rafraîchir lui & ses chevaux , il s'arrêtoit à la première plantation , où on le recevoit avec la plus grande politesse , & on lui fournissoit tout ce dont il avoit besoin , sans qu'il lui fût permis de rien payer ; & lorsqu'un planteur apprenoit qu'il y avoit quelqu'un dans l'ordinaire voisin , il envoyoit aussitôt un negre pour l'inviter à venir prendre un logement dans la maison.

Nous rencontrâmes dans notre route une grande quantité de dindons sauvages , & deux épagneuls que nous avions avec nous se mirent à leur poursuite. Ces oiseaux courent avec une vitesse incroyable , & il ne nous fut pas possible de les atteindre , quoique nous eussions mis nos chevaux au grand galop. Après avoir ainsi parcouru l'espace

d'un demi-mille, ils prirent enfin leur volée. Ils nous parurent infiniment plus gros que les nôtres, & l'on m'a dit qu'ils pesoient ordinairement trente à quarante livres.

Un peu avant d'arriver à Goochland-Courthouse, nous eûmes occasion de voir de quelle maniere les habitans s'y prennent pour attraper ces dindons : les gens du pays font, avec de gros pieux, une espece de baraque, au centre de laquelle ils creusent une fosse, qui communique au-dehors & qui sert d'entrée : le dessus est couvert avec de lourdes pieces de bois, en observant de ne pas les mettre trop près l'une de l'autre, afin que l'intérieur & le passage puissent recevoir du jour ; ensuite on jette dans cette cabane une quantité de bled-d'Inde pour leur servir d'appât ; les dindons voyant à travers les pieux le bled-d'Inde qui est dans la cabane, tournent à l'entour jusqu'à ce qu'ils trouvent le passage où l'on a pareillement semé du grain ; ils le mangent en s'avancant à mesure, & finissent par se trouver au milieu de la cabane. Lorsqu'ils veulent en sortir, ces imbécilles animaux, au lieu de prendre le même chemin par où ils sont

entrés , ne songent à s'échapper que par la couverture ; & ils s'élevent avec tant de force , que souvent ils se tuent en se heurtant contre les morceaux de bois qui sont placés à cet effet sur le toit. On en attrape très - fréquemment par ce moyen une douzaine à-la-fois.

A Westham , situé à environ sept milles au-dessous de Richmond , commencent les cascades de la riviere James , qui se prolongent à un demi-mille au-dessous de cette ville ; la marée remonte jusqu'à cet endroit. Le principal commerce de cette province est le tabac que l'on transporte des habitations les plus reculées jusqu'à Wertham , dans des barques attachées l'une sur l'autre. Quand elles y sont arrivées , on charge le tabac sur des voitures pour le transporter à Richmond. Les cascades que forment la riviere , interrompent toute communication par eau pendant un espace de sept milles ; dans cet intervalle l'eau se précipite avec impétuosité de rochers en rochers , avec un bruit horrible que l'on entend à plusieurs milles à la ronde.

Ici la scene change tout-à-coup , l'on ne

voit plus que des rochers fort élevés & couverts d'arbres ; il s'en trouve plusieurs dont les sommets, se courbant sur les cascades, semblent menacer de leur chute, & forment des points de vue vraiment *romantiques*.

Un peu au-dessous de Richmond, la marée remonte jusqu'aux rochers, sur lesquels tombent les eaux de la rivière, qui a, dans cet endroit, un mille de largeur ; on y trouve un bac destiné à transporter les voitures & les chevaux sur l'autre rive.

A l'endroit où se terminent les cascades, il y a trois villes, Richmond, Shoekoes, situées sur la rive septentrionale de la rivière, & séparées par une petite anse, & Chesterfield sur la rive méridionale. Par rapport à sa situation, on donne plus ordinairement à cette dernière le nom de Rocksbridge. Les petites barques peuvent remonter jusqu'à cet endroit, & les gros vaisseaux s'arrêtent à deux milles au-dessous pour recevoir leur cargaison.

On m'a dit qu'après de grandes pluies la rivière grossissoit considérablement, & que les cascades inondoient les campagnes

moins élevées dans une étendue de plusieurs milles , à l'endroit de la première cataracte où les eaux se trouvent tout-à-coup resserrées par les montagnes qui s'élevent de chaque côté : le torrent redouble d'impétuosité , & s'échappant avec un bruit affreux , offre un spectacle aussi majestueux qu'il est imposant.

Plusieurs particuliers des environs de Richmond , quoique fortement attachés au parti des Américains , se conduisent avec toute la douceur & toute l'honnêteté imaginables à l'égard des officiers qui se trouvent ici ; & dans les campagnes voisines on aperçoit encore chez eux des traces de cette hospitalité qui faisoit le caractère distinctif des habitans de cette contrée avant la guerre. Parmi ces personnes que l'on a du plaisir à citer , on nomme sur-tout le colonel *Randolph de Tuckahoe* , le colonel *Good de Cheshersfield* , le colonel *Gary de Warwick* , &c. Les gens de la basse classe du peuple , qui sont bien éloignés d'avoir la même façon de penser , les accusent d'être portés pour le gouvernement anglois ; mais leurs principes , leur fortune & leur autorité les mettent

dans le cas de mépriser toutes ces clameurs.

Nous avons été dernièrement témoins d'un phénomène auquel nous présumons que le pays est sujet , & qui alarma tous les habitans ; c'étoit un orage furieux de tonnerre & d'éclairs : on n'avoit pas encore éprouvé pendant l'hiver un froid aussi vif que ce jour-là , & l'orage commença à l'entrée de la nuit. Les coups de tonnerre & les éclairs se succédoient avec tant de rapidité que l'air paroissoit tout en feu. Cet orage dura près de deux heures, l'air s'adoucit au commencement de l'orage, & en peu d'instans il fit une chaleur étouffante ; mais après qu'il fut fini , le froid se fit ressentir de nouveau , & le lendemain matin il geloit assez fort.

En me promenant avec quelques officiers, l'on me fit voir un chirurgien de cette ville, nommé Fauché, qui a eu le malheur d'avoir un œil presqu'arraché de son orbite : comme il a été soigné à temps , on espere qu'il pourra en recouvrer l'usage. Voici la maniere dont on m'a raconté ce fait ; il vous mettra à portée de juger de la férocité de la basse classe dans ce pays-ci. Il étoit

à jouer au billard : plusieurs officiers & beaucoup d'autres personnes d'un état honnête regardoient la partie, lorsqu'un homme du bas peuple, & qui vouloit trancher de l'homme comme il faut, vint à entrer. Dans le cours de cette partie, il s'éleva une légère contestation dont cet homme jugea à propos de se mêler : il commença par dire des injures atroces à M. Fauché, & finit par lui proposer de se battre à la mode du pays, en lui demandant de quelle façon il vouloit que le combat eût lieu, les gens du peuple ayant ici plusieurs manieres de se battre.

M. Fauché répondit qu'il n'étoit pas accoutumé à faire le coup de poing, mais que puisqu'il prenoit le masque d'*homme honnête*, il se battoit volontiers avec lui en *homme honnête*. Il eut à peine prononcé ces mots, que le malheureux se jeta sur lui, & lui portant les ongles à la figure, lui fit sortir l'œil de la tête. Non content de cette première attaque, il vouloit répéter, mais on s'y opposa, & on fit esquiver M. Fauché. Je vous laisse à juger quelle pouvoit être la situation des officiers présens à cette scène, & ne pouvant punir ce malheureux sans

manquer à la parole qu'ils avoient donnée de ne se mêler d'aucune affaire.

Cette coutume atroce , dont un sauvage rougiroit de se voir accusé , est fort commune dans ce pays parmi le peuple ; elle a même été si générale pendant un temps , que le gouverneur & l'assemblée des états ont été obligés de faire une loi pour déclarer criminels ceux qui se battroient de cette maniere ; mais le petit peuple est si difficile à dompter dans ce pays , que , quoique cette loi soit maintenant en force , elle n'en impose que peu , & cet usage n'en est pas moins en vigueur dans les contrées les plus reculées , que si la loi n'existoit pas. J'ai vu un homme dont on cite l'habileté dans ce genre de combat. Il porte les ongles du pouce & de l'index très-longs & fort pointus : de peur qu'ils ne se rompent ou ne se fendent dans l'opération , il a grand soin de les exposer tous les soirs à la chandelle pour les durcir.

Tout le monde convient que la mort est préférable à la perte de la vue ; & comme ces malheureux , lorsqu'ils trouvent l'occasion de combattre un officier , la saisissent

avec avidité , nous sortons rarement sans nos épées. Il est triste que dans un pays où les gens bien nés sont si honnêtes , & exercent si noblement l'hospitalité , on soit sans cesse exposé à la fureur d'une populace qui ne connoît pas de frein. Puissé-je en être bientôt dehors , & me voir dans le sein de ma patrie ! c'est le vœu le plus ardent de votre , &c.

LETTRE LXIV.

Richmond en Virginie ;
le 18 Février 1779.

MON CHER AMI,

J'AI été retenu ici bien plus long-temps que je n'avois eu dessein d'y rester. On ne veut pas me permettre de partir , que je n'aie rendu mes visites à tous les officiers du canton , parmi lesquels se trouve le colonel Carcy. Il demeure à Warwick , où il a une maison magnifique , & dans les environs des moulins & des fonderies dont la construction a coûté plusieurs milliers de livres sterling.

Ces bâtimens ont été aussi avantageux au public qu'au colonel lui-même. Sa maison est située sur lesbords de la riviere James, & sur la rive opposée de celle du colonel Randolph. Les Randolph sont descendans d'un des fondateurs de la colonie, & leur famille s'est tellement multipliée, que, comme les gentilshommes écossais, pour les distinguer les uns des autres on est obligé d'ajouter à leur nom celui de leur résidence.

La ville de Peterburg n'est distante que de quelques milles de la maison du colonel Carcy. Plusieurs d'entre nous exprimoient un soir le desir de voir cette ville, & nous nous lamentions de ce qu'elle étoit hors des limites qui nous sont prescrites. Le lendemain, après le déjeuner, le colonel nous dit : « Messieurs, nous monterons à cheval » avant le dîner, & nous irons faire un tour » à Peterburg ». Nous lui témoignâmes combien nous aurions été satisfaits de pouvoir l'accompagner si nous n'étions pas liés par notre parole. « Vous ne l'êtes plus, messieurs » ; & il nous montra la lettre du commandant américain, par laquelle la permission

permission nous en étoit accordée. Je ne rapporte ce trait que pour vous faire voir que non-seulement on se pique ici d'exercer l'hospitalité, mais encore d'être poli & attentif au dernier point.

La ville de Peterburg est située sur les bords de la riviere Apamatock, & quelques maisons sur la rive opposée rassemblées forment une espece de fauxbourg dépendant de la ville: ce fauxbourg est nommé *Pocahunta*. Le principal commerce de Peterburg consiste en tabac, que l'on dépose dans des magasins construits à cet effet, & d'où on l'exporte ensuite. Avant d'entrer dans ces magasins, il est examiné par des inspecteurs chargés de juger s'il est propre pour l'exportation. S'ils le trouvent tel qu'il doit être, ils donnent au maître de la plantation un reçu de telle ou telle qualité, & ces reçus circulent comme de l'argent comptant. Ainsi, après avoir déposé du tabac dans ces magasins & en avoir obtenu un reçu, un planteur peut aller à Williamsbourg ou dans toute autre ville de la province acheter ce dont il a besoin, & payer avec ce papier, qui passe

« dans une multitude de mains avant de venir dans celle du marchand qui achete le tabac pour l'envoyer hors du pays. Ces reçus sont en même-temps des billets de banque , & une monnoie courante. Les habitans , en spécifiant le prix de leurs différens achats , ne disent pas : « Je donne tant de livres » sterlings pour tel article » , mais « je donne » tant de mesures de tabac ».

La riviere Apamatock est à - peu - près aussi large que la Tamise ; elle se jette dans la riviere James à environ douze milles des cataractes , qui se trouvent un peu au-dessus de Peterburg. Un peu au-delà de ces cataractes , il y a un grand pont de bois jusqu'où remontent sans cesse des corvettes & de petits navires.

La ville de Pocahunta tire son nom de celui de la fille d'un fameux chef indien , ou empereur Powhatan (c'est ainsi que s'appelle en langue indienne la riviere James) , qui donna pour dot à sa fille , lors de son mariage , toutes les terres dont cette place est environnée.

Madame Bourling , qui a des magasins immenses , de grandes plantations & d'autres

biens considérables, réside à Peterburg; Son fils a épousé une jeune femme très-aimable, & qui descend en ligne directe de *Pocahunta*. Le colonel Carcy, après nous avoir raconté en peu de mots l'histoire de *Pocahunta*, & nous avoir appris que ce fut à sa prédilection pour la nation angloise que nous étions redevables de nos premiers établissemens dans cette province, nous dit qu'elle avoit épousé un Anglois, avec lequel elle s'étoit rendue en Europe, & nous raconta à ce sujet le trait suivant.

« Un Indien d'une naissance distinguée dans son pays suivit en Angleterre *Pocahunta* quand elle quitta la Virginie : cet Indien avoit été chargé par Powhatan de faire le dénombrement de tout le peuple anglois, & de lui communiquer à son retour le résultat de ses recherches. Comme les Indiens n'ont ni lettres ni hiéroglyphes pour exprimer leurs pensées, il prit, en mettant pied à terre dans la Grande-Bretagne, un bâton, à dessein d'y faire autant d'entailles qu'il rencontreroit de différentes personnes. Cette maniere de compter le lassâ bientôt, & fatigué de tailler, il jetta son bâton. A son

retour en Amérique , le roi lui demanda à combien se montoit le nombre des Anglois qu'il avoit vus. Il le pria de compter les étoiles du firmament , les feuilles des arbres , & les grains de sable de la mer qu'il trouveroit sur le bord , & il lui dit qu'il pourroit avoir alors un nombre égal aux individus qui formoient la nation angloise ». Messieurs , ajouta le colonel Carcy en achevant ce récit , ne pourriez-vous pas faire la même réponse à votre souverain , s'il vous demandoit combien de personnes vous avez vues en Amérique ?

Les magasins de Peterburg , ainsi que ceux de Richmond , sont remplis de tabac , parce qu'on ne trouve point d'acheteurs ; & les propriétaires des plantations ne se soucient pas de l'exporter eux-mêmes , à cause du grand nombre de corsaires anglois qui croisent sur les côtes. Quelques négocians ont risqué , il est vrai , d'envoyer de petites corvettes aux îles Bermudes , & ont réussi dans cette entreprise ; mais la plupart des magasins sont fermés , les villes de Peterburg & de Richmond sont à-peu-près dans la même situation que Lancastre ; la

commerce est totalement intercepté dans ces deux villes, où il étoit si considérable avant la guerre, quelles fournissoient seules aux colons fixés dans l'intérieur du pays, tout ce qui leur étoit nécessaire pour leurs plantations, à l'exception des principales villes, telles que Boston, New-York & Philadelphie. Les autres ne renferment point de corporations distinctes de négocians, tels que marchands de draps, merciers, épiciers, papetiers. On les comprend tous sous le nom de marchands & magasins; on appelle ici magasins ce que l'on nomme en Angleterre boutiques. Ces magasins sont remplis de toutes les denrées nécessaires à la subsistance; d'autres articles essentiels, d'objets de luxe & d'agrémens, & même de bijoux. Outre ces grands magasins que l'on trouve dans les principales villes, on en voit de moins considérables dans l'intérieur du pays.

J'ai passé quelques jours à Tuckahoe chez le colonel Rodolph, qui s'acquitte avec une grace infinie des devoirs de l'hospitalité. Sa maison est bâtie sur le penchant d'une colline, & commande entièrement la riviere

James , qui offre de ce point de vue une perspective magnifique ; d'un côté est *Tuckahoe* : c'est ainsi que les Indiens nomment les plaines qui viennent aboutir à cette retraite charmante , & c'est ce qui a engagé le colonel à donner à ses plantations le même nom. Sa maison paroît avoir été construite pour y exercer l'hospitalité. Je ne puis résister à l'envie de vous en faire la description. Son plan présente la forme d'une H , & elle est composée de deux corps de bâtimens réunis par un grand fallon. Chaque aile a deux étages , & chaque étage quatre grandes chambres ; l'une est occupée par la famille du colonel , & l'autre est réservée pour les étrangers : le fallon qui les sépare est très-vaste , & l'on y entre par différentes portes. C'est-là qu'on se retire dans les chaleurs de l'été , sa situation le mettant à l'abri des rayons du soleil ; & ses portes opposées , qui favorisent la circulation de l'air , entretiennent constamment une délicieuse fraîcheur. Il est meublé de quatre superbes sofas & autres sieges , & un lustre magnifique est suspendu au plafond. C'est encore dans ce même appartement que se donnent

les bals & les concerts dans les jours de fêtes.

Le colonel Rodolph a pour les chevaux une passion qui est commune avec tous les habitans de la Virginie , de quelque état qu'ils soient ; ils n'épargnent ni peines , ni soins , ni dépenses pour se procurer les meilleurs chevaux , & en progager la race. Il prit plaisir à nous en montrer un superbe , qu'il appelloit Shakespear , & qu'il avoit amené en Amérique au commencement de la guerre. Il avoit fait bâtir une écurie exprès pour lui , & il y avoit un lit dans lequel couchoit le negre chargé d'en avoir soin. Ce cheval est d'un superbe gris pommelé , sa hauteur est d'environ seize paumes & demi , & il a la tête & l'encolure de la plus grande beauté. Je ne dirai rien du reste , car il étoit excessivement gras ; & il avoit les jambes si petites & si minces (étant de la race des chevaux de course) , qu'elles paroissent incapables de supporter le poids de son corps. Pour vous donner une idée de son embonpoint , je vous dirai qu'il avoit une si grande quantité de graisse , qu'elle formoit une rigole tout le long de ses reins ,

& que si l'on lui avoit versé de l'eau sur le garot , elle auroit coulé en droite ligne jusqu'à sa queue. On n'épargne rien pour fortifier sa constitution , & le préparer aux fatigues qu'il doit essuyer au printemps.

Je retournerai dans quelques jours à Charlottes-Ville , ce dont je ne suis nullement fâché : malgré les égards que le colonel me témoigne , je ne suis pas à mon aise , & j'éprouve cette anxiété à laquelle les Anglois sont ordinairement sujets : elle peut être ridicule , mais elle est involontaire , & la mienne à sa source dans l'impossibilité où je me trouve de reconnoître , comme je le voudrois , les attentions que l'on a pour moi. Dans toutes les visites que nous avons faites ou que nous avons reçues , jamais la conversation n'a roulé sur la politique. Quelquefois les dames se permettent de nous plaisanter sur ce qu'elles appellent notre captivité , elles s'en acquittent avec autant de gaieté que d'esprit. Un jour cependant un officier prit mal la plaisanterie , & se permit une réplique qu'il auroit dû se dispenser de faire à une jeune personne dont le pere nous accordoit l'hospitalité d'une maniere si généreuse.

Le colonel Rodolph faisoit tous les ans un présent à sa fille de deux muids de tabac, pour en acheter les choses relatives à sa parure ; par un malheureux hasard , les navires qui en étoient chargés avoient toujours été pris. Plusieurs officiers étant un jour rassemblés auprès des dames , les affaires du temps devinrent le sujet de l'entretien , & mademoiselle Rodolph ne croyant rien dire de déplacé, nous demanda » comment il étoit arrivé que nous eussions » été faits prisonniers » ? De la même manière que votre tabac a été pris , répondit vivement l'officier , par une force supérieure. — Il vous est , sans doute , aisé d'imaginer quelle fut la confusion de mademoiselle Rodolph & celle de l'officier lui-même, qui s'aperçut aussi-tôt du tort qu'il avoit eu de s'abandonner à un mouvement que la politesse & la reconnoissance lui faisoient un devoir de réprimer.

L E T T R E L X V .

De Jones-Plantations près de Charlottes-Ville;
dans la Virginie , le 10 Avril 1779.

M O N C H E R A M I ,

P E N D A N T mon voyage à Richmond , les généraux Philips & Reidesel arriverent à Charlottes - Ville , & allerent le lendemain visiter les casernes. Ils furent indignés de la situation déplorable dans laquelle se trouvoient les troupes qui sont maintenant beaucoup mieux logées qu'elles ne l'étoient alors. Mais si le général Philips les avoit vues au moment de leur arrivée , je suis sûr que l'impétuosité de son caractère , & son affection pour le soldat lui auroient attiré la même disgrâce qu'à Boston. On fournit à peine aux troupes les provisions nécessaires ; les soldats n'ont de la viande que deux ou trois fois la semaine , & ils ont passé plusieurs fois huit ou dix jours sans en appercevoir un morceau : encore celle qu'on leur donne n'est sou-

vent pas manreable. Dans le moment ils font ce qu'ils appellent à la diete, & n'ont point eu de viande depuis le 25 du mois dernier. Le général Philips a fait depuis son arrivée beaucoup de démarches à cette occasion, & on a lieu d'espérer qu'à l'avenir les provisions seront plus régulièrement distribuées.

Ce n'est assurément pas au congrès qu'on doit reprocher cette négligence; il a été trompé par un de ses membres, le colonel Hawey, qui est député pour cette province.

Quand le congrès se déterminâ à nous retenir prisonniers, sans avoir égard aux clauses de la convention, la province de Massachusets représenta que ce seroit un acte d'oppression & de tyrannie si on l'obligeoit à approvisionner notre armée, ayant déjà fourni plus que toutes les autres provinces pour le soutien des troupes, & que d'ailleurs, comme elle avoit pourvu aux besoins des nôtres pendant près d'une année, il étoit juste que les provinces méridionales partageassent le fardeau. Elle donna ses instructions en conséquence à ses représentans, qui soumirent les réclamations à

l'examen du congrès. Cette motion ayant été faite, la pétition de la province de Massachusetts parut fondée sur la justice, & l'on délibéra pour favoir dans quelle province on nous donneroit ordre de nous rendre. Celles des Jerseys & de New-York étant le théâtre de la guerre, ne furent pas proposées. Quant à la Pensylvanie, les deux armées y avoient causé tant de ravages, qu'on la jugeoit incapable de fournir son contingent même pour l'approvisionnement des troupes du congrès. La province de Maryland étoit si petite, qu'on n'eut pas un moment l'idée de nous y envoyer. Enfin on se détermina pour la Virginie, tant à cause de l'étendue de cette contrée, & de la fertilité de son sol, que parce qu'en nous confinant dans la partie la plus reculée de cette province, on prévenoit toutes les tentatives que nos compatriotes auroient pu faire du côté de New-York pour nous remettre en liberté.

Lorsque cette résolution fut prise, le colonel Hawey proposa de nous envoyer dans une partie de cette province dont il étoit propriétaire, & qui est située à six milles

de Charlottes-Villes , à quatre des montagnes bleues , & à près de deux cents des côtes ; ajoutant que si le congrès trouvoit la situation du lieu convenable , il s'engageoit à y bâtir des casernes , & à y rassembler les provisions nécessaires pour le commencement du printemps suivant. Cette proposition obtint une approbation générale , & la résolution fut prise en conséquence vers la fin du mois de juin dernier.

Le Colonel s'étant aussi-tôt rendu dans la Virginie fit travailler tous ses negres , & paya un grand nombre d'habitans pour bâtir les casernes & rassembler des provisions. Après avoir arrêté le plan de tout ce qu'il y avoit à faire , & fait commencer les travaux sous ses yeux , il en laissa la direction à son frere & retourna au congrès. Celui-ci , moins actif où peut-être moins intéressé dans cette affaire , n'y donna pas toute l'attention convenable ; de sorte qu'à notre arrivée les casernes n'étoient pas achevées , & tout étoit dans un état de désordre & de confusion dont il est impossible de se faire une idée. Lorsque le colonel Hervey quitta la Virginie , il crut que tout seroit

prêt pour notre réception , à l'approche de Noël, ne doutant pas que les casernes ne fussent construites long-temps avant cette époque , & qu'on y eût transporté les provisions , si l'on avoit exécuté ponctuellement les ordres qu'il avoit donnés à ce sujet. Je dois au congrès la justice d'observer qu'il consulta scrupuleusement le colonel Hervey avant de nous ordonner définitivement de quitter la province de Massachusets.

La maison ou le général Philips réside , & la plantation qui l'entoure, sont appelées Blenheim. Cette maison, qui a été bâtie peu de temps après la bataille mémorable de Blenheim en Allemagne, appartient à M. Carter, secrétaire de la colonie, qui en a fait dans la suite son séjour de prédilection. Elle est construite sur une éminence d'où l'on découvre une perspective aussi étendue que magnifique , & le plan en est à peu-près le même que celui de la maison du colonel Rodolph. Le propriétaire actuel, le colonel Carter, possède une fortune très-considérable , & a plusieurs maisons de campagne infiniment supérieures à

celle de Blenheim, qu'il laisse tomber en ruine. Quand le général Philips en prit possession, elle étoit remplie de negres qui y avoient été envoyés de divers autres plantations pour défricher un terrain qui en est éloigné de quelques milles. Le colonel Carter possède dans cette province des terres d'une étendue immense, & il a à son service quinze cents negres distribués dans ses différentes plantations.

La nuit après notre départ de Richmond, je couchai dans une jolie maison de campagne, nommée Belvidera, qui a autrefois appartenu au colonel Bird. Cet officier s'est distingué dans la dernière guerre, lorsque le général Braddock a été maltraité. Il possédoit une fortune considérable, étant propriétaire des terres qui avoisinent les cascades, à plusieurs milles à la ronde, & de la plupart de celles qui entourent la ville de Richmond.

Le colonel Bird étoit aussi universellement estimé pour ses qualités personnelles, qu'admiré par ses talens; mais étant malheureusement adonné au jeu, ses affaires à sa mort se trouverent fort dérangées.

La veuve , mère de huit enfans , a trouvé le moyen , par sa prudence & par son économie , de sauver de cette immense fortune une maison charmante , qui est située près de la riviere James , dans un endroit nommé Westover , plusieurs plantations , une partie de ce qu'elle avoit apporté en mariage au colonel , & un grand nombre d'esclaves. Les terres qui environnent la maison de Westover sont cultivées avec beaucoup de soin & distribuées avec intelligence. Vue de la riviere James , cette maison & ses environs forment la perspective la plus riante qu'il soit possible d'imaginer.

D'après les observations que j'ai faites dans le cours de mon dernier voyage , il me paroît qu'avant la guerre cet esprit d'égalité qui rapproche tous les états , étoit moins connu dans la Virginie que dans les autres provinces , & les différentes classes se distinguoient beaucoup plus les unes des autres. Depuis la guerre au contraire , cha-individu s'est rapproché de celui qu'il regardoit avant comme trop au-dessus de lui , & n'a pas dédaigné de s'occuper avec son

son inférieur ; je puis en offrir une preuve convaincante. Pendant le séjour que je fis chez le colonel Rodolph , à Tuckahoe , j'y vis arriver trois payfans qui avoient à lui parler d'affaires : ils entrèrent dans la piece où le colonel étoit avec sa compagnie , & sans aucune cérémonie , prirent des sieges , s'affirent près du feu , & se débarassèrent de leurs bottes , qui étoient pleines de boue : ils parlerent ensuite du sujet qui les amenoit ; c'étoit pour du bled qui devoit être moulu dans le moulin du colonel. Lorsqu'ils furent partis , quelqu'un de la compagnie trouva que ces payfans s'étoient permis de grandes licences , & en témoigna son étonnement au colonel. Il répondit que depuis que l'esprit d'indépendance avoit établi l'égalité entre les hommes , cette maniere de se comporter étoit devenue ordinaire , & que l'on voudroit en vain tenter de s'y opposer ; il ajouta que tout homme qui portoit les armes se trouvoit alors l'égal de son voisin , & qu'il étoit persuadé que ces payfans ne soupçonnoient aucune différence entr'eux & lui.

Il y avoit autrefois , & il se trouve en-

core à présent dans ce pays trois classes distinctes parmi les habitans, sans y comprendre les negres; mais je crains bien qu'avant qu'ils soit peu elles ne soient entièrement confondues, & qu'il ne devienne difficile ou même impossible de remettre jamais les choses dans leur premier état.

La première classe est composée de gentilshommes issus des familles les plus anciennes & les plus opulentes: il s'en trouve en plus grand nombre dans cette province que dans toutes les autres. Presque tous ont reçu une brillante éducation & ont beaucoup d'usage du monde, leurs manieres sont aisées & leur conversation agréable; la plupart ont des équipages & quelques-uns de la vaisselle plate magnifique: tous, sans aucune exception, ont des haras & de superbes chevaux de carrosse.

La seconde classe comprend presque la moitié des habitans. Il est impossible de déterminer, parmi une si grande quantité de caracteres différens & d'occupations diverses, quels sont les vices ou les vertus auxquels ils sont les plus enclins. Cependant ils sont en général hospitaliers, généreux &

sinceres. Soit qu'il faille l'attribuer à une mauvaise éducation, au défaut de lumières ou à l'habitude de cette autorité tyrannique qu'ils exercent sur leurs esclaves, ils sont, malgré leurs bonnes qualités, grossiers, durs & orgueilleux; ils aiment la dissipation, les jeux, & sur-tout les courses de chevaux & les combats de coqs: en un mot de bonnes & de mauvaises qualités, entierement opposées & contradictoires, forment chez eux un contraste singulier. Celui qui brillera par mille talens séduisans, fera en même temps gémir sur sa lâche brutalité. Il se trouve cependant un grand nombre de Virginiens de cette seconde classe qui sont de dignes membres de la société & possèdent un grand sens.

La troisieme classe, qui est en général la plus nombreuse dans tous les pays du monde, ne l'est pas autant en proportion dans la Virginie que dans les autres contrées de l'univers. Ceux qui la composent, quoique grossiers, ignorans & turbulens, ont cependant de la générosité & de la sensibilité. Il faut qu'il y ait une puissance secrète qui dispose les Virginiens à l'hospita-

lité; car il n'en est pas un même de la dernière classe, qui ne l'exerce, autant que ses facultés peuvent le lui permettre.

Tous les individus de la dernière classe ont le défaut d'être curieux jusqu'à l'impertinence, quoiqu'à cet égard ils le cèdent aux habitans de la nouvelle Angleterre. Ennemis du travail, adonnés à la boisson, au milieu de leur oisiveté & de leur ivresse ils ne respirent que la vengeance. C'est lorsqu'ils sont pris de vin, qu'ils se rappellent leurs anciennes querelles, celles même qui s'étoit terminées à l'amiable, & qu'ils songent à les venger. Ils oublient les sermens qu'ils se sont faits, & recherchent avec fureur l'objet de leur haine, pour assouvir leur cruauté & leur barbarie.

Les amusemens du bas peuple sont de la même espece que ceux des individus de la seconde classe; mais ils ajoutent à leurs jeux celui des combats particuliers, & se distinguent dans la carrière du pugilat par des atrocités inouïes.

Quoiqu'en Angleterre le pugilat, qui y est encore en vigueur, soit une honte pour

la nation policée qui le souffre, ce n'est en comparaison des combats des Virginiens qu'un simple jeu d'enfant. Avant d'en venir aux mains, ils font entr'eux leurs conventions, & décident s'ils se serviront de tous les avantages qui se présenteront pendant l'action; tels que de se mordre, de s'arracher les yeux, & même de diriger leurs coups vers les parties les plus sensibles. Quand ils sont d'accord sur ces trois points principaux, ils se livrent le combat, & après quelques coups portés & recus, ils faissent leur adversaire avec les dents. Ce qui est très remarquable & qui fait voir le sang-froid avec lequel ils se conduisent dans ces rencontres, c'est qu'ils ne s'écartent jamais des regles qu'ils se sont prescrites; si au lieu des trois conditions, il n'y en a eu que deux ou même qu'une d'acceptée, on est sûr que quelque soit leur animosité dans la chaleur de l'action, ils ne perdront pas de vue ce que leur honneur leur défend d'employer, & qu'ils se soumettront à la mort plutôt que de tirer avantage de la situation où ils se trouveroient, pour

se servir d'un moyen qu'ils se feroient profcrit.

Les végétaux ne sont jamais en grande abondance dans cette partie de la Virginie, mais ils sont encore beaucoup plus rares dans le printemps que dans les autres saisons de l'année; de maniere que nous suivons l'usage des habitans qui cueillent les feuilles de la plante appelée *Poke* aussitôt qu'elles sortent de terre: ces feuilles sont alors très-tendres, & leur goût est assez semblable à celui des épinards, mais on doit prendre le plus grand soin, lorsqu'on les coupe, de ne pas les prendre trop vieilles, & que la queue de ces feuilles ne soit pas parvenue à un certain degré de solidité; car si on y laissoit attachée la moindre partie du bois, une mort inévitable en feroit la conséquence, ce bois étant un purgatif des plus violens. Quoique cette plante ait une qualité pernicieuse, les enfans mangent les petites baies qu'elle produit dans l'automne, & sans en éprouver aucune incommodité. Le jus que l'on exprime de ses fruits donne un cramoisi superbe, que l'on n'a malheureusement pas encore trouvé moyen de fixer so-

lagement : le drap & toutes les étoffes de laines teintes de cette couleur ne tardent pas à se faner. Beaucoup de chymistes & de savans se sont occupés de ce grand projet ; mais c'est une nouvelle pierre philosophale qu'il n'est guere probable que l'on découvre , & qui n'offrirait peut-être pas une utilité moindre que celle de pouvoir faire de l'or. Je suis, &c. &c.

L E T T R E L X V I .

Jones-Plantations , près de Charlottes-Ville ,
dans la Virginie , ce 12 Mai 1779.

MON CHER AMI,

IL y a quelques jours que le bâtiment de Trêve est arrivé à Richmond , avec des habillemens pour toute l'armée. Parmi le grand nombre de lettres venues à bord de ce navire , j'ai eu la douleur de voir qu'il ne s'en trouvoit pas une seule pour moi , peut-être mes parens & mes amis pensent-ils , qu'il n'est pas possible que dans ces forêts immenses une lettre puisse parvenir

jusqu'à moi ; j'éprouverois cependant une grande satisfaction en les sachant tous en bonne santé , & c'est presque la seule chose qui puisse m'intéresser. Je continue à écrire de temps en temps , quoique toujours incertain si mes lettres seront rendues à leurs adresses respectives : il est possible que l'on m'accuse d'une négligence semblable à celle que je blâme dans les autres.

Votre ancien ami de Boston , M. Clarke , qui est notre commissaire des vivres , est arrivé depuis peu de New-Yorck , & j'ai passé plusieurs jours avec lui ; je me suis amusé à parcourir une grande quantité de gazettes & de journaux anglois qu'il a apportés avec lui : je m'y suis mis au fait de tous les événemens qui ont eu lieu sur ce continent , & j'y ai lu entr'autres la relation de la retraite de notre armée de Philadelphie à New-York.

Vous devez vous rappeler que dans une de mes lettres , je vous ai dit qu'une bonne retraite devoit être regardée comme le chef-d'œuvre d'un général : je crois que dans celle que nous fîmes , sir Henry Clinton nous en a convaincus ; il nous a démontré

que son habileté , comme officier , n'étoit pas inférieure à sa bravoure , par les difficultés & les dangers sans nombre qu'il a surmontés. Le pays au travers duquel il devoit nous frayer un passage étoit un pays ennemi ; il ne pouvoit s'attendre qu'à des hostilités , loin d'espérer des secours. Avant de commencer à effectuer cette retraite dangereuse , il prit toutes les précautions possibles , pour se prémunir contre le besoin : une forte provision de vivres étoit aussi essentielle qu'elle étoit difficile à transporter , & le bagage qui devoit l'accompagner formoit dans sa marche une ligne de douze milles d'étendue. Lorsque l'on considère que cette armée devoit passer à travers un pays parsemé de collines , de forêts , de rivières , de gorges , & de passages dangereux , doit-on s'étonner que la marche étant si lente , les Américains aient eu le temps de s'assembler ? Ils l'ont fait assez promptement pour donner beaucoup d'embarras au général Clinton ; & dans un espace de temps fort court , Washington parvint à lever une armée assez considérable , pour en rendre les mouvemens très-dangereux.

Lorsque sir Henry Clinton vit que les Américains se dispofoient à nous attaquer , il conclut que c'étoit afin de s'emparer du bagage & de l'arrière - garde ; ce qui , d'après fon étendue , pouvoit être aifément exécuté. Entr'autres avis relatifs à la bataille, il chargea Clarke d'informer le général Philips , que la veille il s'étoit affis fur une pierre pendant que les équipages de l'armée défiloiert , & qu'il y étoit refté près d'une heure à réfléchir fur ce qu'il avoit à faire. Tenté de donner l'ordre de les détruire dans l'inftant , jugeant cependant que cette action feroit un grand triomphe pour les Américains , & pourroit en même-temps tourner à la honte de l'armée angloife , il réfolut de les conferver, quoi qu'il en pût arriver. En conféquence , le jour de la bataille de Monmulh , dès le matin , il les envoya en avant fous les ordres du général Knyphaufen , afin de les maintenir en fûreté autant qu'il lui feroit poffible.

Les mouvemens divers , ainfi que la poffition des deux armées , ont été décrites dans les détails qu'en donne sir Henry Clinton , de même que l'événement de cette bataille.

Ainsi, ne doutant pas que vous ne foyez instruit de toutes ces choses, je les passerai sous silence, & me contenterai de vous faire part de ce que le général fit dire par M. Clarke au général Philips, après avoir donné une description exacte de l'ensemble. Sir Henry Clinton avoit dessiné une esquiffe grossiere du terrain, & des diverses positions qui avoient été prises pendant l'action, qu'il avoit remise à M. Clarke; mais ensuite il changea d'avis, & lui dit. « Je ne veux pas que vous vous chargiez de cela; car si les Américains trouvoient sur vous ces papiers, vous seriez à coup sûr pendu; dites donc simplement au général Philips, que ce jour-là j'ai combattu sur du velours, » & il me comprendra parfaitement. »

Une circonstance singuliere qui arriva dans cette bataille, fait voir à quel point sir Henry Clinton fait conserver son sang-froid, même dans la chaleur de l'action: pendant qu'il étoit allé reconnoître le terrain à un endroit où le chemin fait un coude, & où il se trouve deux routes, avec deux de ses aides-de-camp, il apperçut un officier Américain très-bien monté,

qui ayant fait halte , paroissoit vouloir lui parler : un des aides - de - camp tira un coup de pistolet à cet officier , qui au même instant tourna la bride de son cheval & partit au grand galop. Sir Henry Clinton fut très - fâché de la conduite imprudente de l'officier qui l'accompagnoit , & lui fit même des reproches de sa vivacité , ajoutant qu'il étoit sûr que cet Américain desiroit lui parler , & que probablement il auroit pu en tirer des informations importantes ; il dit qu'étant en Allemagne pendant la dernière guerre , & étant allé à la découverte avec le prince Ferdinand , il rencontrèrent ainsi un homme dans leur chemin , qui leur donna des instructions si exactes , que ce fut à elles que l'on dut attribuer le destin de la journée.

Nous ne jouissons pas maintenant d'un tems très-agréable ; les chaleurs sont excessives pendant la plus grande partie du jour. Les malheureux negres cependant , continuellement exposés aux rayons du soleil , & n'ayant pas même la permission de chercher un abri au moment de sa plus grande hauteur , transpirent à peine. C'est peut-être

une des causes à laquelle il faut rapporter cette force qui les empêche de succomber à un travail forcé, & qui les soutient contre une chaleur excessive. Ce n'est assurément pas leur couleur qui est capable de produire cet effet, puisque nous savons que le noir attire plus puissamment que tout autre les rayons du soleil; ce qui les rend capables de résister à la fatigue & à la chaleur, est plutôt selon moi cette humeur huileuse qui filtre continuellement au travers de leurs pores. Dans les saisons les plus froides leur peau est toujours luisante, & elle est d'ailleurs beaucoup plus unie, & beaucoup plus ferrée que la nôtre. J'ai encore observé que dans la proportion des différentes teintes, le mulâtre transpire davantage à mesure qu'il approche plus de la couleur blanche.

On observe beaucoup de nuances différentes parmi les mulâtres, & la cause n'en est pas difficile à deviner: les planteurs & autres blancs, par un commerce illicite avec les négresses, produisent des mulâtres; ceux-ci, par un commerce avec les blancs, ont également des enfans d'une teinte en-

core plus claire ; mais une chose qui pourra vous surprendre , c'est que j'ai remarqué chez le colonel Cole , dont j'ai déjà eu occasion de vous parler , qu'il s'y trouvoit rassemblé des mulâtres de beaucoup de teintes différentes , depuis le negre jusqu'au presque blanc : on y remarquoit de jeunes femmes très-jolies , bien faites , & qui avoient les traits fort délicats ; toutes , m'a-t-on dit , sont enfans du colonel. Je n'avois pu jusqu'alors m'empêcher de penser que si un homme avoit un commerce criminel avec ses esclaves , il se rendit au moins coupable de bassesse , mais laisser dans l'esclavage les enfans qui étoient nés de ces amours , étoit une chose que je n'eusse jamais soupçonnée. Les mulâtres sont occupés aux mêmes travaux que les negres que l'on tire d'Afrique , & c'est une maniere très-commode de se procurer des esclaves à bon marché ; je crois que chez le colonel Cole il s'en trouvent vingt ou trente de cette espece , quoiqu'il soit l'époux d'une femme belle & aimable , qui l'a rendu pere de huit enfans.

Je vous ai parlé des principales occupa-

tions des negres ; peut-être seriez-vous bien aise de connoître leur maniere de cultiver & de préparer le tabac , qui est la branche principale du commerce de cette province.

Cette plante est indigene en Amérique , son usage est très-ancien : mais autrefois on étoit bien éloigné de posséder l'art de le cultiver , & de le préparer comme on fait aujourd'hui ; ce n'est que depuis que les Européens ont eu des colonies dans cette province , que la culture du tabac a été portée à son dernier degré de perfection ; les Indiens se contentoient de recueillir les feuilles , dès qu'elles commençoient à pousser. La plante , lorsqu'elle est dans sa perfection , est à-peu-près de la hauteur d'un homme de moyenne taille ; sa tige est droite , velue & gluante ; ses feuilles , qui croissent les unes au-dessus des autres , sont d'un vert tirant sur le jaune , & vers la partie inférieure de la plante elles sont extrêmement grandes.

On commence par semer sur couche la graine du tabac ; elle germe , & lorsqu'elle est parvenue à une certaine hauteur , on transplante la jeune tige par un temps de pluie. Le terrain destiné à la recevoir est

disposé en petits monticules , à-peu-près de la même manière dont nous préparons nos houblons : un mois après qu'elles ont été transplantées , elles parviennent à la hauteur d'un pied ; on s'occupe alors de les étêter , d'en élaguer les feuilles les plus basses & les feuilles gourmandes ; on les nettoie deux fois par semaine avec la plus grande attention , pour en détacher les insectes , & l'on arrache soigneusement les mauvaises herbes qui croissent alentour : vous devez juger par-là des travaux immenses qu'exige une grande plantation lorsqu'elle ne produit que du tabac : six semaines après que la plante a été ainsi émondée & nettoyée , elle acquiert sa perfection ; elle commence alors à devenir brune , & c'est à cette marque que l'on juge de sa maturité.

Dès que cette plante a acquis le degré de maturité convenable , on la coupe , & on met en tas tout ce que l'on a recueilli dans la journée. Le tabac reste sur la terre pendant une nuit , ce qui le fait renfler un peu ; le lendemain , on le porte dans des granges qui sont construites de manière à recevoir

recevoir autant d'air qu'il en faut , & en même-temps à le garantir de la pluie. On y suspend chaque plante séparément : on les laisse dans cet état pendant quatre ou cinq semaines pour les sécher , & on attend qu'il pleuve pour les détacher. Si ces plantes n'étoient pas ramollies par l'humidité , elles tomberoient en poussiere. On les couche ensuite sur des bâtons , & on les entasse les unes sur les autres pour qu'elles puissent fermenter. Les negres font un choix parmi les feuilles , celles de l'extrémité étant d'une meilleure qualité , & les feuilles inférieures n'étant au contraire capables de donner qu'un tabac grossier ; la dernière opération est de l'entasser dans des tonneaux ou de le former en rouleaux. C'est encore un temps humide que l'on doit choisir pour le préparer de cette maniere , car autrement les feuilles ne seroient pas assez flexibles , & se romproient.

La culture de cette plante paroît bien simple ; & malgré tout ce que je vous ai dit , il est impossible que vous ayez une juste idée des travaux immenses qu'elle exige , à combien de soins il faut se livrer

depuis l'instant où on l'a semée jusqu'au moment où on la met dans les tonneaux. L'inspecteur de ces sortes de plantations doit être nécessairement un homme vraiment entendu ; & parmi les diverses opérations qu'il est obligé de présider , il a souvent de quoi exercer son habileté.

Il est quelquefois dangereux de voyager dans ce pays , sur-tout lorsqu'il fait du vent , par rapport au grand nombre de pins qui sont déperis , & dont les racines ne les tiennent que fort légèrement attachés à la terre. C'est une chose très-ordinaire , sur-tout après un orage , lorsqu'on voyage dans une forêt , d'être obligé de se déranger de la route six ou sept fois dans la longueur d'un mille , par rapport aux arbres qui sont abattus & qui barrent le passage. Dans un temps de calme , on n'est pas entièrement à l'abri du danger ; car on voit des pins totalement dépouillés de leurs branches , & dans un tel état de dépérissement que le zéphyr le plus léger suffit pour les ébranler & les renverser. Madame de Reidefel étant il y a quelques jours avec deux de ses enfans , a échappé comme par miracle

à un accident qu'un de ses arbres a occasionné en tombant : elle se rendoit aux casernes dans sa chaise , après avoir traversé un pont de bois (1) ; un vieux pin pourri tomba positivement entre les chevaux & la chaise , & elle en fut heureusement quitte pour un cheval blessé , & les deux roues de devant de la voiture brisées.

Comme nous ne sommes pas très-bien pourvus des provisions fraîches , j'ai accompagné il y a quelques jours plusieurs officiers , qui alloient dans les forêts pour y tirer des lapins. Lorsque les chiens sont une fois sur leur trace , il n'est pas difficile de les attraper ; ils ne se cachent pas dans des trous comme les nôtres , mais grimpent à une hauteur prodigieuse dans les creux des vieux troncs d'arbres ; on les prend alors fort aisément par le moyen d'un bâton fendu à l'un de ses bouts , & dont on se sert comme de pinces pour les saisir par la peau. Pendant que nous étions occu-

(1) Ces ponts sont eux-mêmes effrayans ; ce sont de grands arbres posés en travers de la rivière qui les forment , & il n'y a de garde-sous d'aucun côté.

pés à cette chasse, tous nos chiens se mirent à aboyer en regardant une branche d'arbre ; & nous étant avancés de ce côté , nous apperçûmes un *Opposum* suspendu par la queue à cette branche : c'est ce que fait toujours cet animal lorsqu'il est poursuivi. Nous fîmes monter un domestique sur l'arbre ; il secoua la branche, & l'animal étant tombé parmi les chiens , ne fit pas le moindre mouvement pour s'échapper. Paroissant être mort , nous le prîmes & le fîmes conduire à nos casernes. Pendant toute la route , il ne donna point le moindre signe de vie , si ce n'est qu'il reprenoit de temps en temps son haleine le plus doucement possible. L'ayant fait mettre dans une cour d'où il n'étoit pas possible qu'il échappât , nous le veillâmes pendant près d'une demi-heure sans lui voir faire le moindre mouvement : à la fin cependant il leva doucement la tête , & ne voyant aucun danger , il se mit à courir de tous les côtés ; nous ouvrîmes alors la porte , & ayant mis les chiens à sa poursuite , il ne les eût pas plutôt apperçus , qu'il retomba dans son premier état de feinte léthargie.

Les chiens trompés ne vouloient pas le tou-

cher , & revenoient vers nous. Nous fûmes obligés de rentrer dans la cour , & de les exciter contre cet animal , qui , malgré que deux épagneuls très-vifs se fussent enfin mis à le déchirer & à lui casser les os , ne fit pas pour cela le plus léger mouvement. Après que les chiens l'eurent tourmenté de toutes les manieres , ce qui , direz-vous , ne fait pas grand honneur à notre sensibilité , nous lui écrasâmes la tête d'un coup de pierre , & même alors il poussa à peine un soupir. L'instinct que la nature a donné à cet animal de contrefaire ainsi le mort lui est d'une utilité infinie ; c'est ce qui le garantit des attaques du chat des montagnes , & de tous les autres animaux carnaciers , qui dédaignent de dévorer une proie qu'ils n'ont pas eu le plaisir ou la gloire de poursuivre & d'atteindre.

J'ai assisté il y a quelques jours à une espece de course qui n'est guères en usage que dans ce pays-ci , & que les habitans nomment *quarter-racing*. Les chevaux n'ont qu'un quart de mille à parcourir en ligne droite. Ces courses se font presque toujours dans le voisinage des *ordinaires* ou auberges.

On défriche à cet effet , dans les forêts , une partie de terre , & on forme deux chemins qui ne sont éloignés l'un de l'autre que de six à huit pas. C'est dans ces chemins que les chevaux courent , & celui qui arrive le premier au but gagne les paris. C'est le divertissement ordinaire des personnes des deux classes inférieures. Ils ont une race de chevaux d'une légèreté prodigieuse , & auxquels on ne peut comparer aucune autre race , mais ils ne soutiendroient pas une course plus longue. Je crois pouvoir affirmer , sans exagérer , que le fameux *Eclipse* ne les surpasseroit pas en vitesse. Nos chevaux ont besoin d'un certain temps pour se mettre en haleine avant de prendre le grand galop ; ceux-ci sont dressés au contraire à partir à toutes jambes dès l'instant où ils commencent la carrière. Si vos yeux se détournent un seul instant de l'objet principal , la course se trouve terminée avant que vous ayez pu vous en appercevoir : cela n'empêche pas qu'il ne s'y fasse des paris considérables. Nous fûmes témoins de plusieurs de ces courses , mais comme on nous informa que ces jeux doivent se terminer par ces hor-

ribles combats à coups de poings & à coups de dents dont je vous ai parlé, & que d'ailleurs deux ou trois champions, des plus résolus, s'étoient vantés qu'ils chercheroient querelle aux officiers anglois, pour avoir le plaisir de nous rendre acteurs dans cette ridicule tragédie, nous jugeâmes à propos de nous retirer avant d'avoir vu la fin de la fête, & nous laissâmes les *buck skins* s'entrebattre comme ils le jugeroient à propos; ce sobriquet de *buck skins*, peaux de chevreuils, fut donné par les habitans de la Nouvelle-Angleterre aux Virginiens, pour se venger de celui de *d'Yankées* que les Virginiens leur avoient donné, faisant allusion à leurs ancêtres, qui, étant chasseurs déterminés, vendoient des peaux de chevreuils, ou plutôt de daims, n'y ayant pas de chevreuils dans la Virginie.

Ces fortes de courses ne sont en usage que parmi les colons des parties intérieures de cette province; les autres les tournent en ridicule, & l'on n'en parle que très-ironiquement à Richmond, & dans les autres villes plus voisines de la mer. On fait des courses très-belles à Williamsburg, où il

y a un terrain disposé pour des carrieres de deux , trois & quatre milles. C'est au printemps & en automne que ces courtes ont lieu , & il se fait un fonds par souscription pour les prix accordés aux propriétaires des chevaux. Celui qui le premier jour gagne deux carrieres de quatre milles sur trois , obtient le premier prix , qui est de cent livres sterlings , & ceux des autres jours sont de cinquante. Ces courses durent ordinairement une semaine : on y voit des chevaux de la plus grande beauté , & qui brilleroient même à Newmarket.

Nous avons ici deux fortes d'insectes extrêmement incommodés , le tique de bois & le tique de semence. Le premier ressemble beaucoup à une punaise pour la forme & pour la grosseur. Ces insectes se tiennent ordinairement sur les arbres & sur les joncs , d'où ils se détachent pour venir assaillir les passans : ils introduisent leurs trompes dans les pores , & sucent le sang jusqu'à ce que rassasiés , ils enflent & tombent d'eux-mêmes. Ils sont aussi très-importuns pour le bétail. La seconde espece est ainsi nommée , parce qu'elle n'est pas beaucoup plus grosse que

La plus petite graine : cette vermine se niche ordinairement dans l'herbe ; & lorsqu'elle s'attache à vous , elle produit une démangeaison très-violente. Il faut bien se garder de se gratter dans cette circonstance , il en pourroit résulter des conséquences fâcheuses : l'inflammation , & même la gangrene , ne tarderoient pas à se mettre à la partie affectée. Le seul moyen de prévenir ces accidens funestes , est de faire brûler du tabac , & d'exposer la plaie de maniere à ce que la fumée puisse pénétrer dans les pores, ce qui suffit pour faire mourir l'insecte.

Il se trouve ici un arbuste qui ne croît que dans cette province : il porte une très-petite fleur , semblable à celle du treffle , & que les Virginiens nomment *bubby-flower*. Cette fleur a des qualités qui lui sont particulieres ; elle conserve son odeur long-temps après qu'elle est cueillie , & le parfum qu'elle exhale , loin de s'anéantir avec sa fraîcheur , n'en devient que plus suave. Son nom lui a été donné à cause de l'usage où sont les dames de la mettre dans leur sein , & de l'y laisser jusqu'à ce qu'elle ait entierement perdu son parfum,

Ayant eu quelques affaires à communiquer au colonel Bland , dont je vous ai parlé dans une de mes lettres , j'ai été le voir : il montoit à cheval à l'instant où j'arrivai. La politesse qu'il témoigne à tous les officiers anglois ne lui permettant pas de passer outre , il mit pied à terre , & me pria d'entrer. Après lui avoir exposé le sujet de ma visite , je pris congé de lui ; mais malgré toutes ses civilités , je ne puis m'empêcher de sourire de la pompe & de l'importance qu'il affecte pour se donner à nos yeux un air plus imposant. Pour me convaincre qu'il savoit parfaitement la langue françoise , aussi-tôt qu'il fut monté à cheval , il dit à un negre , qu'il avoit acheté dans une des îles françoises de l'Amérique , de lui apporter son épée , ce que celui-ci fit sans lui donner le fourreau : le colonel , fort en colere , s'écria : *Donnez-moi — donnez-moi ;* enfin , après avoir beaucoup hésité , il ajouta , *donnez-moi mon scabbaed* (1).

Depuis quelque temps nous sommes bien embarrassés de notre papier-monnoie , non-

(1) Mot anglois , qui signifie *fourreau*.

seulement de celui du congrès, mais encore de celui des états-généraux; l'un & l'autre ont été contrefaits. On se sert presque toujours de ce prétexte pour refuser celui du congrès, & celui des états-généraux n'a plus aucun cours. On vient d'en réimprimer que le gouverneur & l'assemblée pensent qu'il ne sera pas facile de contrefaire, s'étant servi à cet effet, d'un papier très-rare dans cette partie du monde, où il n'y a pas encore de manufactures de papier. Dans toute l'Amérique, cet art est presque inconnu, leurs gazettes sont imprimées sur du papier bleu ou sur un papier blanc très-commun, employé par les marchands de Londres pour envelopper leurs marchandises. Celui dont on s'est servi pour cette refonte, est le papier argentin employé par les chapeliers, & dont on a trouvé une grande quantité sur les vaisseaux qui furent pris dernièrement. Le gouverneur s'est emparé de cette cargaison pour en faire la monnoie nouvelle.

Outre les pertes que nous éprouvons en général sur le papier-monnoie, cette nouvelle émission nous a fait beaucoup de tort, & le papier-monnoie du congrès est tombé

dans un tel état de discrédit , que l'on donne aujourd'hui cinq cents dollards de papier pour une guinée.

Le rabais de la monnoie du congrès provient de la grande quantité de billets faux qui circulent , & que toute personne qui veut encourir les risques , peut avoir gratis à New-York pour les faire circuler dans toute la province. Il s'ensuivra nécessairement une affreuse confusion à la fin de cette malheureuse guerre , quel que soit le parti qui l'emportera ; car il se trouve aujourd'hui un grand nombre de personnes qui ont acheté des plantations avec du papier faux qu'elles ont rapporté de New-York.

Je suis, &c. &c. &c.

LETTRE LXVIII.

A Richmond, dans la Virginie ,
ce 14 Juillet 1779.

MON CHER AMI,

VOUS conclurez , sans doute , de la date de ma lettre , que la réception agréable que l'on m'avoit faite dans cette ville , m'a engagé d'aller encore y passer quelque temps. Je suis fâché d'être obligé de vous détromper , tout agréable qu'auroit pu être pour moi une semblable partie de plaisir : les motifs qui m'ont ramené à Richmond sont fâcheux , non - seulement pour moi , mais encore pour d'autres personnes. Je suis chargé de communiquer aux officiers les ordres que j'ai reçus du général Philips , qui portent que dorénavant aucun d'entr'eux ne résidera à plus de vingt milles de distance des casernes.

Dans ma route je me suis arrêté à Tuckahoe , où j'ai passé la nuit ; j'y ai trouvé les colonels Mead & Laurens , &

un autre officier de la fuite du général Washington. Si Washington lui-même eût été de la partie, j'aurois eu le plaisir de voir & de converser avec cet homme, dont je n'ai jamais entendu dire que du bien dans la moindre des provinces que j'ai traversées. Il est généralement respecté pour ses vertus morales; & quant à ses qualités guerrières, elles ont fait l'étonnement & l'admiration de toute l'Europe.

La conversation étant tombée sur les chevaux, le colonel Mead fit l'éloge du sien, & s'étendit principalement sur l'ardeur dont il s'anime dans l'action, ce qui l'empêcha un jour de tomber au pouvoir de quelques-uns de nos dragons. Il nous dit que le negre qui en prenoit soin étant allé, dans une autre occasion, chercher du fourrage, il fut poursuivi & presqu'environné de dragons dans un champ renfermé par un enclos de près de neuf pieds de haut. Le pauvre negre, effrayé pour lui-même, & craignant encore plus la colere de son maître, si le cheval lui étoit enlevé, le poussa vers l'enclos, qu'il franchit au grand étonnement des dragons. Il nous dit encore

qu'il avoit dû son salut , dans la bataille de Monmouth , à la vitesse de cet animal , ayant été couché en joue & poursuivi par des officiers anglois lorsqu'il étoit allé à la découverte. Le colonel , en parlant de cette circonstance , me fit penser qu'il étoit probablement le même sur lequel l'aide-de-camp du général Clinton avoit tiré son pistolet. Je le priai de me dire de quelle couleur étoit son cheval ; & lorsqu'il m'eut dit qu'il étoit noir , je ne doutai plus que ce ne fût lui-même que Sir Henry Clinton avoit rencontré : je lui racontai alors la chose telle qu'elle s'étoit passée , & il me dit qu'il se rappelloit d'avoir rencontré plusieurs officiers à différentes époques de cette même journée , & qu'un de ceux qu'il avoit vus , étoit décoré de l'ordre de la jarretière. Lui ayant rapporté ce que Sir Henry Clinton avoit dit à son aide-de-camp , le colonel se mit à rire , & m'assura que s'il avoit su « que ce fût le commandant en chef , il auroit exposé sa vie » pour le faire prisonnier. »

A Goochland Court-House j'appris avec quelle vigueur le colonel Rodolph avoit

donné des preuves de son ressentiment aux propos qu'avoient tenus plusieurs de ses voisins, qui avoient même été jusqu'à menacer de mettre le feu à ses moulins pour le punir de l'hospitalité qu'il avoit accordée aux officiers anglois. Aussi-tôt qu'il en fut instruit, il se présenta devant le tribunal, & dans un discours plein de feu, il déclara que personne n'avoit droit de lui faire rendre compte de ses actions particulieres, que son patriotisme étoit assez connu, que nul n'avoit soutenu la cause des Américains avec plus de zele & de persévérance que lui, & il conclut en offrant une récompense de 500 livres sterling à quiconque lui découvrirait les auteurs de ces propos calomnieux & de ces menaces. Depuis ce temps, le colonel Rodolph se pique d'avoir encore plus d'attentions, s'il est possible, envers les officiers anglois; il agit en cela d'après les véritables principes de l'indépendance, & couvre de honte ceux de ses compatriotes qui ne suivent pas son exemple.

J'ai été détenu pendant deux jours à Tuckahoe, à cause du débordement de la riviere à l'endroit nommé la pointe de *Forks*,
où

où la rivière James se partage en deux branches; j'ai été d'autant plus étonné de ce débordement, qu'il n'étoit pas tombé de pluie depuis plusieurs jours; mais j'appris que la rivière ne grossissoit jamais à l'instant même de la pluie, à moins qu'elle ne fût très-violente, & qu'elle ne se débordoit que lorsqu'elle avoit reçu la plus grande partie des eaux qui s'écouloient des montagnes, & devenoient insensiblement des torrens impétueux. Elles descendent de ces montagnes avec tant de violence, qu'elles entraînent avec elles une grande quantité de terres qu'elles détachent, & qui étant rouges, donnent à l'eau l'apparence du sang. Ces eaux étoient tellement accrues, qu'elles s'étoient répandues sur une surface de plusieurs milles. On dit que depuis leur écoulement on a trouvé, près des cascades de cette ville, une grande quantité d'esturgeons & de poissons de rochers. Le poisson est très-abondant dans cette saison, & principalement les anguilles, qui sont très-grosses; on les prend dans une sorte de piège appellé *Weirs*, dont on trouve un grand nombre sur la rivière James & au

delà des cascades. Il y en a de même sur presque toutes les rivières & les criques du voisinage; ces *Weirs* sont construits de pierres qui traversent la rivière & sont au niveau du courant ordinaire; ils se terminent en pointe vers le centre, & on y place un panier d'osier ou une boîte de bois, où il se prend une quantité immense de poisson.

Rien ne prouve mieux les vexations qu'éprouvent les habitans de toutes les colonies américaines, & avec quelle impatience ils supportent le joug qu'on veut leur imposer dans toutes les provinces, que les émigrations surprenantes qui se font de tous les côtés pour aller former une colonie nouvelle dans un endroit appelé Kentucky. Le sol y est très-fertile, & il s'y trouve un grand nombre de buffles; le pays qui l'environne est plat & d'une étendue immense, sans être cependant trop couvert d'arbres. Tous les jours on étend les découvertes dans ce pays si vaste, & peut-être connoît-on un jour les bornes de ce continent vers l'ouest. Cette colonie nouvelle est éloignée de trois cents lieues de la partie de l'Amérique où nous sommes; & malgré cette distance,

les individus qui vont y établir leur demeure paroissent satisfaits.

La longueur du voyage , la fatigue & les dangers qui en sont inséparables , le chagrin de quitter des plantations riantes qu'ils avoient défrichées & cultivées à grands frais pendant les plus beaux jours de leur vie , rien ne les arrête. Ils oublient toutes considérations pour s'arracher à la tyrannie du congrès & de ses partisans. Leur manière de voyager ressemble beaucoup à celle des anciens patriarches. Ils emmenent avec eux leurs chevaux , leurs bœufs , leurs moutons , toutes les autres especes de bétails qu'ils possèdent & même leur volaille. Pendant ma route à Richmond , j'ai vu une famille qui se dispoit à partir pour cette nouvelle colonie , & quittoit une habitation très-commode. Ils ont gémi sans doute ces infortunés , en quittant leurs foyers pour se retirer dans une terre étrangere ; ils ont jetté un regard de douleur sur ces lieux qui les avoient vu naître : mais que ne fait pas l'homme pour se soustraire à l'esclavage.

La chaleur est maintenant excessive & fort incommode pour les voyageurs , sur-

tout pour ceux qui sont à cheval. Au milieu du jour, les rayons du soleil sont si ardens, que le cavalier, & le cheval même, ne peuvent les supporter, & l'on ne peut gueres marcher que le matin ou le soir. Les habitans voyagent dans une sorte de voiture qu'ils nomment *Sulky*; c'est une espece de chaise tirée par un seul cheval, & qui n'a que la largeur nécessaire pour contenir une personne. On prétend que cette voiture fatigue moins un cheval que lorsqu'il porte un cavalier en selle. Lorsque l'on voyage à cheval, il faut aller le pas ou le galop, car le trot fatigue trop le cavalier & sa monture.

A chaque plantation auprès de laquelle on a occasion de passer, des pêcheurs vous présentent leurs fruits, pour étancher la soif occasionnée par la chaleur. Les Colons ne trouvent point mauvais que le voyageur en cueille pour se rafraîchir, & même en donne au cheval; & si le maître d'une habitation vous apperçoit, il est le premier à vous indiquer quel est l'arbre qui porte les meilleures pêches. On en trouve une grande quantité d'especes différentes dans ce pays;

mais quoique ce fruit se trouve ici en si grande abondance, que les cochons mêmes en sont nourris, il s'en trouve bien peu, excepté dans les jardins des gens riches, qui aient le goût exquis & le parfum délicieux des pêches qui croissent dans nos contrées.

Depuis que j'ai vu la maniere dont on fait l'eau-de-vie de pêche, je ne suis plus étonné que cette liqueur produise des effets aussi funestes, quand on en boit avec excès; elle est même très-nuisible prise en petite quantité. Lorsque le fruit est cueilli, on le met dans des cuves, & on l'y laisse jusqu'à ce qu'il soit tellement pourri, qu'il exhale une odeur presque infecte; on foule alors cette espece de marc, & on distille toute la partie liquide qui en sort. Je ne puis concevoir pourquoi on laisse les pêches dans les cuves jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à cette dissolution; j'en ai fait la question à plusieurs Virginiens, en leur observant qu'il me sembloit que la liqueur auroit infiniment plus de goût & de force, si elle étoit distillée lorsque les pêches sont encore mangeables. Leur seule réponse étoit que cela n'est pas impossible, &

que l'usage de la préparer ainsi est établi de temps immémorial.

La ville de Richmond, ainsi que les plantations dont elle est environnée à la distance de plusieurs milles, se sont trouvées dans le plus grand danger, par un incendie qui s'est manifesté dans les forêts, & qui s'est répandu avec tant de fureur, qu'il paroïssoit menacer d'une destruction universelle. Avant qu'il ait pu causer de dommages réels, il est heureusement survenu une grosse pluie qui a arrêté la vivacité de ses progrès.

Pendant l'été ces incendies sont assez fréquens. Etant à Charlottes-Ville, j'ai vu les forêts qui couvrent les montagnes enflammées dans une espace de trois ou quatre milles. Ces accidens sont occasionnés par la négligence des rouliers, qui, lorsque la nuit approche, détellent leurs chevaux, & après leur avoir donné à manger & les avoir étrillés, leur attachent une clochette au cou & les laissent paître en liberté dans les bois : ils allument ensuite un grand feu, se couchent auprès, & souvent le lendemain oublient ou négligent de l'éteindre. Ce feu ne tarde pas à se communiquer aux

feuilles seches & aux branches qui sont sur la terre , & occasionne ces incendies terribles.

Je dois quitter demain cette ville pour retourner à Charlottes-Ville ; je saisirai la premiere occasion qui se présentera pour vous écrire. Adieu , &c.

LETTRE LXIX.

Jones-Plantations près Charlottes-Ville, dans la Virginie , le 4 Août 1779.

MON CHER AMI,

A MON retour de Richmond , j'ai été témoin de la manière dont les *Riflemen* de Virginie s'exercent , & comme ils parviennent à se rendre si experts dans l'usage des armes. J'en ai vu un grand nombre réunis qui tiroient au blanc , & l'on m'a assuré que cet exercice étoit en usage parmi eux longtemps avant le commencement de la guerre. Ils sont si certains de toucher le but , que leurs compagnons ne craignent pas de tenir

le blanc à la main. Plusieurs même redoutent si peu la mal-adresse des autres, qu'ils placent ce blanc entre leurs jambes pendant qu'on tire dessus.

Il se trouve ici un insecte que l'on nomme la mouche de feu, & qui est réellement très-curieuse; c'est un véritable phosphore: presque toutes les parties intérieures de son corps sont lumineuses, & de ses parties jaillissent des rayons de lumière pendant une grande partie de la nuit: ces rayons s'échappent par deux petites glandes placées entre la tête & les épaules de cet insecte, qui paroît avoir la faculté de les intercepter lorsqu'il est éveillé, & dès-lors ces glandes deviennent obscures. Quoique j'aie déjà observé que presque toutes les parties internes de cet insecte soient lumineuses, l'épaisseur de sa peau empêche que la lumière ne pénètre autrement que par ces mêmes glandes, mais en l'allongeant on voit jaillir de la lumière entre tous ces anneaux. Celle que donne une seule de ces mouches suffit pour voir l'heure à une montre pendant la nuit; & si l'on en met dix ou douze dans un bocal,

on verra assez distinctement pour lire & écrire.

Ces insectes se montrent vers le soir , & pendant la plus grande partie de la nuit : ils sont fort incommodés pour les voyageurs , quand la nuit est obscure , étant quelquefois en si grand nombre , que l'œil en est ébloui. Comme ils sont sans cesse en mouvement , & présentent alternativement leurs parties lumineuses & leurs parties obscures , on n'apperçoit pas aussi bien les dangers que l'on peut courir ; je vous citerai l'exemple d'un officier à qui il arriva un accident fâcheux , & qui manqua même de perdre la vie pour avoir été ainsi ébloui par ces insectes. Il s'étoit égaré dans les chemins détournés d'une forêt , & ne voyant pas un arbre qui étoit déraciné , & qui , au lieu d'être tombé sur la terre , étoit appuyé contre un autre , il donna de la tête avec tant de violence contre cet arbre , qu'il perdit pour un moment l'usage de ses sens. Lorsqu'il les recouvra , il s'étoit cassé une jambe , & il fut obligé de rester dans cet état jusqu'au lendemain qu'un negre qui l'apperçut le ramena chez lui.

Vous devez vous souvenir que dans une de mes lettres je vous ai parlé de la férocité des Virginiens de la dernière classe : il vient d'arriver un trait qui vous la fera mieux connoître encore. Ils n'ont heureusement pas pu mettre à exécution l'infâme complot qu'ils avoient formé contre un officier d'artillerie , celui-ci ayant trouvé moyen de s'échapper des mains de ces barbares pendant qu'ils le conduisoient sur le théâtre où ils devoient exécuter leur projet exécrationnable.

Cet officier étoit logé dans l'habitation d'un nommé Watson , un de ces misérables , expert dans le genre de combat dont je vous ai déjà parlé , & qui laissoit croître ses ongles à ce dessein. Ce malheureux a une femme aimable , mais qui n'est point jolie ; & comme elle procuroit à l'officier des volailles & du lait qu'il payoit , ce brutal s'avisa de concevoir de la jalousie. Il fit part de ses soupçons à quelques-uns de ses voisins , scélérats comme lui , & ils concerterent ensemble le moyen qu'ils emploieroient pour se venger.

Au bout de quelques jours , ils enfon-

cerent la porte de sa chambre pendant la nuit ; le bruit l'ayant éveillé , il eut le temps de s'emparer de son épée , & de se mettre en défense ; mais la lame s'étant cassée , il fut bientôt accablé par les assaillans , qui étoient au nombre de trois , sans compter son hôte. Ils lui dirent de s'habiller , lui lièrent ensuite les mains sur le dos , & le menerent dans la cour , où on le força de monter à cheval. Ils le conduisent d'abord bien armés à la plantation d'un autre habitant , de la même trempe , qui étoit à la distance de deux milles , & c'étoit-là que l'on devoit décider du sort de la victime. Vous pouvez concevoir dans quel état devoit être cet infortuné lorsque , pendant la route , ces misérables consultoient entr'eux , s'il valoit mieux lui couper la gorge & l'enterrer secrètement , ou bien le précipiter du haut d'un rocher , après lui avoir fait une opération honteuse.

En arrivant à la plantation , on le descendit de cheval , & on le fit entrer dans la maison. Le propriétaire ne voulut pas se mêler de cette affaire , & fit au contraire tous ses efforts pour les détourner de ce

projet barbare , mais ils tinrent bon. Ces scélérats demanderent alors de l'eau-de-vie de pêche , & en burent jusqu'à ce qu'ils fussent ivres , se consultant de temps en temps sur ce qu'ils feroient de l'officier. L'infâme Watson , qui se croyoit offensé , & qui étoit le chef & le premier moteur de ce vil complot , le couchoit quelquefois en joue , en le menaçant d'une mort immédiate. L'aurore les surprit dans cette situation. Ces malheureux , connoissant l'atrocité du crime qu'ils méditoient , observerent que le grand jour les empêcheroit d'exercer leur vengeance , s'ils tardoient trop à l'exécuter ; ils quitterent donc la maison , & remettant le patient sur son cheval , ils le conduisirent vers l'endroit où son sort devoit être terminé. C'étoit au pied d'une grande montagne , & près d'un abîme affreux.

La situation de cet officier étoit terrible : si résigné qu'il pût être au sort qui l'attendoit, la maniere dont il devoit mourir étoit encore pire que la mort même ; il se trouvoit entre les mains de monstres plus cruels que les sauvages. Ivres , ne respirant que vengeance , lui présentant à chaque instant

le bout de leurs mousquets , & ne lui arrachant pas la vie pour prolonger plus longtemps son supplice.

Lorsqu'ils eurent fait environ trois milles, il étoit grand jour ; alors ils jugerent à propos d'aller un peu vite de peur de rencontrer quelqu'un , & mirent le cheval au trot. Le mouvement desserra les cordes qui tenoient attachées les mains du prisonnier ; & celui-ci s'appercevant qu'il lui seroit possible de se dégager à l'aide de quelques efforts , il attendit prudemment qu'il fût arrivé à un chemin détourné qui alloit aboutir aux casernes. Il dégagea aussitôt ses mains , se saisit de la bride , & excitant son cheval de la voix , il partit comme un éclair. Les scélérats firent feu sur lui , mais l'épaisseur du bois & leur ivresse le garantirent de ce danger ; il fut assez heureux pour s'échapper , & arriva sain & sauf aux casernes.

Le général porta ses plaintes au gouverneur de la province en donnant le signallement des coupables , & en indiquant le lieu de leur résidence , mais la réponse du dernier fut qu'il étoit extrêmement fâché

de ce qui étoit arrivé ; qu'aujourd'hui la justice civile étant très-négligée , les officiers n'osoient pas user de leur autorité sur les habitans des contrées éloignées , le danger étant trop grand ; tout ce qu'il pouvoit faire étoit de recommander à l'officier d'être sur ses gardes , & de ne point quitter les casernes. Il ajouta qu'il avoit écrit au commandant des troupes continentales , de placer toutes les nuits une patrouille autour de sa maison pour sa sûreté personnelle , & pour appréhender les coupables s'ils s'y présentoient. Quoique ces scélérats fussent informés de cette disposition , ils eurent l'audace de rôder autour des casernes pour tâcher de rattraper leur proie ; mais ayant été ensuite instruits qu'il y avoit ordre de les poursuivre , & de les envoyer au gouverneur de Williamsburg , ils abandonnerent enfin leur entreprise. Je crois cette preuve suffisante pour vous convaincre de l'anarchie & de la confusion qui regnent maintenant en Amérique ; elle fait voir également que leur justice civile n'existe plus qu'en idée ; que le congrès , aidé des forces militaires , sont les seules puissances

reconnues ; leurs ordres sont absolus , & l'Amérique est gouvernée avec le même despotisme que les états du roi de Prusse.

On cultive beaucoup le coton dans cette province : les habitans d'un état inférieur , vu la difficulté qu'ils éprouvent pour se procurer des vêtemens pour eux & leurs negres , donnent la plus grande attention à cette culture , & la préfèrent souvent à celle du tabac. Le cotonier croît très-promptement , & produit un grand nombre de branches ; sa hauteur est de cinq à six pieds ; il lui faut un terrain sec , & que l'on a soin de labourer de temps en temps. Cet arbuste croît plus facilement sur un sol humide , mais la végétation y étant trop abondante , il ne donne alors que des branches parasites & fort peu de coton. Les cotonniers sont plantés d'une manière régulière dans des sillons tracés exprès , on les tient à une certaine distance les uns des autres , pour qu'ils ne se gênent pas mutuellement. Lorsque cet arbuste est parvenu à cinq ou six pouces de hauteur , on en retranche tous les jets , à la réserve de deux ou trois des plus forts , que l'on étête ,

avant la fin du mois d'août : cette précaution est absolument nécessaire , le bois ne rapportant pas de fruit qu'il n'ait subi deux fois cette opération. Si , par la négligence du cultivateur , la tige principale du cotonnier s'élevoit à plus de quatre pieds , la récolte en seroit inférieure en qualité & en quantité , & le fruit seroit plus difficile à recueillir.

Le fruit du cotonnier procede d'une fleur qui croît à l'extrémité des branches , & dont le pystil devient en coque , de la grosseur d'un œuf de pigeon. Quand le coton , contenu dans cette coque , est parvenu à sa maturité , il rompt son enveloppe , & les semences se trouvent exposées au soleil au milieu du coton. Lorsque la plus grande partie de ces coques sont ouvertes , les negres les recueillent , & en détachent les semences au moyen d'une machine nommée *gen* , qui est composée de deux cylindres bien unis , fixés parallelement dans un cadre , & qui , au moyen des différentes roues placées sur les côtés de la machine , & mises en mouvement avec le pied , tournent en sens contraire. Le coton étant mis entre ces
cylindres,

cylindres pendant qu'ils tournent, glisse aisément à travers, mais la semence, qui est trop grosse, est arrêtée & tombe d'un autre côté; il n'est plus alors question que de nettoyer le coton des ordures qui ont passé au travers de la machine, & il est en état d'être filé.

La principale occupation des négresses est de carder & de filer le coton. Depuis que les habitans ne peuvent plus se procurer d'étoffes de coton de nos manufactures, ils ont établi des fabriques pour tisser eux-mêmes, & elles ne sont pas très-inférieures à celles de Manchester. Presque toutes les familles de cette province, hommes & femmes, font usage de cette étoffe, & autant pour favoriser les manufactures que pour donner l'exemple au peuple, les riches en portent aussi bien que les pauvres.

La chaleur excessive rend les vêtemens de laine très-incommodes, & autant par nécessité que parce que c'est la mode du pays, tous nos officiers portent des habits de coton. J'ai acheté le mien de mon hôte; & avant de le porter, j'ai eu le plaisir de le voir passer par toutes les

(370)

opérations de la nature & de l'art , depuis l'instant où la graine a été semée , jusqu'à ce que l'étoffe ait été mise en œuvre & sur moi. Adieu. Je suis , &c.

LETTRE LXX.

Jones-Plantations , près de Charlottes-Ville
en Virginie , le 12 Décembre 1779.

MON CHER AMI,

LORSQUE l'on considère les difficultés innombrables & les embarras de toute espèce , contre lesquels les Américains ont été obligés de s'armer pour maintenir leur indépendance , leurs succès peuvent paroître surprenans. Tant de bonheur ne peut être attribué qu'à l'union intime qui regne parmi les chefs des états différens ; il n'est pas moins étrange , qu'avec tant d'habileté & tant de vigueur pour conduire les affaires d'état , ils négligent entièrement celles qui intéressent la constitution intérieure , & peuvent contribuer au bonheur des peuples. Dans cette partie du monde ,

les marchandises de toutes especes , même les plus communes & les plus en usage sont portées à un prix si exorbitant , que très-peu de personnes sont assez riches pour se les procurer , & toutes les classes de la société s'en ressentent également. Le congrès s'est déjà servi de plusieurs moyens pour remédier à cet abus , mais ses efforts ont été rendus vains par la funeste adresse des monopoleurs de Philadelphie & des autres grandes villes. C'est à ces causes que l'on doit principalement attribuer la misere publique , & le défaut de réussite de la plupart des projets du congrès.

De tous les maux auxquels les Etats-Unis ont cherché à remédier , il ne s'en est pas présenté de plus embarrassans que ceux causés par le discrédit de leur papier-monnaie. Il est sûr que s'ils ne trouvent aucuns moyens de faire cesser les abus , ou de suppléer à cette monnaie par une autre , ils seront obligés de renoncer à l'espoir d'être indépendans. Depuis l'instant où ces billets ont été mis en circulation , c'est-à-dire depuis le commencement de la guerre jusqu'au moment actuel , le congrès a fait

fortir pour près de quarante millions sterling en dollards continentales ; ce qui contribue encore davantage au rabais de ce papier , c'est l'immense quantité de faux billets que l'on distribue à New-Yorck , & dans les autres lieux où les Anglois ont des possessions.

Le congrès a prévu sagement la nécessité indispensable de mettre un terme aux incertitudes & aux embarras qui doivent naître de l'impuissance où étoient les Etats-Unis de racheter leurs billets : il a bien jugé que de faire fortir des nouveaux fonds de la même espece , & augmenter la somme du papier en circulation , ne serviroit qu'à diminuer sa valeur.

Il a , en conséquence , fait publier dans toutes les colonies ses résolutions , portant : « Que pour faire cesser les craintes » qui s'élevoient journellement au sujet de » la baisse du papier-monnaie , qu'on ne » devoit attribuer qu'aux vils moyens mis en » usage par quelques hommes intéressés , qui » fermoient les yeux sur le grand objet du » bien public , pour ne s'occuper que d'a- » masser des richesses ; & aussi à l'immense

» quantité de faux billets répandus par les
 » ennemis de l'état , le congrès avoit arrêté
 » & ordonné , qu'après un tel terme , aucun
 » billet ou papier-monnoie n'auroit cours ,
 » excepté le nouveau que l'on feroit cir-
 » culer à ce dessein. Le congrès sachant
 » qu'un grand nombre de personnes seroit
 » dans le cas d'essuyer des dommages con-
 » sidérables , vu la grande quantité de faux
 » billets en circulation , promet que sur toutes
 » les sommes , de quelque nature qu'elles
 » soient , qui seront portées à la trésorerie de
 » Philadelphie , on recevra un dollard de
 » la nouvelle fabrique pour quarante de
 » l'ancienne. Le congrès s'engage en outre ,
 » sous serment , de rembourser la valeur
 » réelle de ce nouveau papier en especes
 » d'or ou d'argent ».

Cet arrêté eut l'effet que le congrès s'en
 étoit promis , celui de soutenir le courage du
 peuple. Il n'est cependant que trop facile
 de voir que le congrès ne pourra jamais
 remplir ses engagements : je crois même que
 quelqu'un qui seroit assez simple pour faire
 le voyage de Philadelphie , pour se procurer
 de ces nouvelles especes , ne seroit que

s'attirer le mépris & le ridicule. On en est si bien convaincu , que l'on nous donne quarante-cinq dollards de cette nouvelle espece pour un monnoyé.

Parmi les fruits différens que ce continent produit , il en est un qui ne croît que dans cette province , & que l'on nomme *persimmon*. Il n'est mangeable & même supportable qu'après les fortes gelées. Plusieurs d'entre nous furent trompés par l'apparence de ce fruit parvenu à son état de maturité, & qui , encore suspendu à l'arbre , ressembloit à une prune. En y goûtant , nous le trouvâmes si âpre , que nous fûmes plusieurs heures à éprouver une sécheresse insupportable dans la bouche. Les habitans en font une espece de liqueur , qu'ils appellent *bierre de persimmon*.

Les animaux sauvages aiment beaucoup ce fruit ; les ours sur-tout viennent de très-loin pour en manger. C'est ordinairement à l'approche de l'hiver que cet appât les attire : les habitans saisissent cet instant pour leur donner la chasse. Les chiens les attrapent avant qu'ils aient pu gravir au sommet des montagnes , mais il seroit très-dange-

reux d'y poursuivre ceux qui seroient parvenus à s'y refugier ; ces mêmes montagnes sont le repaire d'une immense quantité de bêtes sauvages ou féroces.

Un de nos officiers , qui poursuivoit un jour un ours , avec plusieurs de ses camarades & quelques-uns des habitans , échappa à la mort par une espece de miracle : il étoit au pied de la montagne , lorsqu'un animal très-féroce , dont je vous ai parlé dans'une de mes lettres , & que l'on nomme le chat de la montagne s'élança sur lui ; il dut son salut à l'adresse de l'un des habitans , qui ne voyant pas d'autre ressource , lâcha son coup de fusil si juste , qu'il tua cet animal sur son corps sans le blesser.

J'ai vu dans cette province un oiseau carnivore , que je ne me rappelle pas d'avoir vu ailleurs , & qui ne se nourrit que de charognes. Il est presque aussi grand qu'un aigle , & on le nomme *dindon bâtard* ; sa fraise étant rouge comme celle de ces oiseaux , c'est de cette seule ressemblance qu'il tire son nom. Cet oiseau paroît être de l'espece du milan , son vol est à-peu-près

le même. Les habitans les tuent pour en avoir les pattes, qu'ils font dissoudre dans l'huile, ils regardent cette liqueur comme un remede très-salutaire dans les sciatiques & dans des douleurs aiguës.

Il vous paroîtra incroyable, d'après les travaux & les fatigues dont les negres sont accablés dans ce pays, que les passions de l'amour & de la jalousie puissent agir avec tant de force sur leur ame; il semble que ces infortunés ne devroient songer qu'à adoucir leur sort malheureux, sans se laisser entraîner à des passions tumultueuses qui ne peuvent qu'ajouter à leurs maux; cependant l'amour les tyrannise à un tel point, qu'ils s'attachent à connoître & à préparer des poisons pour arracher la vie à un rival ou à une maîtresse qui est ou qu'ils supposent être infidele. Une chose qui n'est pas moins singuliere, c'est qu'ils ont l'art de modifier ces poisons de maniere à rendre l'effet plus ou moins prompt, selon le terme qu'ils jugent à propos de mettre à la vie de celui qu'ils veulent immoler à leur vengeance. Le propriétaire de l'habitation où je suis, a eu plusieurs de ses negresses em-

poisonnées, & quelques-unes ne font mortes qu'après avoir languï sept à huit mois, tandis que d'autres sont expirées au bout de huit à quinze jours : il y eut entr'autres une fille très-forte, qui mourut huit jours après avoir pris le poison ; le second jour, on remarqua un changement considérable dans sa personne, elle se plaignit d'un mal de tête violent, & de maux de cœur continuel ; les médecins furent appelés, ils reconnurent que c'étoit l'effet d'un poison, mais ils décidèrent qu'il étoit impossible de donner un antidote efficace, sans savoir quelle sorte de drogue on lui avoit donnée, ce qu'il ne fut pas possible de découvrir.

Quoique nous soyons dans cette province depuis un an, les soldats n'y sont guères mieux nourris qu'à l'instant de notre arrivée. Pendant la plus grande partie de l'été, ils n'ont souvent eu à manger, pour trente & quaranté jours de suite, que de la farine de bled-d'Inde. Il vient d'arriver aux casernes une grande quantité de salaisons ; mais soit qu'il faille l'attribuer à la chaleur du climat, ou à quelque autre cause, ces salaisons étoient entierement corrom-

pues. Quelqu'un conseilla au commissaire des vivres américains, de faire enterer ces viandes, & de les laisser dans cet état pendant deux ou trois jours, ajoutant qu'au bout de ce terme elles recouvreroient leur premiere qualité. Cette expérience fut faite, & lorsque l'on eut déterré ces viandes, quoique les vers en sortissent par fourmillieres, le commissaire assura qu'elles étoient excellentes, & les fit distribuer aux soldats qui n'eurent rien autre chose pendant plusieurs jours. Toutes les plaintes du général Philips n'ont jusqu'à présent opéré aucun bon effet; la réponse du gouverneur a toujours été, qu'il n'y avoit que le congrès qui pût remédier à des abus qui n'étoient nullement du ressort de son gouvernement: nous espérons cependant que bientôt on fera droit aux plaintes des soldats. Les généraux Philips & de Reidesel viennent d'être échangés dans leurs chemins pour se rendre à New - Yorck; ils se proposent de faire demander une audience au général Washington, pour lui faire leurs représentations: s'ils ne réussissent pas dans leur projet, ils s'adresseront à sir Henry

Clinton, & lui peindront la fâcheuse situation des troupes, espérant que, par son entremise, le général Washington voudra bien adoucir les rigueurs de la captivité. Il est inutile de faire fonds sur les Américains; quoique leur commandant en chef soit lui-même doué de beaucoup d'humanité, il n'a pu, malgré l'amour & la vénération qu'il inspire aux Américains mêmes, les rendre imitateurs de ses vertus, ni faire naître en eux cette douce bienveillance qui fait la base de son caractère. Nous espérons qu'au moins sir Henry Clinton fera tous ses efforts pour obtenir un échange général, & que l'hiver mettra enfin un terme à la détresse de nos troupes. Si cet événement avoit lieu, l'armée angloise seroit recrutée d'un nouveau choix d'hommes qui bravent tous les dangers: jusqu'à présent ils ne s'étoient battus que parce que leur devoir l'exigeoit, & on les a vus se comporter en gens d'honneur; mais d'après les traitemens cruels qu'ils ont éprouvés journellement, ils se battront en désespérés, puisqu'ils seront animés par la haine, la vengeance, & la crainte de

retomber au pouvoir de ces mêmes ennemis.

Un grand nombre de nos soldats ont déserté, espérant pouvoir atteindre New-Yorck : leur unique motif étoit de se soustraire aux maux qu'ils éprouvent. La plupart d'entr'eux ayant d'abord communiqué leurs intentions à leurs officiers, & leur ayant demandé des certificats pour constater que tel jour telle somme leur étoit due, tant pour leur paie que pour leur habillement de tant d'années, il nous étoit aussi impossible de nous y refuser que de nous opposer à leur désertion, sur-tout étant témoins de la maniere dont ils étoient traités ; & ne pouvant pas contribuer à adoucir leur sort, nous fermions volontairement les yeux sur leurs démarches, sachant que s'ils étoient assez heureux pour pouvoir arriver à New-York, les certificats dont ils étoient pourvus leur procureroient une réception favorable du commandant en chef. Une centaine de ces soldats ont réussi dans leur entreprise, mais soixante ou soixante-dix ont eu le malheur d'être pris, & ont été ramenés dans une étroite

prison près des casernes , où ils seroient morts de faim ; si nous ne leur eussions pas porté des vivres que nous achetions de notre bourse.

Dans le nombre de ces déserteurs , il y en eut une bande de vingt , qui se mirent sous les ordres d'un sergent. Avant de partir, ils avoient fait le serment solennel de suivre exactement les réglemens dressés par ce bas-officier. Ils étoient écrits en forme d'ordonnance militaire , & la peine dont devoit être suivie l'infraction à cette loi n'étoit rien moins que la mort : l'exécution devoit se faire dans l'instant , & il étoit arrêté que le coupable seroit pendu au premier arbre qu'ils rencontreroient. Toutes les punitions infligées ne devoient pas supporter plus de délai ; pour les fautes très-légères , on avoit eu la bonté de statuer que l'offenseur en seroit quitté pour perdre les oreilles. Toute la compagnie arriva saine & sauve à New-York , excepté un qui fut pris en allant faire des vivres.

Je dois observer que ces désertions n'ont eu lieu que parmi les troupes angloises ; les Allemands ne ressentant pas cet *Amor*

patria , & leur sort étant d'ailleurs plus agréable que celui des Anglois. Les Américains ont plus d'égards pour eux , ils leur accordent la permission de se promener dans le pays , d'y chercher de l'ouvrage ; & comme la plupart favent des métiers , ils trouvent les moyens de gagner beaucoup d'argent indépendamment de leur paie. Nous ignorons pourquoi les Américains préfèrent les Allemands aux Anglois , mais nous favons que ceux-ci font contents de leur sort. Leur paie est la même que celle de nos troupes , c'est-à-dire quatre fois plus forte que la solde du soldat allemand dans son pays ; & joint à ce qu'ils gagnent , il n'en est pas un qui n'entretienne l'espoir de retourner dans sa patrie avec une très-jolie fortune. Excepté le régiment des gardes du prince de Hesse-Hanau , & les dragons à pied du général Reidesel , qui font des troupes bien disciplinées , il n'y a que peu de parti à tirer du soldat allemand. Lorsque l'on réfléchit à la maniere dont ces troupes ont été levées , on n'est pas surpris qu'elles ne se soient pas distinguées davantage pendant la campagne. Voici la maniere dont les enrôle-

mens de ces régimens se sont faits. Lorsque notre cour fit demander des troupes en Allemagne , le prince fit environner toutes les églises pendant le service , & se saisit de la personne de tous ceux qui avoient déjà servi. Pour former ces régimens , il ordonna aux anciens officiers retirés du service depuis plusieurs années , & qui végétoient sur le produit de leur demi-paie , de se mettre à leur tête , sous peine , en cas de refus , de perdre leur pension. Des soldats de quarante à cinquante ans , commandés par de vieux vétérans , qui ne songeoient plus qu'à se reposer sur leurs lauriers , & à jouir paisiblement dans leur vieillesse de ce qu'ils avoient amassé pendant le temps qui l'avoit précédée , n'étoient guères en état de soutenir une campagne rigoureuse dans les forêts épaisses de l'Amérique.

L'opinion assez généralement adoptée est que nous serons détenus prisonniers pendant toute la guerre ; pour rendre notre situation aussi agréable qu'il est possible dans notre position actuelle , & pour jouir plus commodément des plaisirs de la société , nous

avons fait construire un café, un théâtre & un bain froid. Le bain sur-tout étoit extrêmement nécessaire pour fortifier le corps, qui se trouve affoibli par les chaleurs excessives de ce climat.

Nous commençons aussi à nous arranger dans nos casernes, dont la description seroit impossible à faire; car rien de plus singulier que leur position. Tout le terrain qui les environne leur position. Tout le terrain qui les environne est couvert d'un bois épais; il n'y avoit pas un seul arbre coupé lorsque nous y arrivâmes, ainsi vous pouvez juger de l'embarras & des fatigues auxquels nos troupes se sont d'abord trouvées exposées.

C'est avec douleur que je vous fais part de la mort de votre ancien ami W—, officier dans le régiment où je sers, & parent de sir Watkin Williams Wynn; je suis persuadé que l'on ne doit attribuer sa mort qu'à cette boisson pernicieuse que l'on nomme eau-de-vie de pêche. Il avoit été passer deux ou trois jours avec quelques officiers; il s'étoit permis de boire avec excès de cette liqueur, ce qui lui fit perdre

la

la tête. Son premier trait de folie fut de se lever pendant la nuit & de marcher pieds nus dans la neige pendant plusieurs heures, jusqu'à ce que ses pieds fussent absolument gelés. Ce ne fut qu'au bout de quatre heures qu'on s'aperçut qu'il étoit levé, & ses camarades étant allé le chercher, le trouverent, à leur grand étonnement, faisant sentinelle devant la porte de la maison; ils l'obligerent de rentrer, & s'étant servi du remede ordinaire pour rétablir la circulation du sang dans ses pieds, on n'avoit plus la crainte que la gangrene s'y mît. Le lendemain matin il demandoit à tout instant un couteau pour couper un bâton; ce ne fut qu'avec peine que ses camarades trouverent le moyen de détourner son attention de cet objet. En quittant Charlottes-Ville, où ils avoient passé la nuit, ils se mirent en chemin pour le conduire aux casernes, afin de consulter sur sa maladie; mais comme il les pressa très-vivement de le mener chez lui, ils voulurent bien acquiescer à sa demande. On assure que les personnes dont le cerveau est attaqué, savent employer beaucoup de finesse pour parvenir

à leur but, & pour détourner les importuns qui épient leurs actions : votre ami a pleinement justifié cette assertion ; sa conversation, pendant toute la route, fut des plus sensées ; ils ne fit pas le moindre geste qui dénotât du dérangement dans ses idées, jusqu'à ce que, parvenus au pied d'une colline très-escarpée, où se trouvoit un petit ruisseau, ils s'arrêtèrent pour faire boire leurs chevaux. Il les quitta dans ce moment, & piquant son cheval, il gravit la colline avec toute la vitesse possible : ses camarades le poursuivirent, mais inutilement, il étoit mieux monté qu'eux, & ils le perdirent de vue dans un moment. Les traces des pieds de son cheval, marquées dans la neige, furent leur guide jusqu'à l'entrée du bois ; mais comme le jour étoit sur le point de finir, ils décidèrent de se rendre aux cavernes, dont ils n'étoient éloignés que d'un mille, & d'y demander quelques personnes pour les aider dans leur poursuite. Ils retournerent dans le bois avec dix ou douze lanternes, allèrent de tous les côtés, mais une grande partie de la nuit se passa en vaines recherches : le lendemain matin

ils retournerent encore dans les bois, espérant être plus heureux que la veille. Après avoir parcouru cinq milles, ils trouverent son cheval attaché par la bride, dans un endroit écarté, près d'un ruisseau. Ils suivirent de-là les pas tracés sur la neige, en remontant le long du ruisseau, qui étoit gelé, jusqu'à un coude qu'il forme en passant sous un amas de rochers; la rapidité du courant avoit empêché la glace de s'y consolider, & l'on jugea que c'étoit là qu'il s'étoit précipité; on voyoit que la glace avoit déjà été cassée en deux endroits différens, mais comme il y avoit peu de fond, il n'avoit pu couler. Les soupçons furent bientôt confirmés; le domestique de cet officier rapporta un des fouliers de son maître, qu'il avoit trouvé près de cet endroit, & peu après on trouva le cadavre. En lui rendant les derniers devoirs, je n'ai pu m'empêcher de verser des larmes, & sa mémoire sera toujours chère à tous ceux qui l'ont connu. Adieu, &c.

L E T T R E L X X.

Des casernes de Charlottes-Ville, dans la
Virginie, le 18 Avril 1780.

MON CHER AMI,

IL ne nous est rien arrivé pendant le cours de cet hiver, qui mérite d'être rapporté, & nos affaires sont toujours à-peu-près dans le même état : nous avons essuyé des froids excessifs ; nos soldats ne sont pas moins à plaindre que l'année dernière, & la continuité du malheur n'est pas pour eux un moyen de s'y accoutumer. On a fait quelques démarches pour effectuer un échange ; des commissaires des deux armées ont été choisis pour régler les conventions, mais ils n'ont pas pu s'accorder sur le nombre de soldats qui seroient donnés en échange d'un officier.

Quant à mes sentimens sur cet échange & sur tout autre objet de politique, il ne m'est pas permis de les expliquer, cette lettre devant être examinée par l'officier

commandant des troupes américaines ; je me contenterai donc de vous faire part de mes observations sur les coutumes du pays, & sur des objets de peu d'importance relatifs à notre armée. Vous dites que j'ai la mémoire assez bonne, je puis vous assurer qu'elle ne vaut pas celle de César, dont l'antiquité s'est accordée à dire *qu'il n'oublioit que les injures.*

Depuis que je suis dans la Virginie, je n'avois jamais pu concevoir la cause de l'extrême petitesse des bœufs & des moutons, les herbes se trouvant en si grande abondance dans les forêts; mais cet hiver j'ai eu lieu de me convaincre qu'elle ne provenoit que du peu de soin que les planteurs prennent de leur bétail. Pendant les grands froids, ils laissent presque mourir de faim les veaux & les agneaux, & ils sont satisfaits si ces jeunes animaux n'y succombent pas, ce qui arrête le progrès de leur croissance. Quoique les bœufs y soient si maigres & si petits en hiver, ils reprennent de l'embonpoint au printemps, leur chair devient alors délicate & d'un goût excellent.

Parmi les arbuſtes curieux qui croiſſent en Amérique , il n'en eſt peut-être pas un dont le printemps ait plus à ſ'enorgueillir que du Dogwood (bois de chien). Il y en a une grande quantité , & rien n'égale la beauté de cette plante , lorsqu'elle eſt couverte de ſes nombreuses fleurs qui ſont blanches comme la neige. Son bois eſt très-dur , & lorsqu'on le rompt , il ſe diviſe en une infinité de petits linéamens. On ſ'en fert au défaut de broſſes pour nétoyer les dents. Les habitans ſont dans l'uſage d'attacher une branche de cet arbuſte au col de leurs beſtiaux , quand anéantis par la chaleur , ils tombent de foibleſſe. Les Virginiens attribuent à ce bois la propriété particulière de les ranimer.

Il ſe trouve un autre arbre qui n'eſt indigene qu'en Amérique , & que l'on appelle le tulipier. Il eſt très-élevé & très-gros ; dans le temps de ſa floraiſon , qui dure environ quinze jours , il porte des fleurs de la groſſeur & de la forme des tulipes , & nuancées d'une égale variété de couleurs : ſes feuilles ont une forme très-ſingulière , ce qui leur fait donner , dans quelques en-

droits , le nom de *oldwomans-smocks* ,
(chemise de vieille femme) avec quoi on
trouve qu'elles ont de la ressemblance.

Quoique les cabanes de bois qu'habitent
nos soldats n'aient été construites que de-
puis bien peu de temps , elles sont cependant
déjà devenues vieilles ; & l'on n'y est pas à
l'abri de tous les dangers , le bois étant
presque entierement rongé par un insecte
qui se niche dans l'écorce de l'arbre. Cet
insecte , lorsque l'arbre est sur pied , se
nourrit de la gomme qu'il produit , mais
qui se dessèche aussi-tôt que l'arbre est
abattu. Quand cette pourriture lui manque ,
il s'attache aux parties solides du bois ; on
le nomme *Sawyer* (Scieur) ; par rapport au
bruit que font ces vers en rongant le bois , &
au dégât qu'ils occasionnent. Ils me pa-
roissent très-bien mériter ce nom , car j'ai
vu des arbres dont la circonférence étoit
presque égale à la grosseur d'un homme , qui
n'avoient été abattus que depuis six mois ,
& dont on ne trouvoit sous l'écorce que
de la poussière , & un grand nombre de
ces insectes , qui ressemble à un vermineau
ordinaire.

Quoique les soldats aient toujours eu si peu de provisions, les casernes fourmillent de rats extrêmement gros ; quoiqu'il y ait au moins un chat dans chaque cabane, ces animaux, n'en font pas moins beaucoup de ravages. Toutes les précautions possibles ne les empêchent pas de ronger pendant la nuit les lits, les couvertures, & les habits des soldats ; & l'on voit fréquemment cinq ou six rats courir les uns après les autres entre les bois de charpente qui forment la caserne des huttes.

Vous devez vous rappeler que lorsque nous sommes arrivés dans cette province, je vous ai dit qu'il y avoit souvent des duels entre les officiers, & je vous ai également mandé ce qui les occasionnoit. Depuis un certain temps cette épidémie s'est manifestée parmi les officiers allemands, quoique les motifs de leurs querelles ne soient pas les mêmes. La plupart des contestations s'élevent au jeu, & leur maniere de se battre est assez singuliere ; les deux champions vont au rendez-vous accompagnés de leurs seconds : après s'être dépouillés de leurs habits, ils s'avancent l'un vers l'autre, se donnent la

main , tirent leurs épées , & se chargent réciproquement jusqu'à ce que l'un des deux mette bas les armes. Le combat se termine ordinairement au premier sang , à moins que la contestation ne soit des plus graves : une égratignure suffit pour prouver le courage des deux adversaires , & le point d'honneur n'en exige pas davantage. C'est de cette manière que ce sont terminés tous leurs combats , excepté un dans lequel les deux ennemis se sont portés des coups si affreux , que la vie de tous deux a été dans le plus grand danger.

J'apprends avec plaisir que je pourrai vous faire parvenir cette lettre par un officier qui vient d'être échangé : il me fera par conséquent permis de vous communiquer librement toutes mes idées , puisque je ne crains plus qu'elle soit inspectée. J'ai écrit plusieurs autres lettres qui ont été envoyées contre-signées par le colonel Bland & le colonel Sherwood , qui sont les deux officiers américains ayant le commandement des troupes chargées de nous garder. Le premier de ces messieurs s'est comporté avec beaucoup d'honnêteté & de noblesse , se

contentant toujours d'exiger , parole d'honneur , d'un officier , que dans les lettres qu'il lui remettoit , il ne parloit point d'affaires d'état. Sur cette parole , il le prioit de cacheter sa lettre , écrivoit sur le dos , vue & examinée & contre-signoit de son nom. Le colonel Sherwood , non-seulement lisoit les lettres , mais encore se permettoit de faire des commentaires sur toutes les phrases. La curiosité étant poussée jusqu'à l'impertinence , il reçut un jour d'un officier du vingtieme régiment , nommé Charlton , un compliment qui n'étoit pas des plus flatteurs , mais je crains qu'il n'ait pas eu l'esprit d'en saisir le sens ; après avoir lu sa lettre d'un bout à l'autre , voyant qu'elle étoit signée Charlton , il s'écria : « Charlton ! Charlton ! » je me rappelle d'avoir connu un capitaine » de vaisseau nommé ainsi , qui avoit un » parent qui portoit mon nom. Le lieutenant piqué de la curiosité du colonel lui » répliqua » : Ce que vous dites , monsieur , est possible ; il ne l'est pas moins que j'aie quelqu'un dans ma famille qui porte votre nom , mais je suis persuadé que les gentilhommes des Sherwood anglois sont d'une

nature toute différente de ceux des Sherwood américains.

Il n'y a pas long-temps que j'ai fait connoissance avec le colonel Walker , qui vient d'être élu depuis peu pour représenter cet état dans le congrès. La grandeur en usage dans ce pays préside à la table , mais ce qui rend sa maison peu agréable ; c'est que la conversation n'y roule presque jamais que sur la politique , en observant cependant de ne jamais manquer aux regles de la politesse. J'ai été singulièrement satisfait des sentimens nobles & distingués que fit un jour paroître le pere de cet officier , qui , quoiqu'octogénaire , possède encore toute son énergie , & est doué d'un jugement très-sain. Tout le monde donnoit son opinion sur ce que seroit l'Amérique dans un siecle ; le vieillard prit la parole & dit : « Ce sera alors » que les Américains connoîtront toute l'étendue des obligations qu'ils auront eues à leurs ancêtres : pénétrés de respect pour leur mémoire , ils graveront ces sentimens dans le cœur de leurs enfans ; ils leur feront sentir le prix inestimable de la liberté , & ce courage mâle , qui la leur

» aura procurée , se perpétuera d'âge en
 » âge dans les siècles futurs : s'ils se trou-
 » voient encore obligés de venger les injures
 » publiques , ils se rappelleroient l'exemple
 » de leurs aïeux , & comme eux ils pren-
 » droient de sages mesures pour maintenir
 » leur indépendance».

Ce n'est pas à vous , qui conn le
 monde , que je puis espérer d'apprendre qu'il
 y a une classe de gens qui sont sans cesse
 en guerre avec eux-mêmes & tout le genre
 humain , & qui , loin de trouver des plai-
 sirs dans la société de leurs semblables , n'y
 éprouvent que des peines. Lorsqu'un homme
 de cette trempe entre au service , vous ne
 sauriez concevoir combien son commerce
 est désagréable , sur-tout si c'est un de ces
 braves qui se fait un jeu de répandre le
 sang. Comme il fait qu'un officier ne peut
 jamais refuser un cartel , il a soin de cher-
 cher querelle à tous ceux qui lui tombent
 sous la main pour se faire la réputation
 d'un homme redoutable : mais comme tout
 le monde n'est pas également charmé de
 risquer sa vie sans sujet avec un forcené
 qui semble prendre plaisir à exposer la

sienne aussi légèrement , les gens sensés évitent de lui fournir des occasions. L'amour propre de cet homme lui fait interpréter à sa maniere les condescendances que l'on veut bien avoir pour ses foiblesses ; il les attribue à la crainte , & il se comporte comme s'il croyoit que personne n'ait le droit de le contredire , mais qu'au contraire tout le monde dût ramper sous lui.

Un homme de ce caractere s'est avisé de quitter l'espece de retraite dans laquelle il vivoit avec un de ses semblables , pour chercher à s'insinuer parmi nous. Il ne nous fut pas possible de nous en débarrasser par des politesses froides , cet homme s'acharnant absolument à vouloir être de toutes nos parties ; comme il étoit connu d'un officier qui demeure avec nous , il vint un jour lui demander à dîner ; & ensuite , ne voulant point être en reste , il invita tous les officiers qui se trouvoient à la même table , de venir tel jour dîner chez lui , ce qui fut accepté. Le jour convenu il tomba une si grande quantité de neige , que dès le matin nous lui envoyâmes un domestique pour nous excuser sur le mauvais temps , qui

nous empêchoit de profiter de son invitation : il nous fit répondre , que « *by-god* il avoit fait apprêter un dîner , & qu'il nous attendoit. Il ne nous restoit pas d'autre alternative que de faire quatre milles à cheval par le plus mauvais temps , ou de voir arriver le lendemain un forcené : nous choisîmes le premier parti , & nous passâmes une journée très-désagréable. Aussi-tôt que nous fûmes arrivés chez lui , cet homme ayant eu occasion de sortir un instant de la chambre , son camarade nous fit voir des pistolets qui étoient sous son chevet , & qui n'en sortoient pas même pendant son sommeil : il les avoit chargés de nouveau & amorcés dans la matinée , afin que s'il s'élevoit la moindre dispute , elle pût être terminée sans sortir de la chambre.

Une semblable conduite ne peut être que l'effet de la démence , car cette prétendue indifférence de la vie ne peut jamais procéder d'un vrai courage. Si un de ces braves se trouve avec un homme du même caractère , & qu'il reçoive une leçon convenable , il ne peut en soutenir l'idée : cet homme malheureux en a donné une

preuve évidente ; la honte qu'il éprouva d'avoir reçu une réprimande pour ses impertinences, l'engagea à se donner la mort.

Il étoit un soir au café assis auprès du feu ; obligé de quitter la chambre pour un instant, il mit sa canne sur une chaise & ses gants sur une autre, & dit en s'en allant : Que personne n'y touche avant mon retour. Un instant après qu'il fut parti, un officier qui entra, ayant très-froid, prit une de ces chaises & s'approcha de la cheminée : tous les officiers lui disoient que ces chaises appartenoient à M. . . . & lui répétèrent le propos qu'il avoit tenu : le nouveau-venu répliqua en jurant, qu'une chaise étoit assez pour un homme, & ne jugea pas à propos de se déranger. Aussitôt que M. . . . fut rentré, il demanda quel étoit le téméraire qui avoit osé toucher à sa canne ? L'officier lui répondit que c'étoit lui, qu'une seule chaise suffisoit à un seul homme, & une seule place au feu étoit tout ce qu'il pouvoit desirer pour se chauffer. M. . . . se mit dans une grande colere, il s'écria, « qu'il étoit insulté, & » que la dignité d'homme d'honneur se

» trouvoit compromise au dernier point ». L'officier l'arrêta , en disant : « J'ai souvent » entendu parler de vous , Monsieur , comme » d'un homme qui aimiez à chercher querelle sans rime ni raison ; voilà la première fois que je me trouve dans votre » société , tout ce que j'ai à vous dire , c'est » que je ne crains pas plus que vous d'avoir » une affaire , mais je n'ai pas envie de » me battre présentement , & si vous ajoutez un mot , je vous jette derriere le feu ». Cette colere extrême se changea en un calme parfait ; il s'assit , ne desserra pas les levres , & quitta la place au bout de dix minutes. Une leçon aussi dure , jointe à la menace qui l'étoit encore plus , fit tant d'effet sur ce fier-à-bras , que le lendemain il se brûla la cervelle. On le trouva dans un ruisseau dont l'eau ne couvroit son corps qu'à moitié , il tenoit un pistolet d'une main , & en avoit posé un autre chargé sur le rivage.

On a échangé depuis peu un grand nombre d'officiers. Je ne devine pas pourquoi ces échanges se font avec tant de partialité , mais je crois que les officiers qui obtiennent
ainsi

ainsi leur liberté , ne la doivent qu'à des amis , qu'ils ont dans le quartier-général de New-York. Quoique je n'aie personne auprès de qui je puisse solliciter pour obtenir la mienne , j'espère cependant que je ne tarderai pas à quitter le séjour de l'esclavage. Vous vous rappelez sans doute que je vous ai parlé d'un officier américain , le capitaine Van-Swearingham , qui avoit été fait prisonnier pendant la campagne : comme il est venu depuis peu pour visiter les casernes , je lui ai rendu une visite , espérant que sa reconnoissance l'engageroit à me rendre service ; il a paru charmé de me voir , & il m'a dit fort obligeamment que son plaisir étoit diminué de me savoir encore prisonnier , croyant que j'étois échangé depuis long-temps , ainsi que le lieutenant Dunbar. C'est faute d'avoir su nos noms que cette échange n'a pas eu lieu ; Il m'a appris qu'il avoit donné nos signa-lemens à un officier de notre armée qui alloit à New-York , mais qui , enchanté de rendre service à deux de ses amis , avoit donné leurs noms à la place des nôtres au capitaine , & qu'ils avoient ainsi obtenu

leur liberté. Il m'assura cependant que, comme il se rendoit au quartier-général, la première affaire seroit de parler au général Washington pour nous faire rendre justice. En prenant congé du capitaine, je me suis souvenu de votre proverbe ordinaire, *Nihil desperandum*, & je finis cette lettre par vous témoigner le plaisir que j'éprouverai si dans peu de temps je revois mes foyers & vous. Adieu : je suis, &c.

LET TRE LXXI.

Winchester dans la Virginie,
le 20 Novembre 1780.

MON CHER AMI,

EN recevant cette lettre, & en examinant la date, vous vous imaginez peut-être que je vais vous annoncer que j'aurai bientôt le plaisir de vous voir, je n'en suis pas encore là, mon ami, je crains même que les embarras de la campagne n'aient fait oublier au capitaine Van-

Swearingham qu'il existe au monde deux personnes telles que Dunbar & moi, quand je vous dirai que Winchester est hors des limites qui nous sont prescrites ; & quand vous saurez pourquoi je m'y trouve, vous ne le ferez pas moins en apprenant que toute l'armée est en marche. Le congrès n'est pas sans inquiétude sur les manœuvres de lord Cornwallis, qui traverse maintenant la Caroline : il craint que l'intention de ce général ne soit de reprendre notre armée au moyen d'une marche forcée.

Nous sommes partis des casernes de Charlottesville-Ville, il y a environ six semaines, en marchant dans le même ordre que lorsque nous avons quitté la Nouvelle-Angleterre ; nous ne savons pas encore quelle est notre destination, mais nous croyons que l'on nous conduit dans quelques-unes des provinces méridionales. Il s'est élevé une difficulté qui nous force à rester dans cette ville jusqu'à ce qu'elle soit levée par le congrès. Les états de Maryland se refusent à recevoir notre armée, dans la crainte que notre séjour n'y amène la disette, notre nombre étant infiniment trop considérable

pour trouver des vivres en quantité suffisante dans une province si peu étendue. Les habitans ont été jusqu'à prendre les armes pour nous empêcher de traverser le Potowack.

Vous devez bien imaginer que les officiers ont été très-fâchés de cette marche précipitée; on les avoit assurés qu'ils resteroient aux casernes jusqu'à ce qu'ils fussent échangés, & ils avoient en conséquence fait des dépenses assez considérables, afin de rendre leurs maisonnettes plus commodes pour l'hiver prochain. Nous avons beaucoup souffert du froid, & nous osions à peine faire du feu, vu que les cheminées étant faites de bois selon la coutume du pays, nous redoutions les incendies. Nous les avons fait abattre pour en faire construire d'autres en pierre: vous croirez peut-être que j'exagere en vous assurant que ma misérable hutte de bois, qui n'a que seize pieds quarrés, m'a coûté, pour la rendre habitable, de trente à quarante guinées. Beaucoup d'officiers qui avoient perdu l'espoir d'être échangés jusqu'à ce que la guerre fût terminée, ont cherché à se familiariser

avec cette idée, en rendant leurs habitations plus commodes. L'endroit où les soldats étoient relégués étoit devenu une petite ville, & pour jouir des douceurs de la société, presque tous les officiers qui avoient pris des habitations éloignées s'étoient insensiblement rapprochés : ce qui nous avoit empêchés d'y loger tous, à l'instant de notre arrivée, étoit que l'emplacement, non-seulement trop couvert d'arbres, paroissoit être entièrement au milieu d'une forêt. J'imagine que le colonel Harwey, propriétaire de ce bois, retira un grand bénéfice de nos travaux, & que la province n'aura pas à se plaindre du séjour que nous y avons fait, puisque notre armée a défriché une étendue de six milles de terrain.

Après notre départ des casernes, les habitans ont été occupés pendant près de huit jours à faire la chasse aux chats que nous y avons laissés, & qui, pressés par la faim, s'étoient réfugiés dans les bois : comme ils étoient en très-grand nombre, les habitans jugèrent prudent de les détruire, dans la crainte que s'ils se multiplioient à un certain point, il ne fût ensuite impossible de s'en

débarrasser. Ces chats, qui auroient fini par devenir sauvages, auroient été un fléau très à craindre pour leurs volailles.

Nous traversâmes le *Pignet-Ridge*, ou plutôt les montagnes bleues, à *Woodsgap*. Quoiqu'elles soient infiniment plus hautes que les montagnes vertes que nous passâmes dans le Connecticut, nous n'éprouvâmes pas à beaucoup près les mêmes difficultés; on s'apperçoit à peine que l'on monte, & on est tout étonné de se trouver sur leur sommet sans avoir éprouvé de fatigues.

On traverse un bois très-épais & d'environ un mille de largeur, avant d'atteindre au sommet de ces montagnes, & l'on est frappé d'étonnement lorsqu'on y est parvenu, en découvrant tout-à-coup une perspective sans bornes. L'on voit à ses pieds serpenter une rivière magnifique qui roule lentement ses ondes. Plus loin, une vaste plaine agréablement coupée & qui va finir au pied des montagnes Allégany, que l'on apperçoit à la distance de cinquante milles, & dont le sommet majestueux se perd dans les nues.

Winchester est bâtie sur une place irré-

galiere : cette ville contient trois à quatre cents maisons. Pendant la dernière guerre , ainsi qu'aujourd'hui , cette ville étoit le rendez-vous des troupes virginiennes destinées à faire des sorties sur les Indiens. J'ai été informé , par un habitant de cette ville , qui y résidoit pendant l'époque dont je viens de parler que le pays qui environne le fort du Quesne avoit été ravagé par les Indiens , qui s'y portèrent aux extrémités les plus atroces : la ville elle-même courut le plus grand danger , & elle auroit été infailliblement détruite & ses habitans massacrés , si le colonel Washington (aujourd'hui le fameux général) n'eût fait élever un fort sur l'éminence qui se trouve au nord de la ville , & qui servit à la protéger. Les Indiens cependant furent assez téméraires pour s'avancer très-près de la ville , mais ils n'osèrent se risquer jusques sous le canon du fort.

On apperçoit encore les ruines de cette forteresse , on en voit même assez pour juger de la nature des ouvrages , & pour juger que c'étoit un bastion carré & régulier : la longueur des courtines étoit de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds , & il y

avoit de petites redoutes à chaque angle. Les caernes sont encore sur pied : elles peuvent contenir à l'aise cinq cents hommes, & en cas de nécessité un nombre triple, nos soldats y étant tous cantonnés. Ces caernes sont construites en bois, dans le même genre que celles de Charlottes-Ville, mais elles ne sont pas à beaucoup près aussi étroites. Depuis le commencement de la guerre, les Américains les ont environnées de piquets, pour en faire un lieu sûr & propre à renfermer les prisonniers de guerre. Il paroît qu'on a voulu faire un fossé sec autour du fort, mais la roche s'étant trouvée trop dure, le projet en fut abandonné.

L'eau que l'on boit à Winchester est fort désagréable au goût, défaut qui peut être attribué, je crois, à la nature du terrain plein de pierres à chaux, à travers lesquelles elle filtre. Elle cause ordinairement aux étrangers des douleurs d'entrailles fort aiguës. Nous ne fûmes pas privilégiés, au contraire nos douleurs furent des plus vives ; mais comme cette maladie n'est pas dangereuse, il y avoit de quoi rire, en nous voyant nous aborder les uns les autres,

faisant des grimaces & des contorsions affreuses , & entremêlant les complimens d'usage de malédictions contre l'eau , contre la colique & contre tout le pays. Les habitans assurent cependant que cette eau garantit ceux qui la boivent de plusieurs maladies.

On nous a dit qu'il se trouvoit un grand nombre de curiosités naturelles , dans différens endroits des environs de Winchester à une trentaine de milles à la ronde ; mais nous n'avons pas la permission d'y aller , ce qui est pour nous une grande privation ; je suis obligé de m'en rapporter , pour le peu que je vous en dirai , au récit que m'en ont fait quelques-uns des habitans.

A environ trente milles d'*Augusta Court-house* est un rocher que les habitans disent être celui que Moyse frappa de sa verge , parce que l'eau jaillit de son flanc , & forme un torrent qui , après avoir coulé au travers d'une plaine d'une étendue assez considérable , se précipite à la fin dans un abîme de deux cents pieds de profondeur.

A vingt milles de-là , on voit une caverne de la longueur d'un mille , creusée natu-

rellement dans le roc , d'où jaillissent deux sources d'eau , dont l'une est presque bouillante , & l'autre d'un froid peu-éloigné de la glace : elles ne sont pas éloignées l'une de l'autre de plus d'un pied , & ne sont séparées que par une partie de rocher. Je laisse aux naturalistes le soin de découvrir les causes physiques de ce phénomène ; comme ces deux sources possèdent des vertus médicales , on a formé autour de chacune des bains fort commodes.

Près de ces sources est une rivière qui ressemble en quelque manière à la rivière Mole ; la seule différence est que la Mole , après s'être perdue sous terre , s'élève encore à la distance de quelques milles , au lieu que celle-ci s'enfonce dessous une montagne pour ne plus reparoître : on l'a appelée par cette raison , *lost river* , rivière perdue.

Nous avons obtenu la liberté de visiter deux autres endroits très-curieux qui sont beaucoup plus près de Winchester , le premier est une caverne ou puits formé par la nature : on peut quelquefois y descendre jusqu'à la profondeur de cent toises , & dans

d'autres temps l'eau s'éleve même au-dessus de la bouche de la caverne ; les habitans la nomment *Fidewell*, Puits de marée, un flux & un reflux s'y faisant réellement remarquer. Ce qui ajoute encore à la singularité de ce phénomène, c'est qu'à plusieurs milles autour de cette caverne, il ne se trouve ni montagnes ni eaux de source, & qu'elle est située sur un terrain absolument uni. Le second endroit, que les voyageurs vont également visiter, peut être très-curieux pour toutes les personnes qui n'ont point vu la pointe d'un rocher dans le comté de Derby. Cet endroit est une répétition du même phénomène, & on y apperçoit même six ou sept cavernes dans un même roc, qui se communiquent les unes aux autres.

Les Américains se flattoient depuis longtemps que la France leur enverroit des secours, & nous n'avions regardé ce rapport que comme un moyen dont se servoit le congrès pour soutenir le courage du peuple ou plutôt pour l'animer au commencement de la campagne ; leurs affaires étoient en si mauvais état, que le plus grand nombre paroïssoit attendre avec la plus parfaite indif-

férence l'issue de la guerre actuelle , bien convaincus que leur situation ne pouvoit devenir plus malheureuse qu'elle ne l'étoit. Vous pouvez d'après cela concevoir quelle a été la joie de ceux qui sont sincèrement attachés à la cause de l'Amérique , lorsqu'ils ont appris que la France leur envoyoit en effet des secours , & leur promettoit de ne pas les abandonner. Depuis ce moment les Américains se vantent qu'il est impossible à la Grande-Bretagne de les dompter , & que dans bien peu de temps ils seront témoins de l'expulsion des troupes angloises du continent de l'Amérique. Cette nouvelle , en même-temps qu'elle a relevé le courage de nos ennemis , a totalement abattu le nôtre. Il étoit naturel de supposer que la France , quoique pouvant profiter de nos guerres intestines pour s'emparer de quelque partie de nos territoires dans les Indes orientales ou dans nos colonies de l'Amérique , ne voudroit pas se joindre à des révoltés , possédant elle-même des colonies qui sont dans un cas assez semblable au nôtre. Une telle résolution n'est peut-être pas sans danger pour elle.

Dans l'une de mes précédentes lettres je vous ai parlé des redoutes américaines comme excellentes pour la défense. Il vient de se passer un événement qui non-seulement fera le plus grand honneur au courage des alliés, mais servira encore à prouver la vérité de mon assertion.

Un parti de soixante-dix royalistes porté sur le bord de la rivière Hudson, vis-à-vis New-York, avoit construit une de ces redoutes pour s'y mettre à l'abri des surprises & des incursions de l'armée de Washington : cette précaution ne fut pas inutile, car ils furent attaqués par près de deux mille hommes, sous les ordres du général Wayne. Les Américains ayant avec eux sept piéces de campagne, canonnerent cette redoute pendant trois heures, & à chaque coup le boulet ne manquoit pas de faire son trou ; mais malgré tous les efforts pour l'enlever d'assaut, ils furent repoussés avec une perte considérable, & laissant sur le champ de bataille une grande quantité de morts & de blessés. Les soixante-dix braves poursuivirent l'ennemi, firent plusieurs prisonniers, &

reprirent du bétail qui avoit été pillé dans des plantations voisines.

Nous avons appris par un officier qui arrive du camp de Washington, la mort malheureuse du major André, adjudant général de l'armée angloise. Il fut pris comme espion, en négociant un affaire importante avec le général Arnold, qui, si elle eût réussi, auroit causé la perte presque entiere des Américains. L'officier qui nous a apporté cette nouvelle a été témoin de son exécution ; il nous a dit que le major avoit fait voir beaucoup de courage, & une fermeté vraiment héroïque : il n'y avoit pas un seul spectateur qui ne fût attendri, & qui ne pleurât sa mort ; il étoit si universellement estimé, que le général Washington répandit des larmes, lorsque la sentence rigoureuse fut prononcée. Lorsque le major André fut que son sort étoit irrévocablement fixé, & que toutes les prieres & les démarches de sir Henri Clinton pour sauver ses jours ne pouvoient avoir d'effet, il se résigna tranquillement à la mort ; son ame étoit si parfaitement calme, que la veille de son exécution

tion il fit un dessin de la corvette *le Vate-*
mour, mouillée dans la riviere du Nord,
 ainsi qu'une vue de Westpoint, & il envoya
 ces deux morceaux par son domestique à
 un officier-général, à New-York. La seule
 chose qui paroissoit lui faire de la peine,
 ce fut le refus que le général Washington
 lui fit de lui accorder une mort militaire. Ce
 général auroit acquiescé volontiers à cette de-
 mande, mais en consultant les autres officiers
 du conseil de guerre qui avoient signé sa con-
 damnation, on jugea nécessaire d'exécuter
 la sentence comme elle avoit été prononcée
 d'après les ordonnances, protestant en même-
 temps qu'ils étoient sincèrement fâchés de ne
 pouvoir s'écarter des regles établies dans une
 circonstance pareille.

Le même officier nous dit encore qu'il
 paroissoit que le major André n'avoit été
 fait prisonnier que parce qu'il se croyoit
 absolument à l'abri de tout danger. Dans
 le moment où il s'y attendoit le moins, il
 fut accosté par trois hommes, qui lui deman-
 derent s'il étoit de la partie haute ou basse.
 (Il est nécessaire de vous dire ici que la par-
 tie haute est peuplée de partisans améri-

cains , & qu'au contraire la partie basse est habitée par les Américains royalistes , réfugiés à New - York .) Rencontrant ces trois hommes à si peu de distance de New-York , il les jugea royalistes , & répondit en conséquence qu'il étoit de la partie basse . Il fut bien étonné lorsqu'ils lui dirent qu'il étoit leur prisonnier , & qu'ils lui enjoignirent de les suivre où ils jugeroient à propos de le conduire . Il s'aperçut trop tard de sa méprise , & s'efforça envain de les convaincre du contraire , en produisant un passeport qu'il avoit obtenu du général , sous le nom supposé de John Anderson .

Ce passeport produisit l'effet qu'il en attendoit ; ils le relâcherent , & lui permirent de continuer sa route sans l'examiner davantage . L'un de ces gens se rappelant cependant que l'étranger avoit paru très-embarrassé , il assura à ses camarades qu'il avoit remarqué quelque chose à son air qui n'étoit pas d'ordinaire , & il les pressa en conséquence de retourner vers lui pour l'examiner de nouveau .

Cette réflexion fut fatale au major André , qui étoit peu accoutumé à feindre & ne s'étoit

s'étoit point préparé à de semblables rencontres. Le major avoua lui-même, dans une lettre qu'il écrivit au général Washington, « qu'il étoit trop peu versé dans l'art de la dissimulation, pour pouvoir tromper avec succès ». Il offrit aux trois hommes, lorsqu'ils revinrent pour l'examiner de nouveau, une bourse contenant une somme très-considérable en or, une montre de prix & plusieurs autres effets; il promit même que s'ils vouloient le laisser aller jusqu'à New-York, ou l'y conduire eux-mêmes, il leur feroit un sort capable de les faire vivre dans l'aïfance pendant le reste de leurs jours. Ses prières furent vaines, ainsi que ses promesses; il avoit à faire à des hommes incorruptibles, & dont rien ne put ébranler la résolution qu'ils avoient prise de le conduire prisonnier au quartier du général Washington.

Si à la première question qui lui fut faite, le major André eût répondu qu'il étoit de la partie haute, on l'auroit laissé passer tranquillement: en supposant même que les hommes qu'il rencontra eussent été comme il le croyoit de la partie basse, sur sa déclaration il auroit été conduit prisonnier à New-

York, où il n'eût plus couru aucun danger ; mais sa réponse précipitée fut la cause première de son malheur.

Comme il est plus aisé de démontrer les fautes d'un homme que de remédier aux maux qu'elles ont entraînés, je me contenterai d'observer que depuis le moment où il s'est chargé d'une entreprise difficile jusqu'à celui où il a rendu le dernier soupir, le major André a déployé tout le courage & toute l'énergie nécessaire pour exécuter les plus grandes choses. Sans cet événement malheureux il fût devenu le modèle des gens de sa profession, & on l'eût vu un jour chéri de sa patrie, de son roi, & estimé de tout l'univers.

Il subsiste une vive animosité entre les Américains de la partie haute & ceux de la partie basse. Il n'est pas rare, lorsque deux corps de ces différentes provinces se rencontrent, qu'ils en viennent aux mains. Les liens de l'amitié, ceux même du sang, disparaissent devant l'esprit de faction qui les arme les uns contre les autres. Les deux parties parcourent l'espace entre les lignes angloises & américaines ; & il est cepen-

dant arrivé plus d'une fois qu'en se rencontrant ils ont fait une cessation d'hostilités, pour se mettre à souper ensemble & passer gaiement la soirée. En se quittant ensuite, ils convenoient d'aller de différens côtés, & quand ils se rencontroient après un temps fixé, ils se battoient avec le plus terrible acharnement.

Les Américains ont répandu le bruit qu'il y avoit eu une révolte à Londres. Les membres des deux chambres du parlement ont été, dit-on, vivement insultés : il y a eu un grand nombre de maisons brûlées : on a forcé les prisons, & commis une infinité de meurtres. Nous ne devons pas blâmer les Américains de faire circuler ces rapports, puisque le but qu'ils se sont proposé en cela est parfaitement rempli ; ils servent à encourager le peuple & à lui persuader que la Grande-Bretagne est incapable de soutenir la guerre. Un Anglois ne doit pas ajouter foi trop légèrement à de semblables propos. Je vous prie de me marquer positivement dans votre première lettre si ce bruit a quelques fondemens, & de m'en donner les détails les plus exacts sur ce qui s'est passé : jusque-là

je regarderai tous les rapports comme exagérés ou plutôt comme absolument faux. L'Angleterre a assez d'ennemis à combattre au-dehors, sans ajouter à ce malheur celui d'en trouver dans son sein. Adieu, &c.

LETTRE LXXIII.

A Frederick's Town, dans le Maryland,
le 12 Avrii 1781.

MON CHER AMI,

PEU de jours après avoir fait partir ma dernière lettre, nous quittâmes Winchester, pour nous rendre à Frederick's Town, que le congrès a fixé pour le lieu de notre résidence, jusqu'à ce qu'il nous en ait trouvé une plus convenable. Les habitans de la province imaginent, avec raison peut-être, qu'en donnant à entendre que notre séjour n'y seroit que momentané, on a eu pour but d'engager les habitans à nous en ouvrir l'entrée, mais que nous y resterons jusqu'à la fin de la guerre.

Après avoir quitté Winchester, nous re-

passâmes les montagnes bleues à *Williams Gap*, & nous n'avons rien vu dans notre marche qui vaille la peine d'être remarqué, si ce n'est la riviere *Shenando*, qui est très-belle, & offre un coup-d'œil vraiment pittoresque. Cette riviere forme une infinité de cascades, & les eaux en sont si limpides, que l'on peut appercevoir des cailloux à une profondeur de sept à huit pieds. Le *Shenando* est très - poissonneux, l'on y pêche entre autres d'excellentes truites ; mais il n'est pas navigable, même pour les plus petites barques, vu qu'il s'y trouve une quantité de rochers cachés sous l'eau : on est obligé de se servir de radeaux pour le transport des provisions & des marchandises. Lorsque nous traversâmes cette riviere, elle étoit presque gelée.

Je n'ai pas eu le bonheur, en arrivant dans cette ville, de trouver un logement aussi agréable que celui que j'y occupois lors de mon dernier voyage ; je me suis contenté d'une chambre qui nous a été donnée dans une misérable auberge, pour moi & deux autres officiers, & nous y sommes restés jusqu'à ce que nous ayons reçu des ordres du congrès,

croyant que nous continuerions notre marche vers le nord.

Nous avons été logés neuf jours dans cette taverne. Quand nous l'avons quittée, notre hôte nous a apporté un vrai mémoire d'apothicaire : il se montoit à sept cents trente livres sterlings & quinze schellings. A cette somme exorbitante, vous pouvez juger quel arabe c'étoit que notre Américain, & combien nous sommes vexés dans cette malheureuse contrée.

Eussé-je fait la chere de Lucullus, je n'aurois pas dépenfé davantage. Cependant, sans perdre rien du sang-froid que vous me connoissez, j'ai pris le mémoire des mains du corsaire, & après en avoir parcouru les différens articles & les avoir trouvés évalués en toute conscience, je remarquai qu'il étoit quittancé en ces termes :

Le 3 Janvier 1781, j'ai reçu de M. Thomas Anberry sept cents trente livres sterlings & quinze schellings pour le montant du mémoire ci-dessus en papier-monnoie.

ROB WOOD.

Je demandai au maître de l'auberge quelle déduction il feroit si je le payois en especes. Cet homme, Américain dans l'ame, se mit dans une colere violente, & me dit : « qu'il étoit étonné que je lui fisse
 » une semblable proposition ; qu'il y avoit
 » déjà assez de malheureux qui ruinoient
 » leur pays en trafiquant & vendant le
 » papier ; que, quant à lui, il ne con-
 » noissoit point de différence entre l'argent
 » du congrès & celui du roi George III ». Je le priai de s'apaiser, & lui promis de le payer dans moins d'une demi-heure. Il me répliqua, toujours sur le même ton : « Je jure
 » que si ce mémoire n'est pas acquitté à
 » midi, je mettrai le chérif à votre pour-
 » suite, & vous irez examiner le devant de
 » cette maison », montrant du doigt une prison qui étoit en face de nous.

Vous ferez sans doute étonné que je n'aie pas châtié cet impertinent pour les propos qu'il a eu l'audace de me tenir ; il est certain qu'en Angleterre un aubergiste auroit couru les risques de recevoir des coups de fouet ; mais ici, mon ami, nous sommes devenus d'une patience admirable ; il faudroit des

causes bien extraordinaires pour émouvoir notre colere. Nous sommes accoutumés depuis si long-temps à supporter les mauvais propos & l'insolence de la canaille, que, comme le général Philips nous l'a conseillé, nous n'y faisons pas plus d'attention qu'aux cris des oies.

En quittant cet homme pour aller chercher du papier-monnoie, il me vint à l'esprit que peut-être il chargerait quelqu'un de m'espionner; j'allai droit aux casernes, & je dépêchai un sergent, qui fut bientôt de retour avec ce papier. Je revins donc sur le champ payer à mon hôte son mémoire de sept cents trente-deux livres quinze schellings, & observant le dernier article, *payable en especes*, je lui présentai du papier pour l'acquitter, lui rappelant ses propres paroles sur la nature du paiement. Le drôle parut confondu; mais cet article étant pour les épingles de sa femme, je donnai, en sus du mémoire, une piece de monnoie du pays. Il est certain qu'il auroit sans scrupule reçu le tout en especes.

Vous êtes sans doute curieux de savoir ce que j'ai payé le papier-monnoie, pour

acquitter le mémoire ; eh bien , pour cette somme exorbitante de sept cents trente livres quinze schellings , j'ai déboursé réellement quatre guinées & demie (cent deux livres , argent de France). D'après ce calcul vous pouvez juger du crédit dont jouit ce papier.

Le congrès vient de décider que notre armée séjourneroit quelque temps dans cette ville ; les soldats y ont des casernes très-commodés , qui ont été bâties par les Américains , au commencement de la guerre ; les provisions y sont très-abondantes , & on accorde aux soldats plusieurs douceurs , comme de travailler pour les habitans , qui , pendant ce temps , vont dans les campagnes leur chercher des légumes & autres articles. Depuis que nous sommes prisonniers , nos soldats ne se sont jamais trouvés si heureux ; un tel traitement remplira plus sûrement le but du congrès , qui est de les attirer dans son parti. La désertion est si forte dans notre régiment , que le nombre des soldats & officiers non commissionnés , se trouve réduit à soixante hommes , & tous les autres régimens à proportion ; tandis que dans le Ca-

nada chacun étoit composé de quatre cents cinquante hommes.

Les officiers sont logés dans la ville & dans les plantations adjacentes ; je me suis mis en pension chez M. Bealtie, colonel de milice, qui, quoique fortement attaché à la cause des Américains, conserve malgré cela du penchant pour les Anglois, ayant un fils dans le régiment de Maryland, de l'armée du général Grun. L'excuse qu'il donne à ses compatriotes pour nous loger chez lui, est qu'il a une famille nombreuse, & qu'il doit tâcher de la faire vivre de son mieux.

Depuis notre arrivée dans cette province, il s'est présenté à nous un homme, se disant ecclésiastique, & partisan zélé du gouvernement britannique. Les habitans soutiennent qu'il n'a jamais été ordonné, & qu'il a jetté le trouble dans beaucoup de familles, en célébrant des mariages qui se trouvoient nuls de fait, faute de pouvoirs ; les contestations qui en sont résultées ont fait gagner beaucoup d'argent à MM. de la justice : il continue cependant à faire les fonctions de ministre dans différentes églises, selon les rites prescrits. Peut-être ses principes politiques ne

viennent-ils qu'au desir d'être admis dans notre
société, qui est assez gaie, sur-tout à table ;
mais quant à sa croyance, il suit à la lettre
le précepte de saint Paul, d'être *tout à tous* :
car il jure avec ceux qui jurent, & boit
avec ceux qui boivent. Adieu, Votre &c.

LETTRE LXXIV.

De l'habitation du colonel Bealtie, près de
Frederick's Town, dans le Maryland,
ce 11 Juillet 1781.

MON CHER AMI,

JE ne peux mieux vous faire connoître la tyrannie & l'oppression du congrès, ainsi que des gens qu'il emploie, qu'en vous rapportant deux actions d'une injustice criante, qui se sont passées dans la maison d'un Quaker, nommé Taylor, chez lequel est logé le capitaine Jameton de notre régiment.

Un collecteur, chargé de percevoir les impôts, s'empara d'un beau cheval qui étoit dans l'écurie, & qui valoit près de trente guinées, pour l'équivalent d'une taxe de quarante-huit schellings; il se faisoit également d'une grande quantité de foin, estimé à quarante livres sterlings, pour le montant d'une autre dette de cinq à six

livres. Cet homme patient (qui n'étoit persécuté de cette manière que parce qu'il étoit partisan zélé du gouvernement) ne fit d'autre plainte que cette exclamation : « Qu'ils
 » me dépouillent s'ils le veulent , qu'ils
 » m'enlevent ma femme & tout ce qu'elle
 » me produit , qu'il me chassent même de
 » mes propres foyers ; ils ne pourront au
 » moins m'enlever cette paix intérieure ,
 » qui seule suffit pour adoucir les peines
 » de ma vieillesse „.

Cet homme étoit sans cesse menacé de la prison & essuyoit mille persécutions , parce qu'il avouoit hautement l'amour qu'il avoit pour son souverain ; mais il supportoit avec patience toutes ces injustices , persuadé que la religion exigeoit de sa part de tels sacrifices. Quelquefois cependant ce vénérable vieillard pouffoit des soupirs qui auroient ému les cœurs les moins sensibles ; le sien paroissoit prêt à se briser : accablé par sa douleur , il s'écrioit : « Aurois-je jamais pu
 » m'imaginer qu'après avoir passé ma jeunesse à travailler , avoir élevé une famille
 » nombreuse dans la crainte du Seigneur , de
 » telles persécutions auroient été la récom-

» pense de ma vieillesse. Vois-tu, mon ami,
 » disoit-il à l'un de nous, en montrant du
 » doigt des plaines étendues qui faisoient
 » face à sa maison, mes mains ont défri-
 » ché ces terres : combien de longues nuits
 » n'ai-je pas passées à la lueur des faisceaux
 » de sapins, pour laisser à mes enfans un
 » héritage qu'on me menace de m'arra-
 » cher ». Cette dernière réflexion paroissoit
 l'anéantir, sa force l'abandonnoit : cepen-
 dant, après ces plaintes douloureuses & un
 moment de silence, il reprenoit : « Que la
 » volonté du Seigneur soit faite ».

Nous nous attendons journellement à
 quitter cette province, à raison des mou-
 vemens de l'armée du lord Cornwallis, qui, à
 ce qu'on assure, va se joindre aux troupes
 débarquées dans la Virginie, sous les ordres
 du général Philips & du général Arnold. Le
 Maryland craint, avec quelques fondemens,
 que les troupes du roi n'y fassent une des-
 cente. Pour s'opposer à ce dessein, le général
 Washington a détaché deux corps considé-
 rables, l'un de troupes continentales, com-
 mandées par M. le marquis de la Fayette,
 l'autre composé du corps de Pensylvanie,

sous les ordres du général Wayne. Cette armée traversa Frederick's-Town le mois dernier : elle paroissoit en grande partie formée d'Ecoffois , d'Irlandois , & d'un grand nombre de negres. Ces soldats étoient fort mal vêtus ; & l'esprit de mutinerie & de mécontentement régnoit à un tel point parmi eux , que les officiers craignoient de leur laisser des munitions. J'ai remarqué qu'ils portoient des cocardes fond noir & bordées de blanc. En ayant demandé la raison , un Américain me répondit , que c'étoit pour faire honneur aux François , & pour témoigner par ce symbole l'affection qu'ils portoient à leurs alliés.

Le fils du colonel Bealtie ayant été tué à la bataille de Camden , dans la Caroline , cet événement malheureux répandit le deuil dans la maison où nous sommes : la famille de ce jeune officier est inconsolable. Ce qui rend notre situation encore plus désagréable , c'est que le colonel , toutes les fois qu'il nous voit , ne parle que du désir qu'il a de se venger. Nous cherchons un autre logement , mais il est bien difficile d'en trouver.

Les jeunes gens de cette province ont

coutume , à Pâque , de prendre des œufs qu'ils teignent en rouge , en les faisant durcir dans une infusion de bois de campêche , où on les laisse jusqu'à ce que la couleur ne puisse s'en effacer. On grave sur la coquille toutes les devises ou figures que l'on veut ; & les garçons & les filles s'envoient réciproquement de ces œufs comme des gages de leur amour. Comme il faut les faire bouillir long-temps avant qu'ils prennent la teinture , leur coquille acquiert beaucoup de consistance : les enfans jouent à les frapper l'un contre l'autre , & celui dont l'œuf se casse perd la partie & l'œuf.

Pour imprimer à ces enfans plus de zèle pour la *cause glorieuse* de l'indépendance , ainsi qu'on l'appelle , le colonel conserve un de ces œufs , sur lequel il est gravé la bataille de Buncker's hill , il ne leur permet jamais de le toucher , mais leur explique fort en détail le sujet qui y est représenté , & exécuté par son fils lorsqu'il étoit au camp ; depuis sa mort il regarde cette piece comme une relique précieuse. Le colonel a bien voulu nous le montrer , & le

plan

plan nous a paru parfaitement bien dessiné ;
eu égard au petit espace.

L'armée vient de recevoir , comme on s'y étoit attendu , l'ordre de se mettre en marche pour *York town* & *Lancastre* ; là les officiers seront séparés des soldats & cantonnés à *East Windsor* dans le *Connec-ticut*. Le brigadier-général *Hamilton* a témoigné beaucoup de mécontentement de cette séparation , qui est directement opposée aux conventions qui avoient été faites ; mais puisque le congrès en a enfreint les points les plus essentiels , ce seroit en vain que l'on s'en plaindroit. Nous sommes ses prisonniers , & il peut disposer de nous au gré de sa politique. Le général nous a dit que si c'étoit le desir des troupes , il protesteroit contre cette séparation , ajoutant en même-temps qu'il savoit d'avance que cette démarche seroit inutile. Il recommanda aux soldats de se comporter à tous égards comme si leurs officiers étoient présens , & de se souvenir qu'ils devoient obéissance aux officiers non commissionnés. Le général déplorait de ne pouvoir faire habiller les soldats , & leur fournir les autres choses

nécessaires ; il chargea en conséquence les trésoriers des compagnies , de régler ce qui revenoit à chaque homme , & de lui donner son décompte pour qu'il pût s'acheter lui-même ce dont il avoit besoin. Beaucoup de soldats ont à recevoir de la masse jusqu'à vingt & trente livres sterlings. Cela paroît sans doute incroyable à des militaires , mais il y avoit dans la compagnie que j'ai payée, un soldat à qui il étoit dû quarante-cinq livres sterlings.

Les troupes sont encore diminuées depuis que nous sommes à Frederick's Town , non-seulement par les désertions , mais encore par la mort. Un grand nombre de nos soldats ont été les victimes de la boisson ; les liqueurs fortes étant très-communes , & à très-bon marché dans cet endroit & dans toute la province , où l'on trouve quantité de distilleries , nos soldats sont continuellement dans un état d'ivresse. Il est inutile que je vous parle de l'amour qu'ils ont en général pour la boisson , & combien il est difficile de les empêcher de s'y livrer ; mais lorsqu'ils se trouvent sans cesse exposés à la tentation , il est impossible de

les retenir. En moins de quinze jours nous en avons perdu deux d'une maniere bien funeste ; ils étoient occupés à travailler à la plantation du colonel , & faifissant l'instant où le distillateur étoit absent , ils burent de la liqueur encore toute chaude , la tirant du tuyau ainsi que de l'alambic , ils furent trouvés morts le lendemain dans leurs lits.

Nous devons nous mettre en marche dans quelques jours ; soyez sûr que , si je peux trouver une occasion , je vous écrirai de Lancaſtre ; mais je vous promets au moins de vous donner de mes nouvelles en arrivant à Connecticut. En attendant je ſuis tout à vous. Votre , &c.

Je décachete ma lettre pour y ajouter un événement que l'on vient de nous apprendre , & auquel nous prenons toute la part poſſible. Le général Philips eſt mort d'une fièvre à Richmond dans le courant du mois paſſé. Ses connoiſſances & ſon habileté dans la partie militaire , lui avoient acquis l'approbation du prince Ferdinand de Brunſwick , dans les fréquentes occaſions qu'il eut de ſe ſignaler pendant la dernière guerre

d'Allemagne, & la conduite qu'il tint dans la fuite augmenta encore l'estime flatteuse que ce prince avoit conçue pour lui. C'est sur-tout dans la campagne actuelle qu'on peut dire qu'il a réuni les qualités du général à celle du soldat parmi les dangers & les fatigues de toutes especes. Il est fâcheux que sa mort ait encore été marquée par un trait d'inhumanité semblable, en quelque sorte, à celui que les Américains se permirent à l'enterrement du général Frazer. Nous croyons cependant que ces derniers, animés par la haine, étoient en quelque façon moins blâmables en s'oubliant à ce point. Mais quelle excuse pourra donner le général françois (dont les compatriotes sont si renommés pour leur politique) de sa conduite dans cette circonstance. Quoiqu'un pavillon de trêve ait été envoyé exprès pour lui faire savoir que dans telle maison le général Philips étoit au lit & dangereusement malade, & qu'on le supplioit de faire cesser le feu, cette requête ne fut pas exécutée; la canonnade continua, & même plusieurs boulets traverserent les murailles de la maison. Il y en eut un qui parvint jusque

dans la chambre voisine du malade à l'instant où il alloit rendre le dernier soupir. Le bruit ayant rappelé ses esprits , il s'écria douloureusement : « Mon Dieu , ne peut-on me » laisser mourir en paix » !

L E T T R E L X X V .

East Windsor , dans le Connecticut ,
le 7 Septembre 1781.

M O N C H E R A M I ,

QUOIQUE nous nous rappellions encore cette scène humiliante où nous commandâmes à nos soldats de mettre bas les armes, & de les abandonner dans la plaine de Saratoga , ce souvenir cede à une émotion plus douloureuse occasionnée par la séparation des officiers & des soldats dans la ville de Lancaſtre. Dans la matinée les régimens passèrent en revue devant les casernes , qui sont environnées de piquets & converties en prisons. A une petite distance , un régiment des troupes continentales étoit sous les armes. Le colonel se comporta de la

maniere la plus honnête , & nous assura qu'il ne donneroit pas d'ordre aux troupes angloises , jusqu'à ce qu'il plût aux officiers de lui dire que les soldats étoient prêts. Lorsque nous eûmes informé le colonel que nos soldats attendoient ses ordres , ils furent environnés par les troupes américaines , qui les conduisirent à la prison.

Cette vue nous affecta trop vivement pour soutenir plus long-temps ce spectacle ; nous nous éloignâmes de cette scene attendrissante , émus jusqu'au fond de l'ame des passions diverses qui se manifestoient dans nos soldats : le souvenir m'en fera toujours présent. Le respect , l'attachement , le désespoir se peignoient fortement dans tous les traits ; les adieux d'un pere à son fils , qu'il ne se flatte plus de revoir , ne peuvent être plus touchans que le furent les nôtres..... de vieux vétérans qui avoient souffert avec fermeté l'inclémence des saisons , la faim , la soif , la barbarie & les insultes des Américains , ne purent dans ce moment retenir des larmes qui coulerent peut-être pour la premiere fois. Aussi loin que la voix pouvoit porter , nous entendions ces infortunés

qui nous bénissoient. Cette scene étoit trop touchante pour s'effacer jamais de notre mémoire ; pourrions-nous oublier que ces braves gens qui ont tant de fois combattu sous nos ordres , & qui dans leurs souffrances n'ont eu que nous pour protecteurs , étoient dans ce moment conduits dans une prison , où peut-être ils alloient être en proie à la misere , à la faim , au froid & à tous les maux réunis ; qu'ils n'avoient personne à qui porter leurs plaintes , & bien peu à compter sur l'humanité des Américains !

Nous fûmes très-fâchés dans notre marche de ne point passer par Philadelphie , sur-tout en étant aussi près : nous en fûmes un peu dédommagés , il est vrai , en passant par Bethelm , où se trouve une colonie de Freres Moraves.

L'auberge de Bethelm est sur un fort bon pied , & très-commode pour les voyageurs. Le bâtiment , qui est très-étendu , est séparé par un corridor , qui a près de trente pieds de large ; on trouve de chaque côté des appartemens , composés d'un vestibule qui conduit à deux chambres à coucher séparées.

l'une de l'autre ; toutes ces pieces font très-bien éclairées & ont des cheminées. Aussi-tôt que l'on arrive , on est conduit dans un de ces appartemens dont on vous donne la clef , & l'on s'y trouve aussi libre que dans sa propre maison ; on est en outre aussi bien traité que dans les meilleures auberges de Londres. Vous devez bien penser que nous fûmes aussi étonnés que satisfaits (étant depuis long-temps accoutumés à faire la plus mauvaise chere possible dans les auberges) de voir le garde-manger amplement fourni de poisson , de volaille & de gibier. Je ne dois pas oublier que non - seulement nous trouvâmes du vin dans cette maison , mais encore des plus exquis & de différentes qualités , ce qui nous surprit extrêmement , & qui nous fit grand plaisir , n'en ayant pas goûté depuis que nous avons quitté Boston ; car , malgré la splendeur & l'élégance des différentes maisons où nous étions reçus dans la Virginie , on n'y buvoit jamais de vin. Il y a un domestique nommé pour servir dans chaque appartement de cet hôtel ; cet homme est entièrement à vos ordres pendant le séjour que vous y faites. Les

chevaux sont également très-bien soignés, & chaque cheval a son palfrenier. Il paroît que les maîtres de cette auberge ont cherché tous les moyens possibles de rendre leur maison commode & agréable aux étrangers. Elle est bâtie sur des dimensions si vastes, qu'elle peut facilement contenir cent soixante maîtres. Le général Philips s'y plaisoit tellement, qu'à son retour de Virginie, n'ayant pas pu obtenir la permission d'aller à New-York à cause des opérations militaires qui avoient lieu dans les Jerseys, il revint sur ses pas, & fit près de quarante milles pour avoir la satisfaction d'y loger.

Le maître de l'hôtel nous conduisit chez le chef ou l'intendant de la société des Freres Moraves, qui nous montra de la maniere la plus honnête tout ce qui méritoit la peine d'être vu dans cet établissement.

Le premier endroit où il nous conduisit fut la maison des filles non mariées. Cet édifice est bâti en pierres; les chambres, qui sont spacieuses, sont échauffées par des poëles à la maniere allemande. Là ces jeunes filles s'occupent à des travaux domestiques

& diversifiés ; plusieurs font des ouvrages à l'aiguille & de très-bon goût , & dans chaque appartement on voit différens instrumens de musique. La supérieure chargée de surveiller ces jeunes personnes nous conduisit à leur dortoir , qui est une grande chambre voûtée , aussi vaste que toute la maison ; elle est remplie de lits , & chaque fille y couche séparément.

Le réfectoire est une grande salle , dans laquelle on a placé un fort bel orgue ; les murailles en sont ornées de tableaux qui représentent quelques sujets tirés de l'écriture-sainte , & peints par des filles qui ont demeuré autrefois dans cette maison. Ce réfectoire leur sert aussi de chapelle , cependant elles vont tous les dimanches à leur grande église , qui est un édifice simple , mais d'une grande propreté.

La maison des garçons est construite sur le même plan que celle des filles ; la seule différence est que sur le faite on a pratiqué un belvédér , d'où non-seulement vous découvrez une charmante perspective , mais encore vous pouvez parfaitement distinguer la colonie entière. Nous remarquâmes

que ce bâtiment étoit fort dégradé ; le surintendant nous apprit que ces dommages avoient été causés par les Américains, qui s'étoient emparés de cette maison pour en faire un hôpital, afin d'y transporter leurs malades & leurs blessés après la bataille de Germantown. Il ajouta que le nombre qui mourut dans cet endroit, faute de soins & des remèdes convenables, étoit incroyable ; & il nous montra une plaine adjacente, où il nous assura que sept ou huit cents soldats américains avoient été enterrés pendant l'hiver.

Toutes les branches de manufactures, métiers & industries sont recueillies dans cette maison, & enseignées aux jeunes gens qui y sont élevés : chacun d'eux contribue au bien-être public par son travail, & les profits qui en résultent vont à la masse commune. Ces jeunes gens ne reçoivent point d'argent, mais faisant partie de la communauté générale, ils sont également pourvus de tout ce qui leur est nécessaire. Ils ne connoissent point les inquiétudes & les sollicitudes de la vie ; tous leurs instans sont employés à la prière & au travail ; leur

seul délassément est la musique , & tous les soirs ils exécutent un concert entr'eux.

Ces colons , qui sont extrêmement prévoyans & intelligens , ayant prévu les inconvéniens inséparables d'une guerre civile , avoient eu la précaution , avant qu'elle eût lieu , de se fournir d'une grande quantité de marchandises européennes qu'ils envoyèrent dans leurs différentes plantations aux environs de la colonie.

Les Moraves sont très-assidus au travail & très-ingénieux. Ils se marient , mais d'après la maniere dont ces unions sont formées , il n'est pas probable que les époux puissent avoir l'un pour l'autre cette tendresse réciproque qui fait la félicité de la plupart de nos mariages. Lorsqu'un jeune homme se destine à cet état , il ne doit point être conduit par une inclination particulière , ni par aucun autre desir que celui de coopérer au bien de la société & l'empêcher de s'éteindre. Tout autre motif seroit criminel & contraire aux principes de la religion qu'ils professent : il est impossible au moins que son desir de changer d'état puisse provenir d'un amour réciproque , puisqu'il ne

doit voir l'épouse qu'on lui choisit que la veille de la cérémonie.

Voici la maniere dont se font ces mariages. Le jeune homme fait part de la résolution qu'il a prise à un des ministres, & lui demande une épouse ; celui-ci en informe la supérieure des jeunes filles qui présente celle dont le tour est venu d'être mariée. Le ministre la conduit au jeune homme, & on les laisse ensemble pendant une heure ; au bout de ce temps, il revient les retrouver, & si les deux parties consentent à être unies, on les marie le lendemain : si, malheureusement, ils ne se conviennent pas, ils sont fort à plaindre, principalement la fille, qui est remise au bas de la liste des filles à marier, & qui se monte au nombre de soixante à soixantedix. Il faut alors qu'elle attende patiemment que toute la colonne soit défilée, à moins que le même jeune homme ne se présente une seconde fois pour la demander ; ce qui peut arriver, attendu qu'il ne lui est pas permis d'épouser d'autre femme que celle avec laquelle il a eu une entrevue. Je pense que cet usage est la raison pour laquelle on

trouvé parmi eux tant de vieilles célibataires ; vous voyez d'après cela que le mariage ici n'est qu'une sorte de mécanisme , mis en mouvement par le hasard , & seulement arrêté par la nécessité.

Lorsque deux personnes sont unies , la société leur fait préparer une maison très-agréable , avec un jardin & dépendance , il y a un grand nombre de ces bâtimens tout autour de la ville. Leurs enfans des deux sexes étant , dès l'âge de six ans , enlevés à leurs parens pour être mis aux deux séminaires dont j'ai parlé , l'amour paternel n'a pas le temps d'être bien fortement senti , & les enfans de leur côté ne peuvent conserver une tendresse bien particulière pour des parens qu'ils ont si peu connus. Lorsque l'un des deux époux meurt ; si c'est le mari qui survit , il retourne à la maison des garçons ; si c'est la femme , elle se retire dans une maison uniquement destinée pour les veuves.

La religion des Moraves ressemble plutôt au Luthérianisme qu'au Calvinisme ; ils diffèrent cependant de ces deux sectes dans deux points très-essentiels , en admettant

les images dans leurs églises , & en y faisant usage d'instrumens de musique pour accompagner leurs chants. La priere occupe presque un tiers de leur temps ; outre le service public qui se fait journellement dans leur grande église , ils ont des prieres particulieres dans leurs propres chapelles , le matin , à midi , & le soir.

En mettant à part leur maniere ridicule de contracter les mariages , ce qui pour eux n'est qu'un très-petit inconvénient , on est forcé d'avouer que si le bonheur habite ce monde , c'est eux qui s'en sont approchés de plus près. Loin des embarras & des inquiétudes qui assiegent les autres hommes , ils vivent dans une parfaite liberté : chacun d'eux adopte le genre de vie qu'il préfère ; leurs habitations sont situées dans la position la plus délicieuse & la plus convenable à la santé , & c'est à cette cause que l'on doit attribuer de les voir si peu sujets à éprouver aucune espece de maladie.

Ces hommes n'ont jamais connu le besoin ; & le vice ne s'est pas encore introduit parmi eux ; leur ignorance totale des raffinemens de la mollesse fait qu'ils ne soupirent point

après des richesses superflues ; ils possèdent cependant tout ce qui manque à ces prétendus heureux , la paix de l'ame & la santé du corps. Puisse , mon ami , sans être Morave , jouir au plus haut degré de ces biens inestimables ! c'est le vœu le plus ardent de votre , &c.

LETTRE LXXVI.

Hartford, dans le Connecticut ;
le 14 Septembre 1781.

MON CHER AMI,

CETTE ville d'où je date ma lettre est censée la capitale de cette province ; elle est située à l'ouest de la riviere de Connecticut , & n'est éloignée des côtes de la mer que d'environ quarante milles.

On nous fit voir , entr'autres choses remarquables dans cette ville , une maison bâtie en bois de chêne du pays ; elle a été construite en 1640. Cette charpente est encore très-solide , & presque pétrifiée. Ce fut dans cette maison que naquit un nommé Jonathan

than Belcher , qui fut gouverneur de cette province & de la Nouvelle-Jerseys , & qui se fit adorer par la justice & la douceur de son administration. La seconde curiosité que l'on nous fit voir étoit un orme qui paroît en aussi grande vénération que l'ont été jadis les chênes dans le temps des anciens Druides ; il faut observer que cet arbre précieux a été pendant les révolutions le dépositaire des chartes de cette province. On nous fit voir ensuite un puits qui a été creusé à la profondeur de soixante - dix pieds sans pouvoir trouver l'eau. Les ouvriers étant parvenus à un grand rocher , voulurent le percer pour le faire ensuite sauter avec de la poudre ; mais à peine cette pierre fut-elle entamée , que l'eau en jaillit avec une force si prodigieuse , que ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté & à l'aide de plusieurs pompes , qu'on put tenir le puits assez à sec pour le maçonner. Cet ouvrage ne fut pas plutôt achevé , que le puits fut à l'instant rempli & déborda. Il forme aujourd'hui la source d'un ruisseau , qui depuis plus de cent ans coule sans augmentation ni diminution apparente.

Les habitans d'Hartford racontent une histoire plaisante d'un nommé Wethfield, qui fit un voyage en Amérique dans l'espoir de se faire des profélytes au méthodisme (1). Il y fit devant un nombreux auditoire un sermon, qui ne fut pas goûté des femmes qui s'y trouverent : cet apôtre trop zélé fut insulté, chassé, & auroit même été battu, s'il ne se fût sauvé au plus vite dans une maison où l'on voulut bien lui permettre de se retirer. Il avoit choisi pour texte de son sermon ces paroles : « Oignez mes yeux avec l'onguent propre pour les yeux ». Après avoir parlé à son auditoire pendant un temps considérable, pour indiquer l'onguent des yeux qui n'étoit point le véritable, il s'écria avec enthousiasme : « Vous dirai-je donc ce que c'est que le véritable onguent des yeux . . . c'est la foi . . . c'est la grace . . . c'est la simplicité . . . la vertu . . . l'eau de virginité — mais, bon Dieu ! où pourroit-on la trouver »

(1) Le méthodisme n'est point une religion particulière. Les Méthodistes sont pour la plupart des Calvinistes qui poussent le zèle pour la religion à un excès intolérable, & fanatisme le plus outré.

» ver ? peut-être n'existe-t-elle pas même
 » dans cette grande assemblée ».

Dans un endroit nommé Symsbury , il y a des mines de cuivre , qui ayant été exploitées , sont converties maintenant en un cachot destiné aux prisonniers d'état. Autrefois l'assemblée générale y faisoit mettre les criminels qu'elle ne vouloit pas punir de mort , pour faire voir jusqu'où étoit portées l'humanité & la douceur des loix ; mais , à mon avis , je crois qu'il eût été plus doux de faire mourir sur-le-champ ces malheureux , que de les condamner à subir une mort lente & cruelle dans ces souterrains. Il est vrai que leurs souffrances étoient toujours terminées au bout de quelques mois , mais ce terme est encore trop long dans une position aussi affreuse. Ces mines ont été exploitées depuis très-long-temps ; les mineurs , qui ont creusé au moins un demi-mille au travers d'une montagne , ont pratiqué de grandes cellules qui se trouvent à vingt toises au-dessous de la surface ; on descend les prisonniers dans ces cachots par des especes de soupiraux qui servent également à leur donner de l'air , & à leur faire passer

leur nourriture journaliere, mais la lumiere ne pénétre presque pas dans cette sombre demeure : depuis le commencement de la guerre, cette prison sert pour les royalistes, dans la vue sans doute de les faire renoncer à leur attachement pour le souverain, & de les forcer à reconnoître l'autorité du congrès. On m'a assuré qu'un grand nombre d'entr'eux avoient été enlevés de leurs maisons par ordre de l'assemblée, & qu'après un très-léger examen sur la déposition de gens gagnés à cet effet, & qui par intérêt ou par vengeance dénonçoient ces infortunés, ils avoient été traînés vers cet abîme, où ils attendoient la mort au milieu des souffrances dans ce tombeau, que l'on pourroit avec vérité nommer les catacombes des royalistes, d'après le grand nombre de ceux qui y sont emprisonnés & de ceux qui y ont terminé leur malheureux sort.

On trouve dans la Nouvelle-Angleterre un animal que l'on nomme le *Couba*; cet animal agit comme s'il savoit que ses petits ont sans cesse besoin de sa protection; il les soigne & ne les abandonne jamais que quand

la mort vient l'enlever à sa famille. Cet animal ne témoigne jamais la moindre colere à sa femelle , telle provocation qu'il puisse en recevoir. Exemple aimable & trop peu suivi ! combien la partie de la création , prétendue raisonnable ne pourroit-elle pas puiser d'excellentes leçons parmi les êtres auxquels elle se croit si supérieure ! . . .
Adieu , &c.

L E T T R E L X X V I I .

A New-York , le 25 Septembre

1781.

MON CHER AMI ,

NEW-HAVEN est remarquable par le sobriquet de têtes de citrouilles que ses habitans donnent à ceux de la Nouvelle-Angleterre. Cette singularité est due à un code de loix religieuses & très-sévères fait dès le commencement de la colonie du Connecticut , & qui portoit que tous les hommes devoient avoir leurs cheveux coupés courts & arrondis. Tous les samedis il

les faisoient couper de nouveau , & souvent , au défaut d'un bonnet , ils se coëffoient d'une écorce de citrouille , pour se faire faire cette opération dans la forme prescrite.

Je ne vois pas de quelle utilité cette loi pouvoit être à la religion , mais il est au moins certain qu'elle étoit économique , en ce que les cheveux ne se méloient point , & que les rubans & les bourses à cheveux devenoient inutiles. Je suis cependant tenté de croire que cette coutume étoit réellement venue d'un origine religieuse , parce que , quoiqu'abandonnés & sans frein , ces colons étoient cependant enthousiastes en matiere de religion , & cette méthode de porter les cheveux courts empêchoit ceux qui avoient eu les oreilles coupées pour hérésie , de cacher leur infortune & leur disgrâce.

Nous avons passé près d'une église, située sur le bord de la mer , qui fut environnée il y a eu dimanche trois semaines , par des troupes de Long Island , pendant le temps qu'on célébroit l'office : le ministre & beaucoup de rebelles furent arrêtés. Cette expédition causa une

vive alarme dans la congrégation , chacun pensoit à sa sûreté , & prenant le premier cheval qu'il trouvoit sous sa main , se sauvoit à toutes jambes , pendant que plusieurs des nôtres les poursuivoient sur d'autres chevaux. Un des habitans qui demeure près de l'église , nous a dit qu'il étoit fort plaisant de voir les uns fuir sur les chevaux de leurs voisins , qui couroient après eux pour ravoir leurs montures ; d'autres chercher un abri dans les forêts adjacentes. Les femmes , qui n'avoient d'autre ressource que les larmes , les cris & les évanouissemens , entiter tout parti qu'elles pouvoient ; & comme de toute cette rumeur il n'est pas résulté le moindre accident , la scene a dû être en effet des plus risibles.

Il m'est impossible de vous exprimer la joie que nous ressentîmes à notre arrivée à King'sbridge. Nous allions nous trouver entierement libres , car , après avoir passé la barriere , nous n'étions plus au pouvoir des Américains , & jusques-là nous semblions encore douter que nous eussions recouvré notre liberté. Nous avions cependant reçu la nouvelle que nous étions échangés , &

que nous avons obtenu nos passe-ports en conséquence ; mais nous avons éprouvé tant de vicissitudes depuis que nous étions prisonniers , que nous n'osions encore nous livrer à notre satisfaction : elle n'éclata sans réserve que lorsque nous nous vîmes près de l'armée angloise.

L'île de New-York à King'sbridge est jointe au continent par un petit pont de bois ; le pays qui l'environne est montagneux & plein de rochers. La rivière , qui sépare l'île du continent , est une sauvegarde contre les invasions subites de l'ennemi. Les ouvrages qui en défendent le passage sont extrêmement forts , & placés si avantageusement , qu'une armée seroit taillée en pièces , si elle entreprenoit de la traverser. Ce poste important est à la distance de quatorze milles de la ville de New-York.

On est fort occupé à réparer notre flotte , à cause des dommages qu'elle a éprouvés dans le dernier combat contre les François près de la baie de *Chesapeak*. Aussi-tôt que les vaisseaux seront prêts , ils remettront à la voile avec un corps considérable de

troupes qui seront commandées par sir Henry Cliton , afin de sauver , s'ils le peuvent , l'armée du lord Cornwallis. Il n'est pas possible d'exprimer l'empressement que témoignent les troupes de mer & de terre pour cette expédition , principalement les premiers , qui accélèrent les travaux avec toute la diligence imaginable.

Deux ou trois jours avant notre arrivée , le prince William - Henry y étoit abordé. Il a fait le passage d'Angleterre sur le Lion , de soixante-quatorze canons , commandé par l'amiral Digby. S. A. R. descendit à terre , & visita toutes les places de la ville & les postes qui l'environnoient. Dans toutes les remarques que ce prince a faites , il a montré beaucoup de jugement & de sagacité , & ses observations ont été très-judicieuses. Il y a quelques jours qu'il accosta le lieutenant Bibby de notre régiment , & lui dit : « Hé bien ! capitaine Bibby , vous êtes » donc du bureau de l'adjudant général ? je » pense que ce poste doit être lucratif ». Bibby répliqua : « j'ai l'honneur d'affirmer votre » Altesse Royale qu'elle est mal informée ; » toutes les personnes qui sont dans ce

» bureau n'ont qu'un salaire bien mince ». —
 Vraiment ! s'écrie le prince avec surprise ,
 « dans ce cas vous devriez partager les
 » profits , des commissaires & des maîtres
 » généraux des casernes , car je vous répons
 » que ceux-ci ont des émolumens suffisans
 » pour vous & pour eux ».

La ville de New-York est située à l'ex-
 trémité du sud de cette île ; sa situation
 est très-riante , & offre de tous côtés une
 perspective délicieuse. La ville est presqu'en-
 tièrement bâtie sur la rive orientale de la
 rivière , à cause de la proximité de ce port.
 Beaucoup de rues sont plantées d'arbres qui
 s'élevant le long des maisons , les tiennent
 à l'abri de l'ardeur du soleil , & répandent
 en même-temps leur ombre sur les passans.
 La plupart de ces maisons , bâties en bri-
 ques , sont très-propres , très-solides , &
 ont plusieurs étages : il y en beauacoup qui
 ont des balcons sur les toits , tant pour y res-
 pirer le frais dans les belles soirées d'été , que
 pour joür du point de vue du port , & des
 côtes opposées. Les toits sont couverts en
 lattes ; les rues sont pavées & bien entre-
 tenues ; mais elles sont pour la plupart

fort étroites ; il n'y en que deux ou trois qui sont assez larges ; la longueur de la ville est d'un peu plus d'un mille , & sa largeur de la moitié ; sa situation est regardée comme très-avantageuse à la santé , mais elle est sujette à un grand inconvénient , c'est de manquer souvent d'eau douce.

On y voit plusieurs édifices publics , dont très-peu méritent la peine d'être remarqués. Il y avoit autrefois deux églises , la vieille ou l'église de la Trinité , & la neuve ou la chapelle de Saint-George ; toutes deux étoient très-grandes , mais la première a été détruite par le feu. Autant qu'il est possible d'en juger par ses ruines , il paroît qu'elle avoit été bâtie selon l'ordre gothique. La chapelle est construite d'après nos nouvelles églises à Londres , & est située vis-à-vis une grande place où se trouve le parc d'artillerie. Outre ces deux édifices , il y a plusieurs chapelles particulières , dont deux sont pour les calvinistes hollandois , deux autres pour les Allemands , & une chapelle pour les François. Il y en a également pour les Luthériens , les Presbytériens , les Quakers , les Anabaptistes , les Moraves , & une

synagogue pour les Juifs. On y voit encore une école de charité pour soixante garçons & autant de filles , un hôpital , des casernes pour un régiment , & une prison très-forte. Le bâtiment de la maison-de-ville n'est pas aussi considérable qu'il devoit l'être pour une ville semblable , & sert aujourd'hui de corps-de-garde.

Le fort étoit autrefois quadrangulaire & capable de porter soixante pieces de canons , mais on vient d'y faire ajouter des ouvrages très-considérables ; c'est dans l'enceinte de cette place qu'est située la maison du gouverneur. Au-dessous de la forteresse , il y a une batterie de quatre-vingt-dix pieces de canons , & des casernes pour deux compagnies de soldats ; dans une petite île opposée à la ville , on a construit un hôpital pour les matelots malades.

La riviere du Nord a un peu plus de deux milles de largeur jusqu'à *Paulus-Hook* , où il y a une fortification considérable vis-à-vis New - York ; mais dans l'hiver les vaisseaux ne peuvent y mouiller en sûreté , parce que cette rade est exposée à un vent du nord , qui y amoncelle les glaçons , c'est

pourquoi les bâtimens préfèrent de jeter l'ancre dans la riviere d'Est, ce port étant plus à couvert, quoique plus petit que l'autre.

La mer, près de New-York, produit une grande quantité d'huitres, & beaucoup d'autres especes de poissons : les homars ou écrevisses de mer y sont extrêmement grosses & s'y trouvent en grande abondance ; mais depuis le bombardement à Long Island, ils ont abandonné cette côte, & pas un seul ne s'est montré depuis : ils sont d'abord venus sur ces côtes d'une maniere fort singuliere. Tous les homars qu'on mangeoit autrefois dans cette île, y étoient apportés par les habitans de la Nouvelle-Angleterre dans de grands bateaux plats, car on n'en voyoit point ici ; un de ces bateaux, en traversant l'entrée du port à un endroit appelé *Hell-Gates* (Portes-d'Enfer) qui est très-dangereux, toucha les rochers qui s'y trouvent, & fut mis en pieces. Accident fort heureux pour les homars, qui se trouvoient rendus à leur élément, & qui depuis ce temps avoient beaucoup multiplié dans ces parages, où l'on en prenoit en quantité jusqu'à

l'époque du bombardement, qui sans doute les effraya au point d'aller chercher un autre asyle.

Ayant parlé d'un endroit qui porte le nom redoutable de *Portes-d'Enfer*, il est très-juste de vous en donner la description; ce qui me fera d'autant plus aisé, que j'ai moi-même passé cet endroit dangereux dans une promenade que j'ai faite sur l'eau avec quelques officiers. Nous avions décidé de traverser l'entrée du port pour voir de près ce terrible passage; nous sortîmes de New-York à l'aide d'une brise assez douce & presque à la marée haute; car, dans tout autre temps, ce passage deviendroit impossible. En moins de deux heures, nous doublâmes entièrement les *Portes-d'Enfer*. On ne peut s'empêcher, à la vue de ces écueils, de se rappeler la description de *Charybde* & *Scylla*; la largeur de cette entrée est en cet endroit d'un demi-mille; mais le canal est très-étroit, n'ayant gueres que quarante toises d'un bord à l'autre; l'eau s'y précipite avec rapidité, & forme différens courans, dont il n'y a qu'un seul qui puisse porter un vaisseau avec sûreté. D'un côté on voit des

monceaux de roches à fleur d'eau, de l'autre un gouffre effrayant, formé par un rocher qui y est enseveli à neuf pieds au-dessous de la surface de la mer : on nomme cet endroit *le Pot*. Il attire & engloutit tous les bâtimens qui s'en approchent, & qui vont se fracasser sur le réssif qui est au fond. A un certain temps fixe de la marée, on voit l'eau s'élaner avec furie, & repousser alors tout ce qu'elle a englouti l'instant auparavant.

On voit encore un autre réssif de rochers qui est presque vis-à-vis des Portes-d'Enfer, & que l'on nomme, pour inspirer la terreur, *the devil's frying pan* (la poêle à frire du diable.) Le bruit que font les vagues en se brisant contre ces rochers, peut être justement comparé à celui que fait l'eau lorsqu'on la verse sur un fer rougi. Quand les vaisseaux se trouvent attirés vers cet abîme, leur destruction devient inévitable.

Il y a cependant d'excellens pilotes qui naviguent dans ces endroits dangereux ; mais, malgré toute leur habilité, beaucoup de bâtimens y périssent. On avoit même cru avant la guerre, qu'il étoit impossible

qu'un grand navire pût y passer ; mais depuis cette époque plusieurs vaisseaux de transports , convoyés par deux frégates , ont entrepris ce passage périlleux , & s'en sont tirés avec succès.

Ce qui est beaucoup plus extraordinaire , c'est l'intrépidité avec laquelle ce brave marin , sir James Wallace , conduisit le vaisseau de Sa Majesté , *l'Expériment* , de cinquante canons , à travers ce canal terrible.

Pendant que le comte d'Estaing , avec des forces supérieures , étoit mouillé dans la rade de Sandy Hook & bloquoit le port de New-York , il fit partir quelques vaisseaux de ligne à l'extrémité de la partie orientale de Long Island , afin de croiser dans l'entrée , & de s'emparer des vaisseaux anglois qu'ils pourroient rencontrer. Sir James Wallace croisoit alors dans l'embouchure ; lorsqu'il découvrit les vaisseaux ennemis , il descendit dans l'entrée ; les François l'y poursuivoient , se croyant sûrs de la victoire : sir James voyant le danger auquel il seroit exposé en livrant le combat à des forces aussi supérieures , plutôt que

qué de voir son vaisseau devenir la proie de l'ennemi , se détermina tout-d'un-coup à traverser les Portes-d'Enfer ; cette action hardie lui attira l'admiration des François, qui ne jugerent pas à propos de persister dans leur poursuite , & la témérité de sir James , qui surprit également tous les capitaines de notre flotte , fut justifiée par la réussite & par la pressante nécessité qui y avoit donné lieu.

J'ai été ce matin sur la greve pour voir partir le bâtiment porteur des dépêches pour l'armée de Cornwallis. Tout l'équipage paroissoit très-content d'être chargé d'une mission qui ne pouvoit manquer d'être reçue avec joie.

Comme ces sortes de bâtimens sont des bateaux découverts , ceux qui les montent sont exposés à bien des dangers lorsqu'ils ont à faire une grande traversée ; celui qui vient de partir à une route assez longue avant d'arriver à Chesapeack. L'intention de ces marins est de ranger la côte ; mais il est très-possible qu'ils soient souvent jetés en pleine mer ; le dernier bateau semblable qui nous a été envoyé par le lord Corn-

wallis, avoit perdu la terre de vue pendant trois jours. Ces petits bâtimens se garantissent aisément du danger de tomber au pouvoir de l'ennemi par la facilité qu'ils ont de côtoyer la terre, attendu qu'ils tirent très-peu d'eau : les bateaux qui passent entre les deux armées n'ont pas de grandes risques à courir, excepté lorsqu'ils passent au milieu de la flotte françoise à l'embouchure de la *Chesapeak*. Adieu, &c.

LET T R E L X X V I I I .

New-York, le 30 Octobre
1781.

MON CHER AMI,

QUOIQUE Long-Island soit en notre possession, nous sommes encore exposés vers l'est aux incursions continuelles des Américains qui en traversent l'entrée par les côtes du Connecticut, & viennent seulement dans le dessein de piller les habitans & de faire des prisonniers.

Quand on a traversé la riviere d'est de New-York, on débarque à Brooklane, petit village, qui consiste en quelque maisons éparfes çà & là. On trouve dans ce petit endroit une taverne excellente, où l'on va souvent en partie de plaisir pour manger du poisson. Le maître de cette auberge a gagné considérablement d'argent depuis cette guerre.

On voit, à quelque distance de New-York, des hauteurs considérables qui commandent la ville, & sur lesquelles on a construit un fort régulier, avec quatre bastions. Mais il seroit inutile de faire une énumération de tous les ouvrages qui ont été faits dans cette île; il suffit d'observer qu'ils sont innombrables, & que leurs positions sont très-avantageuses. Il est étonnant que les Américains les aient abandonnées si facilement, puisqu'ils devoient être certains que par une semblable conduite ils seroient obligés de céder New-York.

Je pense que le général Washington remarquant la terreur des Américains après le combat, & craignant, en voyant nos troupes les poursuivre jusques dans leurs

retranchemens , qu'ils ne pussent soutenir une seconde attaque , aima mieux les abandonner que de s'exposer à voir forcer ses lignes , puisque , dans ce cas , la retraite devenoit impossible à ses troupes , & la destruction de son armée inévitable.

Long-Island est la plus grande île qui se trouve depuis le cap Floride au cap Sable. Sa longueur est de cent trente milles , & sa largeur de quinze ; c'est d'après sa forme qu'elle a été ainsi nommée. La partie sud de l'île qui borde l'océan Atlantique est basse , unie , sablonneuse , & est coupée d'un grand nombre de larges baies. Une chaîne de collines traverse l'île dans sa longueur , & l'on peut de ces éminences jouir de la vue d'un océan immense , & du continent qui s'y joint.

La plaine est parfaitement unie ; & par un phénomène rare en Amérique , on n'y voit pas un seul arbre. On assure que le sol n'est pas propre à les produire , ni aucune autre espèce de végétation , excepté une herbe de mauvaise qualité & une espèce de broussailles.

Le sol de cette plaine est une terre noire,

couverte de mousse ! dessous cette terre , qui est spongieuse , l'on trouve une couche de gravier qui absorbant toutes les fortes pluies , empêche que les eaux ne séjournent assez long-temps sur la terre pour la rendre fertile ; il s'en suit que l'herbe y croît volontiers dans les temps humides , & qu'elle se trouve bientôt brûlée lorsque la sécheresse arrive.

Cette plaine fournit cependant une nourriture suffisante à un grand nombre de bêtes à cornes , moutons , chevaux , &c. Les habitans ont eu soin de creuser en différens endroits des abreuvoirs , dont les fonds , étant revêtus d'argile , retiennent plus aisément l'eau de pluie dont ils sont uniquement remplis. Il est à remarquer que dans toute cette étendue de terre , on ne trouve pas la moindre source ni le moindre ruisseau. Cette plaine est dans le même genre que nos communes en Angleterre , n'étant renfermée par aucun enclos , & presque inhabitée , si l'on excepte quelques cabarets , qui y sont établis pour la commodité des voyageurs.

J'exprimerai difficilement l'inquiétude

dont chacun paroissoit agité lors du départ de notre flotte. On avoit l'espoir que malgré le combat qu'elle auroit à soutenir contre une force plus considérable , à dessein de se frayer un passage pour secourir l'armée du lord Cornwallis , elle arriveroit assez tôt pour lui porter des secours ; mais je ne puis vous rendre à quel point nous fûmes consternés lorsque nous vîmes revenir cette même flotte , qui nous annonça que leur voyage auroit été sans effet , attendu que trois jours avant son arrivée à Chesapeak , l'armée du lord Cornwallis s'étoit rendue aux forces réunies de la France & de l'Amérique.

Quand la flotte angloise appareilla de Sandyhook , le général Washington , par le moyen des signaux d'alarmes, en fut informé en moins de quarante-huit heures , quoiqu'il fût alors à une distance de six cents milles. Un rebelle, dans New-York , arbora un pavillon blanc sur le toit de sa maison ; ce signal fut répondu par un coup de fusil qui fut tiré dans un petit village , à un mille de notre poste de Paulus Hook. Ce premier feu fut répété par un autre jusqu'à ce qu'on

entendit des signaux redoublés qui parvinrent finalement au camp de Washington ; & ce fut alors qu'il mit en œuvre tous les moyens qu'il avoit de forcer l'armée à se rendre prisonniere. Le secret, si essentiel dans quantité d'occasions , est sur-tout indispensable lorsque l'on fait la guerre , pour pouvo'r exécuter plus sûrement les plans qui ont été formés : l'indiscrétion nous fut fatale dans la conjoncture présente ; ce fut un partisan des Américains qui , sous le masque d'un royaliste , avertit nos ennemis du départ de notre flotte. Je crois que la plupart des malheurs qu'ont éprouvés les troupes angloises sur le continent , peuvent être attribués à des causes semblables.

L'armée du lord Cornwallis , faite prisonniere , est une perte trop considérable pour être aisément réparée ; un semblable échec doit nécessairement changer toute la face des affaires. Nous ne pouvons plus soutenir cette guerre en attaquant les Américains. Nous défendre est tout ce qui nous reste à faire. Si la Grande-Bretagne veut absolument subjuguier l'Amérique , elle ne doit pas tarder à renvoyer un renfort confi-

dérable, où le malheur arrivé à l'armée du lord Cornwallis doit être regardé comme la dernière époque de la guerre dans ce continent.

Je viens d'arrêter mon passage dans le paquebot le Swallon, qui doit faire voile pour l'Angleterre à la fin de la semaine prochaine. Je préfère de retourner dans mon pays sur un semblable bâtiment, à me mettre à bord d'un vaisseau de transport, non - seulement parce qu'ils sont meilleurs voiliers, & que l'équipage étant plus nombreux, ils sont moins exposés à être pris, mais encore parce que les vaisseaux de transports sont en général en mauvais état, & que leurs fonds sont très-dégradés par la longueur du temps qu'ils restent dans les rivières, ce qui les rend moins capables de résister à la grosse mer & aux vents violens & impétueux de l'hiver.

Comme voilà la dernière lettre que je vous écrirai de l'Amérique, permettez-moi, avant de quitter pour jamais ce pays, de vous faire part de quelques réflexions sur cette malheureuse guerre.

Quoique je ne doute pas que l'Amérique,

au moyen des secours qu'elle a reçus de la France , ne puisse un jour parvenir à cette indépendance si désirée , elle verra quel tort elle s'est faite à elle-même , & dans quel état de trouble & de confusion cette révolution l'aura entraînée. Comme état nouveau , elle doit maintenir ou établir son caractère public , & d'après toutes les règles de la politique , elle doit ne point abandonner ses alliés.

Hélas ! aveugles Américains , le jour viendra où vous gémirez de votre imprudence , mais trop tard ! lorsque cette indépendance si vantée sera une fois établie , qu'ils me disent si réellement ils se trouvent aussi libres qu'ils l'étoient sous le gouvernement anglois ! j'en appelle à eux-mêmes ; si leur réponse n'est dictée que par la sincérité , ils me diront qu'ils ne le sont pas , mais que peut-être ils le seront un jour. Quand ce jour viendra-t-il ?

Ils se trouvent en outre entremêlés dans les cabales & dans les intrigues de cours étrangères , qui chercheront sans doute à les assujettir réellement un jour , & s'empareront de leurs provinces méridionales.

J'ose prédire qu'avant qu'un demi-siècle
 se soit écoulé, l'Amérique aura recours à
 la mere-patrie pour implorer une protection
 qu'elle avoit autrefois dédaigné contre la
 tyrannie & les persécutions de ses alliés
 actuels ; les Américains connoîtront alors
 qu'ils étoient heureux avant que cette révo-
 lution ait eu lieu, & ils sentiront qu'ils ne
 le sont plus. Sans doute alors ils gémiront
 de leur conduite passée, ils renfermeront
 leurs regrets dans un sombre silence ; &
 s'ils conservent encore une étincelle de leur
 valeur première, ils secoueront le joug &
 reprendront les armes. Adieu, &c.

L E T T R E L X X I X.

A bord du paquebot le Swallon du Port
 de Sainte-Mary, aux îles Sorlingues,
 le 8 Décembre 1781.

MON CHER AMI,

LE lendemain que nous fûmes arrivés,
 le lord Dulrymple, qui étoit chargé des dé-
 pêches de sir Henry Clinton, craignant que
 le paquebot ne soit détenu par des vents

contraires pendant un temps considérable, & desirant avec empressement de faire remettre des papiers qui étoient d'une si grande conséquence pour la nation, loua un bateau de pêcheurs. Malgré un vent très-fort, une mer orageuse, & qu'il vît les ennemis tout autour de lui, animé de l'amour du bien public il oublia toute autre considération & jusqu'à sa propre sûreté, & accompagné du comte de Lincoln, passager à bord du même paquebot, ils firent voile de cette place. Nous les vîmes partir d'une éminence qui est dans cette île: la mer étoit si furieuse que tout le monde craignoit qu'ils ne pussent jamais atteindre les rives de l'Angleterre.

On fait voir aux étrangers qui abordent dans cette île la place où fut trouvé le corps du fameux amiral sir Cloudesley Shovel, après son naufrage dans l'année 1707. C'est dans une petite anse, nommée Porthelisk, près d'un endroit connu sous le nom des Tolmens. La tradition assure qu'il fut trouvé nud, & que ce qui le fit reconnoître pour l'amiral fut un portrait de la reine sa souveraine qui étoit attaché son col, & son nom gravé sur le revers de cette mignature.

Il fut enterré dans un banc de sable, qui étoit tout près de l'endroit où son cadavre avoit été trouvé. Son tombeau me fit souvenir de l'argument dont se sert Architas pour implorer la sépulture après sa mort.

At tu nauta , vagæ ne parce malignus arenæ ,
Ossibus & capiti inhumato ,
Particulam dare.

Hor. Od. XXVIII. Lib. Lib. I.

L'histoire nous apprend que le corps de ce grand homme fut exhumé dans la suite, & porté à l'abbaye de Westminster : cependant on voit encore une petite fosse sur ce banc.

Pulveris exigui parva munera. Ibid.

Ces îles sont d'une grande utilité en temps de guerre, puisqu'elles offrent un asyle aux vaisseaux marchands qui, sans cette ressource, seroient obligés d'être ballotés dans le canal par les vents contraires, & exposés à être pris par les ennemis.

C'est un grand inconvénient qu'il n'y ait pas de paquebot établi entre ces îles & l'Angleterre. Je suis sûr que cette commodité publique seroit très-lucrative; car, pendant le court séjour que nous y fîmes, on donna

à notre capitaine un paquet de lettres aussi considérable que celui qui lui avoit été confié à New-York.

Vous aurez peine à croire que voilà dix-sept semaines qu'ils n'ont eu aucune nouvelle d'Angleterre : un retard si considérable dans les correspondances doit être extrêmement préjudiciable au commerce. Si ces insulaires avoient seulement un petit vaisseau d'environ quarante tonneaux, destiné à aller & venir alternativement quand le vent le permettroit, je crois que non-seulement il se défrayeroit par le fret & les marchandises qu'il pourroit transporter, mais encore que les propriétaires feroient un bénéfice considérable.

Les habitans nous ont parlé de la nécessité qu'il y auroit pour eux d'avoir une frégate stationnée dans leur rade, attendu que depuis cette guerre un *Cutter* françois est venu dans ce port, afin de couper les câbles des bâtimens en rade, mais appercevant une frégate qui étoit mouillée, le *Cutter* fit force de voiles & gagna le large. Depuis ce temps aucun autre vaisseau n'a paru dans ces parages, croyant sans doute

qu'une frégate étoit continuellement en station.

Les vents étant devenus favorables , le capitaine a prié ses passagers de venir à bord. Je n'ai plus que le temps de vous dire adieu , &c.

L E T T R E L X X X .

Falmouth , le 15 Décembre
1781.

M O N C H E R A M I ,

Nous quittâmes hier l'après-midi les îles Sorlingues , & nous sommes arrivés ici à une heure du matin. Il est inutile de vous parler de l'excès de ma joie en revoyant ma patrie après une absence si longue.

Nous avons appris qu'après une traversée très-dangereuse , le comte de Lincoln & le lord Dulrymple étoient arrivés sains & saufs à Penzance , non sans avoir été bien près d'être pris par un cutter françois. Il y a trois jours qu'ils ont passé par cette ville pour se rendre à Londres.

Le comte de Lincoln reçut une nouvelle bien triste , qui lui fut communiquée d'une maniere aussi inconfidérée que frappante. Tandis qu'il étoit à changer de chevaux , un corbillard fortoit de la même auberge , & alloit prendre également la route de Londres : le comte demanda quelle étoit la personne que l'on envoyoit de cette maniere ; & ayant su que le mort avoit été amené de Lisbonne dans un paquebot , sa curiosité & ses craintes augmentèrent à un point difficile à décrire. Il ne fut que trop tôt informé de la vérité , & il apprit que ce cadavre étoit celui du lord John Pelham Clinton , son frere , qui avoit passé dans le Portugal dans l'espoir de rétablir sa santé. Vous pouvez concevoir d'après ce que vous éprouveriez en pareil cas , quel a dû être le chagrin du comte , lorsqu'il apprit cette affligeante nouvelle ; c'étoit le corps inanimé d'un frere chéri , qu'il brûloit de serrer dans ses bras , & qu'il ne devoit plus revoir.

Une chose singuliere , c'est que le jour qui précéda notre arrivée aux îles Sorlingues , & pendant que nous suivions un vaisseau qui faisoit route devant nous , le comte

de Lincoln témoignoit beaucoup d'inquiétude au sujet de son frere : parce qu'il y avoit plusieurs mois qu'il n'avoit reçu de ses nouvelles , il dit avec un air très-morne : « Peut-être en recevrai-je par le premier paquebot » ; & il se trouve que ce bâtiment que nous avons apperçu étoit précisément celui de Lisbonne , qui rapportoit le corps de son frere.

J'ai rempli la promesse que je vous ai faite à mon départ d'Angleterre , de saisir toutes les occasions de vous donner de mes nouvelles ; cette lettre fera la dernière de notre correspondance. Permettez-moi , avant de la terminer , de réclamer encore votre indulgence pour les fautes qui ont pu s'y glisser , & de vous demander la continuation de cette amitié dont vous n'avez jusqu'ici cessé de me donner des marques.

VOTRE AMI.

Fin du second & dernier Volume.

oup d'inquié-
e qu'il y avoit
u de ses noc-
orne : « l'en-
er paquebot »
ue nous avons
i de Lisbonne,
n frere.
ue je vous ai
erre, de l'air
donner de mes
la derniere de
rez-moi, avec
encore vous
qui ont pu s'y
et la contine
ous n'avez pas
es marques.

VOTRE AMI

Volume.

LANDE

2692035

